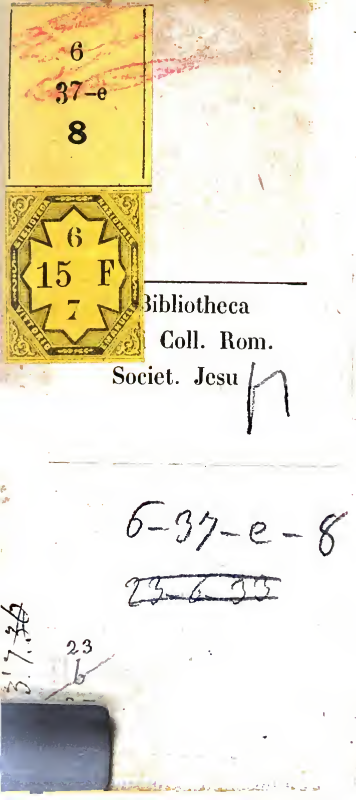






LES PLUS

BELLES LETTRES FRANÇOISES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS,

Tirées des meilleurs Auteurs, avec des Notes.

Par P. RICHELET.

TOME II.



A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, dans la Grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



TABLE
DES TITRES, ET DES LETTRES.





Fin de la Table des Lettres.

Extrait du Privilege du Roy.

Par Lettres Patentes du Roy, données le neuviéme jour de May, l'an de grace 1697. signées, Par le Roy en son Conseil, Lemire : Et scellées du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à nôtre bien amé Pierre Richelet Avocat en nôtre Cour de Parlement à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Roïaume, un Livre intitulé : *Les plus belles Lettres des meilleurs Auteurs François avec des Notes*, pendant le temps & espace de six années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; & défenses sont fai-

tes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, vendre & debiter, ſans le conſentement du Sieur Expoſant, à peine de trois mille livres d'amende, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres.

Et ledit Sieur a cedé & tranſporté ſon droit du preſent Privilege à MICHEL BRUNET, Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 8. *Octobre* 1697. *Signé*, P. AUBOUYN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 10. jour d'Avril 1698.

REFLEXIONS



REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
SATIRIQUES.

LA plûpart font des Satires; mais ils n'en ſavent pas bien faire: Ils croïent, que dire des injures, c'eſt être un agréable Satirique: Ils ſe trompent; on ne blâme que les défauts qui meritent d'être blâmez: & encore s'en faut-il rire d'un air délicat & ingenieux. Injurier groſſiérement quelqu'un, c'eſt faire une Satire contre

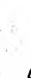
ſoi-même ; & dans cette penſée je ne reponds point à ceux qui m'ont injurié ; parce que les injures qu'ils m'ont dites, retombent ſur eux ; & compoſent, avec eſprit, leur Satire auſſi agréable que je ſaurois jamais le ſouhaiter.



A MONSIEUR ** { Balzac, lettres premieres.

Contre une mauvaise haleine.

JE n'ai pû souffrir plus-long-tems le petit Tartuffe **** : Il sort de son nez & de sa bouche, des vapeurs qui empoisonnent. C'est le plus-haïssable de tous les mortels : & j'ai promis à mes amis, de ne leur plus mettre devant les yeux un animal de cette odeur : son infirmité est à craindre : Elle fait fuïr ceux qui l'approchent ; & l'on ne peut, sans préservatif, tenir contre un punais, si vain, & si insupportable.



La Vieille Tartuffe.

Balzac, lett. premieres, livre 3. l. 16.

IL faut, Madame, que je vous fasse l'histoire de la Vieille, que vous prenez pour une Sainte: Elle est née des péchez de sa mere; & jamais virginité ne dura moins que la sienne: Elle en a perdu le souvenir; mais ceux de son tems assurent, que la premiere fois qu'elle sortit du logis, elle trouva au retour, ses gans, & son pucelage à dire. Depuis, comme elle devint grande, & charmante, elle fut regardée de toute la France, & vendit cinquante fois à la Cour ce qu'elle avoit perdu à l'école. Ensuite elle connut par experience, s'il y a plus de plaisir avec un Juif, qu'avec un Chrétien: & elle passa ainsi la fleur de ses jours dans le vice. Elle joüe, à cette heure, un autre rôle, & veut faire croire qu'elle se réforme: mais, Ma-

dame, bien loin de cela, elle ſolicite les autres à faire mal ; & il n'y a point de chaſteté qui lui échappe, ſi elle ne ſe ſauve dans les Carmelites : Elle ne ſauroit ſouffrir qu'une femme garde ſon honneur ; & elle en eſt auſſi fâchée, que ſi on lui emportoit ſon bien. C'eſt toutefois la Sainte que vous canoniſez ; & celle dont vous eſperez tant de miracles ; mais je la connois juſqu'au fond de l'ame, & vous écris ce que vous en devez croire.

Satire des Femmes, & du Mariage.

Balzac lett. premieres livre 1. lett. 11.

GArdez, Monſieur, vos conſeils pour ceux qui n'ont point pris de reſolution ; & allez perſuader le mariage à d'autres : J'aime la ſolitude, & la compagnie : mais il me fâcheroit fort que l'une ou l'autre fût perpetuelle ; & ſi mon pere avoit

été de mon ſentiment, je ſerois au lieu où j'étois avant ma naiſſance. La maitreſſe que vous me voulez donner, eſt belle ; mais elle ne le ſera plus long-tems : Elle n'eſt point ſotte : mais elle a peut-être plus d'habileté, que n'en doit avoir une honnête fille : Elle eſt riche ; mais ma liberté m'eſt plus chere que toutes choſes : & pour me faire changer de deſſein, il faudroit un exprés commandement de Dieu, qui me propoſât une femme, ou la mort. Les Dames d'aujourd'hui n'apprennent d'ordinaire rien de nouveau le jour de leurs nôces ; & comme elles ſont par-tout des malheureux, auſſi-bien que la fiévre, la guerre, & la pauvreté, je veux, toute ma vie, ſonger à me marier. Je ne déſire point être en peine de compter les cheveux de celle que j'épouſerai, de crainte qu'elle n'en faſſe des faveurs à ſon amant ; ni être obligé à craindre que les femmes qui viendront la voir, ne ſoient des hommes déguiſez. Je

ne ſaurois ſouffrir qu'en mon abſence ils boivent elle & ſon Galant à la ſanté de leur cocû ; ni être le ſujet de leurs railleries : ce ſeroit pis, ſi elle étoit chaſte & fâcheuſe ; & que j'euſſe de jour & de nuit un ennemi qui me fiſt la guerre ; j'aime mieux le vice, pourvû qu'il ſoit docile que la vertu farouche. Mais s'il y a moïen, je ſerois tres-aiſe de n'être pas reduit à choiſir les plus petits maux. Il n'y en a point que je n'eſtime grand ; & l'exemple de nôtre Voiſin me fait peur : Il a mis au monde tant de muets, de borgnes, & de boiteux, qu'il en pourroit remplir un hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monſtres à cauſe que je les aurai faits ; & je me paſſerai aiſément d'avoir des enfans qui ſouhaiteront ma mort, s'ils ont de la méchanceté ; qui l'attendront s'ils ſont ſages ; & qui y ſongeront quelquefois, encore qu'ils ſoient fort gens de bien. Si ma reſolution, direz-vous, étoit ſuivie, la Mer ne ſeroit point couverte

de Vaisseaux, & la Terre deviendroit un affreux désert : il est vrai ; mais puisque le monde ne doit pas toûjours durer, il vaudroit mieux que ce fût la vertu qui le fist cesser, que toute autre chose : & il ne sauroit avoir une fin ni plus belle, ni plus glorieuse.

A MONSIEUR DE BALZAC.

Theophile lui écrit qu'il n'a point de conduite ; qu'il a fort peu de genie ; & qu'il est sans reconnoissance.

VOus étes coupable ; mais, Monsieur, on fait conscience de vous punir : vos maux sont dignes de compassion, & ils obligent à excuser vôtre chagrin, & la haine que vous avez contre ceux qui se portent bien. Vous m'aviez promis vôtre amitié à cause des bons offices que

je vous avois rendus ; cependant vous m'êtes venu quereller jusques dans le cachot, & me braver avec insolence, à l'envi de mes ennemis. Je ne me pique point d'un procédé si choquant, ni de tout ce que vous dites contre moi. Quand vous me déchirez, vous vous punissez vous-même. Vos Lettres satiriques sont composées avec une peine incroïable ; & vous vous châtiez, en les faisant ; néanmoins, vous appellez ce penchant que vous avez à dire des injures, le divertissement d'un malade ; il est vrai ; car si vous étiez bien sain, vous feriez toute autre chose : vos Ouvrages entretiennent vôtre indisposition ; & si vous continüez d'écrire, vous ne vivrez pas long-tems. Vôtre esprit n'est point fertile, & cela vous pique contre moi ; mais si la nature vous a mal-traité, je n'en suis pas cause. Elle vous a chérement vendu ce qu'elle a donné à beaucoup d'autres. Encore êtes-vous bien-heureux, qu'étant né pour être ignorant,

A v

vos ſoins vous aïent acquis quelque teinture des belles Lettres. Vous ſavez la Grammaire Françoiſe. Le Peuple croit que vous avez fait un Livre ; mais les Savans diſent que vous pillez aux particuliers, ce que vous donnez au public ; & que vous n'écrivez que ce que vous avez lû. S'il y a de bonnes choſes dans vos Ouvrages, les honnêtes gens qui ne connoiſſent pas ces bonnes choſes, ne peuvent vous en loüer, & ceux qui les connoiſſent, ſavent qu'elles ne ſont point de vous. Vôtre ſtile a des flateries d'eſclave, & des railleries de boufon : vous traitez d'égal, des perſonnes de la premiere qualité, & vous ne vous ſouvenez plus de vôtre naiſſance. C'eſt une faute de memoire qui a beſoin de jugement. Corrigez-vous-en : vous faites une ſotte vanité de vos maiſons, & de vos valets ; & cependant qui feroit l'éloge de vos prédéceſſeurs, vous rendroit un mauvais office. Vôtre viſage, & vôtre conduite ont quelque

chose de vôtre prémiere bassesse. Au lieu de me témoigner dans mon malheur du ressentiment de l'obligation que vous m'avez, vous n'avez pensé qu'à me nuire; vous me haïssez à cause que vous m'avez offencé. Si vous aviez été assez honnète homme pour vous excuser, j'étois assez généreux pour vous pardonner. Je suis obligeant, & vous étes lâche. Je ne me repens point d'avoir pris l'épée, afin de vous vanger du bâton; & je ne dis pas cela pour me piquer de bravoure, ni pour vous reprocher vôtre poltronerie; mais pour vous montrer que vous deviez vous taire sur mes défauts, puisque j'avois caché les vôtres. Je ne suis ni Poëte, ni Orateur, & je ne dispute point d'éloquence avec vous. Vous étes né plus proche de Paris que moi. Je n'ai eu pour Régens que des Ecossois; & vous, vous avez eu des Jésuites. Je suis sans finesse; Je parle simplement, & ne sais que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis, &

vôtre vie, je la noircirois entierement. Vous me parlez de mes débauches, & du mal que m'ont donné les femmes ; priez Dieu que les Chirurgiens ne découvrent jamais ce qui vous fit éviter celui-là afin d'en gagner un autre ; car vous étes un étrange mâle : & je ne m'étonne pas que vous médisiez si insolemment des Dames. Depuis quatorze ans que je vous connois, je n'ai point eu d'autre maladie que l'horreur des vôtres ; & aprés une exacte recherche de ma conduite, il se trouvera que la fréquentation de Balzac fait toute ma honte.

A MONSIEUR R. [d'Ablancour.

LE sieur Amelot dont vous avez vû les Rapsodies politiques, persecute le sens commun : A les lire on se persuade sans peine que le jugement universel n'a été promis que pour en faire part aux personnes

qui, comme lui, n'en ont point eu de particulier. La nature, à cet égard l'a si mal traité, qu'on peut assurer, que quand il sortira du monde, il en sortira sans rendre l'esprit. Il travaille pourtant, à ce que vous dites, comme s'il en avoit: mais il gâte de telle sorte ce qu'il fait, que cela ne va qu'à montrer que sa tête est un païs d'où la raison n'approche jamais. Jugez de la gloire que vous aurez à battre un si chetif ennemi; & s'il ne vaut pas mieux, que vous vous appliquiez à composer quelque chose de bon, qu'à dégainer contre un si sot animal. Croïez moi, Monsieur, & comptez que je suis & serez toute ma vie à vous, FREMONS, *à Amsterdam.*



A MONSIEUR*

Contre celui qui prend les pensées des autres.

VOus avez tort, Monſieur, de vous eſtomaquer que le bon homme d'Aſſoucy pille nos ſentimens. Il n'en uſe de la ſorte, que parce qu'il nous eſtime. Ce qui me choque le plus, eſt qu'il attribuë à ſon imagination les bons offices que lui rend ſa memoire ; & qu'il ſe croïe l'Auteur de mille penſées qu'il n'a priſes que dans nos Ouvrages. C'eſt un veritable Eco ; il ne dit que ce que les autres ont dit : & néanmoins il eſt ſi fou, que lors qu'il nous copie mot à mot, il appelle cela compoſer. J'en ai pitié ; & je ſuis ſûr que vous en aurez pitié auſſi.

A MADAME **

Le Nouveliste ridicule.

VOstre parent semble, Monsieur, un peu trop politique, il ne parle jamais que du Ministere. Il en romp la tête à des gens qui ne s'en soucient point, & qui d'ordinaire sont tres ignorans de cela. Il leur en dit toutefois ses sentimens ; & s'il trouve une personne qui ait été à Paris, & qui sache comme le Louvre est bâti, il ne la quitte point, qu'il ne lui ait dit cent choses dont il invente pour le moins la moitié. Comme il a l'esprit vif, & le raisonnement agréable, des nouvelles qu'il sait, il tire des consequences de ce qui arrivera ; & fait sur le champ d'autres nouvelles qu'il donne pour vraïes. Il a, parmi cela, toûjours Monsieur le Maréchal à la bouche ; il le met dans toutes sortes d'affaires,

& rapporte tout à Monſieur le Maréchal. A l'entendre, le Roi ne voit que par les yeux, & ne parle que par la bouche de Monſieur le Maréchal. C'eſt ſans ceſſe Monſieur le Maréchal par ci, & Monſieur le Maréchal par là, & il ſe plaît tant à en parler, qu'il ne ſe ſouvient point le plus ſouvent qu'il nous entretient d'une affaire d'Etat qu'il imagine pour nous peindre l'humeur, le train, & l'équipage de Monſieur le Maréchal. L'autre jour par malheur, il me rencontra au milieu d'une vilaine ruë, où aprés quelque diſcours auquel Monſieur le Maréchal fut mêlé, il me fit faire avec lui deux ou trois grands voïages, ſans que nous bougeaſſions de cette ruë. Ma complaiſance me couta cher: & j'euſſe bien voulu ſavoir des nouvelles, & avoir le pied moins crotté. Tout le monde, direz-vous, n'eſt pas ſi peu curieux que moi; & les choſes qui regardent l'Etat, ſont la matiere des plus belles converſations. Il eſt vrai, mais en

ceci il faut se moderer. Il y a certaines nouvelles qu'un honnête homme doit savoir : & il ne faut pas être de l'autre monde parmi les gens de celui-ci. Les Chartreux seuls doivent ignorer certains changemens qui arrivent. Mais il ne faut point aussi que la curiosité des nouvelles devienne une passion. On ne doit pas s'embarrasser de toutes celles qui courent, ni avoir tant d'empressement à les debiter. Si le Turc fait quelque progrés en Candie, s'il prend quelque Vaisseau Chrétien vers les Dardanelles, si les Confederez remüent dans l'Allemagne, si la mer rüine quelque digue dans la Hollande, vôtre parent s'en afflige comme d'un malheur domestique, & tâche d'en affliger ceux qui l'écoutent. Il en débite les nouvelles avec des termes recherchez & magnifiques ; & il feroit marri de s'expliquer comme les autres. Cependant rien ne choque si fort les honnêtes gens que cette singularité ; & en user de la

forte, c'eſt de gaïeté de cœur vouloir paſſer pour ridicule.

A MONSIEUR T**

La pluſpart des Belles ſont intereſſées.

MA foi, Monſieur, vous avez eu raiſon. Il n'y a point de plaiſir d'acheter le plaiſir ſi cher. Quand on a donné ſon cœur à une Philis, elle ne doit pas demander la bourſe. C'eſt renverſer l'ordre établi. En matiere de ſervices rendus, le ſerviteur doit être païé, & non point la Maîtreſſe. Je vous l'avois toûjours bien dit, que ce n'étoit pas pour vos beaux yeux que cette Belle vous témoignoit tant de douceur. Une autre fois vous me croirez, & vous ne vous engagerez jamais à être ſi honteuſement refuſé. Conſolez-vous néanmoins ; vous n'êtes pas le premier à qui cette diſgrace eſt arrivée.

La plûpart des femmes ont toûjours mieux aimé qu'on leur comptât de l'argent que des fleurettes : & il seroit plus vrai de dire point d'argent, point de Philis ; que point d'argent, point de Suisse. C'est une maudite coûtume qui depuis long-tems a pris racine. Pour vous le prouver, & vous consoler, je vous raconterai une Historiette. Vous vous souvenez, Monsieur, ou vous devez vous souvenir de ce beau parleur de guerre, Demosténe qui en donnoit à garder aux peuples & à la Noblesse ; & qui, avec son caquet, faisoit enrager le Roi de Macedoine. Au même tems que ce Harangueur florissoit à Athenes, il y avoit une certaine Laïs à Corinthe : & la beauté de celle-ci n'étoit pas moins en crédit, que la Rethorique de celui-là. Il n'y avoit point de cœur à l'épreuve des charmes de Laïs, non plus qu'à l'épreuve de l'éloquence de Demostene. Ils avoient tous deux cela de commun, qu'ils travailloient pour le

public, quoique d'une maniere differente. Je ne ſais pas comme Demoſtene en étoit recompenſé; mais pour Laïs, elle avoit coûtume de ſe bien faire païer. Elle n'étoit point de celles dont la chair eſt au plus offrant & dernier enchériſſeur. Ses faveurs étoient taxées, mais à ſi haut prix, qu'elles donnerent lieu à ce proverbe, *qu'il n'étoit pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*. Demoſtene à qui la Renommée avoit appris la beauté de Laïs, crut que le proverbe n'étoit pas pour lui, & que cette fameuſe Courtiſane ne pourroit réſiſter aux charmes de ſes paroles. Il écrit dans cette créance à Laïs qui ne cherchoit que pratique. Laïs lui fait réponſe. Il s'échauffe dans ſon harnois, quitte Athenes, & court à Corinthe. Je n'ai pas bien ſçu ſur quelle voiture: mais apparemment un amoureux comme lui, prit la poſte, ſi poſte y avoit en ce temslà. A ſon arrivée, il ſe fait friſer & poudrer. Il prend du linge blanc;



& se croïant plus beau qu'Adonis, il va voir celle qu'il croïoit plus belle que Venus. Il la trouve plus charmante qu'il ne se l'étoit imaginée. Il s'empresse auprés d'elle. Il déplie ses lieux communs, & étale tous les raffinemens de son éloquence. Il lui conte fleurettes, & lui dit cent jolies choses : mais tout cela aux oreilles de Laïs n'est pas dire d'or. Quand il fut question de terminer l'affaire, on lui demanda dix mille drachmes qui sont de nôtre monoïe, ma foi je ne sai pas combien : mais je m'imagine que c'étoit une grosse somme. Cette proposition étourdit si fort le pauvre Demostene, qu'il en demeura quelque tems interdit. Enfin il rengaigna aussi-bien que vous, les mouvemens de son amour, & repondit en se retirant, *A Dieu ne plaise que j'achette si cher un repentir.* On a furieusement philosophé sur ce mot de repentir : mais les plus Savans ont cru que Demostene avoit entendu ce que nous appellons le

mal de Naples, qui s'appelloit alors dans Athenes le mal de Corinthe. Quoiqu'il en soit, nôtre amoureux revint tout confus de son voïage. A son retour il déclama de toute sa force contre les vices du sexe, mais il ne les changea point. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous voilà en quelque façon satisfait: & que l'avanture de Demostene vous console un peu de la vôtre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Dames vendent leurs faveurs. Ceux qui font les beaux parleurs, & qui se vantent qu'il n'est nulle juppe, que leurs beaux discours ne mettent en trois jours à l'envers, sont des gens qui présument trop de leur Rhétorique, & qui souvent apprêtent à rire. Dix pistoles font plus d'effet sur le cœur d'une Belle, que dix mille fleurettes. L'éloquence, le mérite, & la bonne mine, ce sont des monnoïes que les Dames ne prennent plus pour argent comptant.

A MONSIEUR de Ch. **

Le Bal ridicule.

J'Ai passé les Landes tout seul, & durant un mauvais tems; c'est à dire que j'ai fait un voïage fort triste & fort penible. Mais enfin, Monsieur, j'arrivai hier ici. Aprés les embrassades, & les comment vous portez-vous, on me fit mettre à table, & de là tres-à-propos : car dans les Landes j'avois pensé mourir de faim. Pendant le repas on m'apprit qu'il y auroit un Bal de consequence; & je n'eus pas plutôt rempli ma bedaine, que j'y allai. Tout ce qui étoit dans cette belle Assemblée, ne peut passer que pour franc campagnard. J'y vis quantité de jeunes gens, dont les habits témoignoient extrêmement leur antiquité par le peu de rapport qu'ils avoient avec la mode; force hauts de chausse é-

troits ſur leſquels il paroiſſoit quelques rubans couleur de feu, gras, repaſſez au fer, & attachez en divers endroits ſans aucune proportion ; force chapeaux de toute ſorte de modes, ſinon de celle qui court, & tous portez de la maniere qui déplaît tant à vôtre Héroïne; force rabats de Hollande, quelques-uns à paſſemens ; mais tous remplis, ou rehauſſez. Je vis même des Galans qui s'étoient parez de leurs habits d'eſté, parce qu'ils étoient accompagnez d'un miſerable pourpoint de taffetas, ou de brocard luiſant de fine graiſſe. En un mot la ſalle étoit ſans tapiſſerie, & éclairée de douze chandelles qu'on avoit plantées dans quelques bâtons croiſez qui faiſoient là le perſonnage de chandeliers. Pour les violons, il ne s'eſt jamais rien entendu de ſi pitoïable. Une oreille un peu fine auroit là ſouffert comme un damné. Si l'ami Baptiſte les eût entendus, il auroit pris la poſte ſur l'heure pour

fuïr cent lieües loin d'une si miserable harmonie. De citrons doux, ni d'oranges de la Chine, je n'en vis point, & la collation ne fit mal à personne. Pour les femmes de qualité, j'entens les femmes à taffetas, & non pas les Dames à carosse, j'en vis fort peu de belles. Mais j'en remarquai beaucoup dont la physionomie étoit assez friponne, & sur le visage desquelles il paroissoit un certain air d'enjoüement qui ne déplaisoit point. Vous serez étonné si je vous dis que les Servantes furent les objets qui attacherent le plus mes yeux : mais vous saurez qu'elles sont ici jolies, propres, éveillées & souples comme des Basques. Pour les jeunes gens du sexe masculin, il y en a peu de bienfaits, mais beaucoup qui croïent l'être, & qui à force de faire les beaux, sont ridicules. C'est sur ce chapitre tout ce que vous peut dire vôtre tres-humble serviteur.

A MADAME *

Le grand Parleur & le Sot Savant.

AVoüez que ce bel Esprit que vous m'aviez tant vanté, est incommode. On vous avoit bien trompée, Madame, de vous en avoir dit tant de merveilles. Personne n'a jamais eu un si étrange flux de bouche : quand on dit un mot en sa presence, il s'imagine qu'on entreprend sur ses droits, & qu'il n'y a au monde que lui qui doive parler. Il a tout vû, tout fait ; il sçait tout, & si nous l'en croïons, il lui est arrivé plus d'avantures, qu'aux Heros des Romans. Comme c'est un persecuteur d'oreilles, je ne m'étonne pas qu'il lui échappe tant de mensonges. Pendant le tems que nous avons été ensemble, il auroit été impossible de les compter. Sur tout en matiere de Livres, de quoi ne se vante-t-il point?

Il a raiſon de dire qu'il les devore; c'eſt ce qui l'empêche de les digerer; & ce qui fait que ſon eſprit en retire ſi peu de nourriture. Il cite à tous momens, & il a dans la tête une étrange confuſion d'Hiſtoires. Mais bon Dieu! Madame, que ſa ſcience eſt éloignée de la maniere dont il faut ſavoir! & qu'il lui ſeroit plus avantageux d'être un honnête ignorant, qu'un ſavant ſi incommode. On a pitié de la peine qu'il ſe donne à faire de méchantes alluſions; & à dire de baſſes équivoques. Il n'en laiſſe échapper aucune. Il eſt continuellement en ſentinelle pour ſurprendre une pointe au paſſage; & lorſqu'il en vient à bout, il rit de tout ſon cœur, & on le chagrine ſi l'on ne rit auſſi fort que lui. Quand j'euſſe eu envie de devenir ſavant; voila, juſtement l'homme qu'il me faloit pour m'en dégoûter, & me faire aimer mon ignorance. Sa converſation m'a auſſi donné tant d'ennui, que rien depuis n'a été ca-

pable de soulager mon chagrin. C'est, Madame, dequoi vous assure

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur.

A MADAME L.**.

Satire d'un esprit grossier & mélancolique.

MOnsieur N. * a de l'esprit infiniment. Son esprit, on l'avoüe, est subtil, mais, Madame, il s'évapore: & quand il auroit moins de ce qui éleve, & davantage de ce qui fixe, il n'en vaudroit que mieux. Toutefois, quelque éventé qu'il soit, il est beaucoup plus agreable que le mélancolique B. ***. La sotte retenuë de celui-ci est bien moins supportable, que l'emportement de celui-là. Le brillant est toûjours beau, lors mêmes qu'il n'est pas toûjours reglé. L'on peut avoir quel-

quefois de l'esprit par excés : & peut-être que d'en avoir trop, c'est être plus prés de la folie, que de n'en avoir que peu. Pour moi, j'aime mieux les vices qui pechent en excés, que ceux qui pechent en défaut. La temerité est plus noble que la poltronnerie, & la prodigalité que l'avarice. Quand un homme n'est pas courageux, ni liberal de la belle maniere, il vaut mieux qu'il soit téméraire & prodigue que poltron & avare. N'est-il pas vrai, Madame, que le Comte N. * qui mange son bien avec honneur, passe pour plus honnête homme que le Président D. ** qui le conserve si vilainement; & le Chevalier N. * qui se bat quelquefois mal-à-propos, n'est-il pas mieux venu parmi les gens de qualité, que C. *** qui se laisse battre avec lâcheté. Il en est de même de l'Esprit. Il semble plus avantageux de l'avoir vif, quoique mal conduit, que pesant, & bien reglé. Vous dites tres agreablement

qu'il vaudroit autant entreprendre de fixer le Mercure, que de vouloir arrêter la vivacité de celui dont nous parlons. Mais, pour cela, Madame, croïez-vous qu'il en soit moins estimable ? Ne savez-vous pas que le mouvement est naturel à nôtre esprit aussi bien que la legereté : & que plus il possede ces deux qualitez, plus il est ce qu'il doit être. J'aime les emportements & la vivacité de L. * vous avez beau dire qu'il s'éleve si haut qu'on le perd de vuë. Les animaux qui se portent en l'air, valent plus que ceux qui rampent sur la terre. Parmi ceux-ci l'on trouve souvent du venin ; & parmi les autres, il ne s'en rencontre presque jamais. Que si cet esprit semble un fleuve impetueux, c'est celui du Nil ; & il ne se déborde point, sans engraisser les Terres de son voisinage. Ce galant homme en effet pousse dans ses débordemens, cent choses excellentes dont on peut faire du profit : mais il oblige à rire quand

il s'abandonne au torrent de sa veine poëtique. Il n'y a point de sagesse qui vaille une si plaisante folie, & si vous y faites reflexion, vous serez sans doute de mon sentiment. C'est, Madame **

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A MADEMOISELLE **.

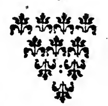
*Son ami l'Abbé M. * * est un esprit dégoûtant.*

VOus avez beau faire, Mademoiselle, je ne saurois revenir de l'opinion que j'ai de vôtre ami l'Abbé M. **. Je lui trouve l'esprit mince, les sentimens bas, l'entretien fade, les inclinations mécaniques, & la mine dégoutante. Il n'y a pas un quolibet qu'il ne sache, ni un méchant conte qu'il ne veüille dire. Je ne vous veux point

de mal de ce qu'il va quelquefois chez vous. Mais j'aurai de la peine à m'empêcher de vous en vouloir si jamais, quand il s'y trouvera, & que j'y serai, vous m'empêchez de sortir. Dites-moi de grace, vous, Mademoiselle, qui avez de l'esprit autant que dix, comment vous pouvez vous accommoder d'un animal qui en a si peu? Vous a-t-il dit quelque chose de spirituel, lui qui n'ouvre la bouche que pour faire trembler toutes les oreilles dont il est le persecuteur declaré. L'on n'a jamais dit de bonnes choses où il a été, qui n'aïent été salies de quelqu'une de ses impertinences. Il ne va point par la Ville, qu'il ne ramasse tout ce qu'on y debite de plus méchant pour en assassiner les honnêtes-gens de qui il est le fleau. Si vous me considerez un peu, délivrez-moi, je vous prie, de sa persecution. Sa presence me fait trembler, & toutes les fois que je le rencontre, j'ai peur: & comme il vous rend des visites

assez frequentes, je n'ose vous aller voir, de crainte que sa langue ne dérobe à vos yeux le succés de leur attentat. Si j'ai à mourir, tâchez auparavant de me faire aimer la mort, comme vous m'avez fait aimer la vie. Il ne faut qu'étaler à mes yeux tout ce que les vôtres ont de charmes, vous m'accoûtumerez insensiblement à voir l'appareil de mon trépas, comme vous m'avez accoûtumé au plaisir qu'il y a d'être le reste de mes jours,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.



A MONSIEUR

THOMAS DE LORMES,
Avocat au Parlement de
Grenoble.

On répond par de bons offices à ses injures.

J'Ai, à la faveur de mes petits Ouvrages, tâché de faire connoître ce que vous valiez ; & par bonheur j'en suis venu à bout. Les gens de Lettres de Province commencent à s'entretenir de vôtre merite ; & ceux que j'ai l'honneur de voir à Paris, me demandent tous qui est ce *Monsieur Thomas de Lormes*, dont vous parlez si avantageusement ? Ho, ho ! leur dis-je d'un air qui témoigne l'estime que j'ai pour vous, c'est un grand Poëte, & un grand Orateur, le Malherbe du Dauphiné, & le Patru du Parlement de Grenoble : & pour en être agreable-

blement persuadé, vous n'avez qu'à lire ses Oeuvres. C'est, Monsieur, de la maniere que je satisfais la curiosité des Personnes Illustres qui veulent avoir plus de connoissance de ce que vous valez; & vous me devriez savoir quelque gré d'une conduite si obligeante. Mais au contraire, vous jettez feu & flâme, & vous me déchirez par de si miserables satires, que si l'on ne voïoit vôtre nom au bas, on penseroit qu'elles fussent de ces barboüilleurs, qui depuis la Serre ont été en France. Hé! Monsieur, ne détruisez point par de méchantes pieces la reputation où vous étes. C'est un bien fragile que cette reputation; & elle vous doit être d'autant plus chere, qu'elle vous coûte infiniment. Travaillez, je vous en conjure, avec esprit, ou demeurez en repos; & faites-moi la grace de croire que rien ne m'empêchera de continuer avec ardeur à vous faire voir que je suis de toute mon ame,

Vôtre tres-humble serviteur, R.

REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE CRITIQUE.

Le caractere de l'Ouvrage Critique est vif & délicat : Il ne sauroit sans cela être au gré des Connoisseurs. Mais il y sera, si on le tourne si ingenieusement, qu'il semble avoir été fait par un esprit, qui paroisse plutôt avoir pris l'interêt du Public, que le sien propre. La Critique en effet ne doit faire voir aucune animosité particuliere. Tout s'y reprend sans une aigreur apparente; & il faut qu'il

ne s'y dise rien, que pour instruire finement celui, dont on montre les fautes; & que pour empêcher qu'on n'en fasse de pareilles. On donne de solides raisons des choses qu'on n'approuve pas; & s'il est besoin, on appuïe ces raisons, d'autoritez citées d'un air agreable, & qui découvre adroitement les bevûës de celui qui est l'objet de nôtre Critique.



A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DU MANS.

[Costar, Lettres.

Reflexions sur une Ode de Mainard, qui commence ;

Alcipe, revien dans nos bois.

L'*Alcipe* de Monsieur Menard qu'il vous a plû m'envoïer, mérite, Monseigneur, toutes les loüanges que vous lui donnez. Je l'ai lû avec beaucoup de reflexion pour l'amour de vous, & de lui ; & à cette heure que vous en étes entêté, je ne saurois mieux faire, que de vous entretenir de cette agréable lecture.

Alcipe, revien dans nos bois ;
Tu n'as que trop suivi nos Rois ;
Et l'infidéle espoir, dont tu fais ton idole.
Quelque bonheur que conçoivent tes vœux,

Ils n'arrêteront pas le tems qui toûjours vole,
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

L'auteur a peut-être choisi le nom d'*Alcipe* pour le donner au Courtisan, qu'il convie à la retraite, à l'exemple de Monsieur d'Urfé, qui aprés avoir reconnu les vanitez, & les embarras de plusieurs Cours, se retira sur les bords du Lignon, & y passa le reste de ses jours dans une tranquille obscurité.

Et l'infidele espoir dont tu fais ton idole.

Il a été dit que l'homme se faisoit un Dieu de son desir, & de son inclination. *L'Huomo del suo voler, suo Dio si face* : mais on n'a pas dit la même chose de nôtre esperance. On en a fait, au contraire, une des courtisanes de la Fortune.

Te spes, & albo rara fides colit velata panno....

L'esperance est prise là pour la passion de l'esperance, & ici pour

son objet, qui est le bien qu'on espere : Or le bien que nous espérons, est un dieu à qui nous sacrifions nôtre repos, nôtre liberté & nôtre vie. Nôtre imagination conçoit ce bien plus grand, que nos sens ne le trouvent quand ils le possedent. L'esperance se le represente tout ensemble ; & nous n'en joüissons guéres que par petites parcelles : elle se le figure tout pur, & sans incommoditez qui en assiégent les avenuës : & là-dessus est fondée cette humeur des hommes, de considérer davantage l'avenir que le passé, & de régarder moins ce qui est derriere, que ce qui est devant eux. Ainsi, Tibere reprochoit à son Favori, qui sembloit se détacher de sa personne, & faire la cour à Caligula, plus soigneusement que de coûtume ; qu'il préferoit le Soleil levant au Soleil couchant : me voila un peu égaré ; mais je retrouverai bien-tôt mon chemin. Mainard a eu raison de dire :

Et l'infidéle espoir dont tu fais ton idole.

Cette esperance est une de ces Divinitez, qui n'ont de Temples, ni d'Autels que dans nos ames, non plus que l'argent & les richesses.

Et si funesta pecunia templo
Nondum habitas, nullas nummorum ereximus aras.

Tite-Live néanmoins parle d'un Temple de la Déesse *Esperance*, qui fut une fois frappé de la foudre, & une autre fois brûlé. J'ai lû quelque part aussi, qu'elle étoit habillée d'une robe verte, & qu'elle étoit assise sur un muid.

Quelque bonheur que conçoivent tes vœux,
Ils n'arêteront pas le tems qui toûjours vole,
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

Ces images & ces métaphores sont plus belles & plus nobles que ce que dit Horace sur ce sujet:

Eheu fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni, nec pietas moram
Rugis, & instanti senectæ

Afferet indomitaque morti :

Cette interjection, *heu*, & cette repetition *Postume, Postume*, sont fort touchantes. Mais cela ne vaut pas *ce triste blanc*, dont le tems en volant va peindre les cheveux d'Alcipe. Triste & Blanc sont une jolie antithese : le blanc est une couleur de felicité & de joïe. Les Dames Romaines porterent assez long-tems le deüil en *blanc* aussi-bien que nos Reines dans leur Veuvage, qui pour cette raison étoient appellées *Reines blanches*. C'étoit alors un triste blanc, aussi-bien que celui de nôtre Poëte.

Dans nos vieux Romans nous trouvons *Barbe fleurie*, pour dire *Barbe blanche* : & Petrarque a dit *fiorir le tempie*, pour dire *blanchir*. En ce cas-là, les fleurs qui naissent aux hommes, ne sont pas comme celles de nos fruitiers, qu'on appelle *la joïe des Arbres*, donnant le nom de *tristes*, & de *mélancoliques* à ceux qui n'en portent point. Ce sont des fleurs funestes, que le tems seme,

un triste blanc qu'il peint en volant: & l'on est bien fondé à penser, que c'est un vieux Artisan qui gâte, qui empire tout ce qu'il touche; & dont la peinture, quoiqu'il peigne en volant, est un blanc qui ne s'efface jamais.

La Cour méprise ton encens.
Ton Rival monte & tu décens;
Et dans le cabinet le Favori te joüe:
Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile, & fait d'un peu de boüe,
Qui souffre & qui vieillit pour mourir comme nous.

Je ne sai qui a donné le premier un encensoir à la flaterie; & qui a osé nommer les loüanges, *de l'Encens.* Cette metaphore est noble, & hardie, & du même siécle, où les hommes commencerent à bâtir des Temples à leurs Princes, & qu'ils leur disoient,

Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Ceci est dit agreablement; *la Cour méprise ton encens.* Les Dieux de la Cour se lassent de recevoir des loüanges, & des respects des mêmes adorateurs. De vieilles loüanges sont comme de vieux parfums, & des fleurs fannées : & vous savez; Monseigneur, que les fleurs ne sont proprement fleurs, que tant qu'elles sont nouvelles.

Un Dieu fragile, & fait d'un peu
de boüe :

Je doute que sur ce sujet il y ait rien de plus beau dans toute l'antiquité. C'est quelquefois de la plus vilaine boüe, que ces Dieux sont composez : & ils ne sont pas toûjours de ceux dont Promethée a fait les entrailles du plus précieux limon. Souvent la nature les forme de cette boüe détrempée de sang, qui avoit servi de matiere à la méchante & vilaine ame de Tibere,

Qui souffre, & qui vieillit pour
mourir comme nous.

L'Ecriture a dit, *Vous étes des Dieux ; & neanmoins vous mourrez comme nous.*

Ce qu'ils peuvent, n'est rien.
Ils sont ce que nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

La mort ne frappe pas plus respectueusement à la porte des Princes, qu'à celle de leurs Sujets. Elle brave l'orgueil des Maisons des Rois : & elle y entre aussi insolemment que dans les cabannes : Elle ne va point gratter à la porte du cabinet, elle y heurte à grands coups de pied, & s'y fait passage malgré les Huissiers.

Romps tes fers, bien qu'ils soient dorez.
Fuis les injustes adorez,
Et décends dans toi-même à l'exemple du Sage ;
Tu vois de prés ta derniere saison.
Tout le monde connoît ton nom & ton visage :
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Encore que les fers ſoient d'or, ils n'en ſont pas moins peſans, ni moins inſupportables ; toutefois les priſonniers, de qui nôtre Auteur parle, ont raiſon d'eſtimer davantage leurs chaînes, quand elles ſont de ce précieux métail.

Ne forme que de ſaints deſirs,
Et te ſépare des plaiſirs,
Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
Il faut quitter le ſejour des mortels.
Il faut quitter, Philis, Amarante & Sylvie,
A qui ta folle Amour élevoit des Autels.

Cette penſée eſt fort veritable. La molle douceur des plaiſirs nous attache étroitement à la vie. Les Voluptez ſont les liens qui enchaînent l'ame au corps ; & pour ainſi dire, les clouds qui l'arrêtent & qui l'empêchent de le quitter.

Il faut quitter Cloris, Amarante & Sylvie.

Les noms de *Cloris*, d'*Amarante*, de *Philis*, & de *Sylvie* ſont des noms de Maîtreſſes, pour qui l'on a de l'amour, & dont la ſéparation ne ſauroit être que touchante.

De toutes les douleurs la douleur la plus grande,
C'eſt qu'il faut quitter ſes amours.
Il faut quitter l'ameublement,
Qui nous cache pompeuſement
Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins toûjours verds,
Que l'haleine des fleurs parfume de ſon ambre,
Et qui font des Printemps au milieu des Hyvers.

Cet ambre de fleurs eſt un excellent parfum, & ces trois Vers-là valent bien ceux-ci.

Neque harum
Quas colis Arborum
Te præter inviſas cupreſſos,
Ulla brevem dominum ſequetur.

Neanmoins

Neanmoins ce *brevis dominus*, maître de peu de jours, ces cyprés odieux & la ceremonie des funerailles des Anciens, touchée délicatement méritent beaucoup de loüanges.

C'est en vain que loin des hazards,
Où courent les enfans de Mars,
Nous laissons reposer nos mains & nos courages.
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font à l'abri des vents retirer nos vaisseaux.

Il y a quelque ambiguité dans les trois derniers Vers de cette belle Stance. On pourroit croire de la sorte que le Poëte s'exprime, qu'il voudroit seulement dire, qu'il ne sert de rien pour nôtre conservation que la tempête fasse retirer nos vaisseaux dans le Port : au lieu de dire, que c'est en vain que nous évitons les dangers de la Mer, aussi

bien que ceux de la Guerre, & que la crainte des vents & des rochers nous empêche de nous embarquer. Et puis cet *insolent Borée, artisan des naufrages*, semble un peu trop insolent; & il seroit mal-aisé de trouver rien, qui favorisât cette expression.

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prévenir le danger.
La mort n'est pas un mal que le prudent évite.
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller, où le Cocyte
Arrose des païs inconnus au Soleil.

Cela est dit agreablement; la mort n'est point du nombre des maux, que la prudence apprenne à éviter: la finesse non plus que les presens ne servirent de rien à Promethée pour se sauver des Enfers.

La pensée suivante est bien tournée: *Il n'est raison, ni conseil. qui nous puisse exempter d'aller en ce triste lieu, que le Soleil ne connoît pas,*

& qui est arrosé par le Cocyte : Cependant quoiqu'en dise Monsieur Mainard, les Habitans de cet endroit ont leur Soleil, & leurs Etoiles ; & s'il en faut croire le Roi de cette Region si décriée, la lumiere y est encore plus pure que parmi nous ; & le Soleil des Champs Elysées est plus admirable & plus digne d'arrêter les regards, que celui qui se leve sur nôtre Hémisphere.

Amissum ne crede diem, sunt altera nobis [Claudien, raptus Proserpinae.]
Sidera, sunt orbes alii, lumenque videbis
Purius, Elysiumque magis mirabere Solem.

LE COURS *de nos ans est borné,*
Et quand nôtre heure aura sonné,
Cloton ne voudra plus grossir nôtre fusée.
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la necessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument.

Tout le monde a bien appellé l'in-

ſtant de la mort *nôtre heure*, parce qu'il n'y en a point qui ſoit plus à nous, ni qui nous ſoit plus aſſurée, que celle-là : mais pas un ne s'eſt aviſé de la faire ſonner.

C'eſt une Loi, non pas un châtiment.

Peut-on dire dans le Chriſtianiſme que la mort ne ſoit point un châtiment? Il eſt vrai, Monſeigneur, que les Poëtes ne ſont pas toûjours obligez de parler en Chrêtien ; & qu'ils ſe ſont reſervez la liberté de s'exprimer ſelon le ſentiment de la Theologie Païenne.

Lex eſt, non pœna, perire.

Loi & peine ſont bien oppoſées en cela : La Loi eſt generale, & s'étend indifferemment à tout le monde ; mais la peine eſt particuliere, & ne comprend que les coupables :

Reſous-toi d'aller chez les morts ;
Ni ta race, ni tes threſors
Ne ſçauroient t'empêcher d'en augmenter le nombre.
Le Potentat le plus grand de nos jours

Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien
qu'une ombre,
Avant qu'un demi siecle ait achevé
son cours.

Cette Stance est admirable, & le mot de *Potentat*, est bien choisi, & je n'en sai point dans le Grec, ni dans le Latin, qui remplisse l'oreille d'un plus grand son.

On est gueres loin du matin,
Qui doit terminer le destin,
Des superbes Tyrans du Danube &
du Tage;
Mais ils n'auront sur toi, que le
triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que
le tien.

Il n'y a ni Grec, ni Latin qui vaille *ce triste avantage d'infecter un tombeau plus riche que le tien.*

ET *comment pourrions-nous durer?*
Le tems qui doit tout devorer,
Sur le fer & la pierre exerce son
empire:
Il abbattra ces fermes bâtimens,
Qui n'offrent à nos yeux que mar-

bre & que porphyre,
Qui jusqu'aux Enfers portent leurs fondemens.

Quelque vieux que soit le tems, il ne fut jamais de si bonnes dents que les siennes; & quoique Voiture ait appellé les murailles de brique, *parietes æternos*, il est certain que le tems les mange, & qu'il ne pardonne pas mêmes au marbre, ni au porphyre des sepulchres.

Selve, Sassi, Campagne, Fiumi, è Poggi
Quanto è creato vince, è cangia il tempo.

On cherche en vain les belles Tours
Où Pâris cacha ses amours;
Et d'où ce Faineant vit tant de funerailles:
Rome n'a rien de son antique orgueil;
Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles,
N'est qu'un affreux objet, & qu'un vaste cercueil.

Où *Pâris cacha ses amours*: il ne veut pas dire sa passion; car ce lieu

étoit le plus beau théatre du monde, où il la mit en vûë à toute la Terre : il veut dire sa Maîtresse; mais il seroit à desirer qu'il n'y eût rien qui en fist douter, & qu'il ne s'y trouvât aucune équivoque.

Et d'où ce Faineant vit tant de funerailles.

Il y en a qui ont jugé ce *Faineant*, un epithete trop bas : Pour moi qui me souviens qu'on a donné ce surnom à l'un de nos Rois, je le trouve assez fort & assez noble.

ET CE *vuide enfermé de ces vieilles murailles,*
N'est qu'un affreux objet, & qu'un vaste cercueil.

Ce cercueil me semble magnifique. Un galant homme de l'Antiquité appelloit ces sortes de débris, *Cadavera urbium : hem nos homunculi indignamur*, dit-il, *si quis nostrûm interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.*

MAIS *tu dois avecque mépris*

Regarder ces petits débris ;
Le tems amenera la fin de toutes choses :
Et ce beau Ciel, ce lambris azuré,
Ce theatre où l'Aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux, dont il est éclairé.

Je ne sai si c'est la plus belle chose qu'on puisse dire du Ciel, c'est *un theatre où l'Aurore épanche tant de roses* : & puis ce n'est que sur le bord de ce theatre, qu'elle épanche ses roses ; & non point par tout.

Le grand Astre qui l'embellit,
Fera sa tombe de son lit.
L'air ne formera plus ni grêle, ni tonnerres ;
Et l'Univers qui dans son large tour,
Voit courir tant de mers, & fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

Voilà une fiction nouvelle, que le Soleil, aprés avoir brûlé le Ciel, s'aille noïer dans la mer.

L'air ne formera plus ni grêles, ni tonnerres.

Il me semble qu'il devoit plûtôt parler de rosées, & de pluies tiédes & fecondes, ou de quelque chose dont la privation dût être sensible aux hommes : mais il n'y auroit pas grande perte pour eux quand il ne grêleroit, ni ne tonneroit jamais.

Et l'Univers qui dans son large tour,
Voit courir tant de mers, & fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

En l'état où sont les choses, cela ne s'accorde pas, qu'un corps tombe, & qu'il ne tombe nulle part. Mais peut-être que cela s'accordera à la fin du monde dans ce desordre, dont on nous menace. *Sans savoir où tomber*, je doute s'il ne seroit pas mieux en cette sorte, *sans savoir où tomber*, &c. pour sauver la fausse imagination que peut donner le mot de *savoir*, qui d'ordinaire

signifie *irresolution* & *difficulté de choix*. Comme quand nous disons *il ne sait où aller; il ne sait que faire.*

Voilà, Monseigneur, la fin de mon Commentaire; je vous ferai toûjours d'aussi longs discours, pourvû que vous m'envoïez d'aussi belles Stances. Mais vous aurez de la peine à le faire. La plûpart de nos meilleurs Poëtes ont quitté la Lyre pour la Trompette. Ils n'invoquent plus guéres que Calliope; afin de pouvoir chanter d'un ton plus éclatant, les hauts faits d'armes des anciens Heros. Ainsi, la promesse que je vous fais, ne m'engage presque à rien; & à moins que vous ne me donniez quelque autre sujet d'entretien, je serai reduit à vous paraphraser en mille differentes manieres le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé serviteur.

A MADAME [Coftar.

LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Reflexions sur les Lettres de M. le Cardinal de Bentivoglio.

JE ne faurois mieux, Madame, vous remercier des excellentes Lettres qu'il vous a plû m'envoïer, qu'en vous faisant part du profit que j'ai fait d'une si charmante lecture. Leur Auteur a une incroïable facilité de s'acommoder à toutes sortes de sujets & de personnes. Ses ornemens sont sans affectation : sa négligence est agréable ; sa force n'est ni trop rude, ni trop étenduë ; & son stile est si rempli de lumieres, que quand il ne brille pas, il luit. Ce qu'il dit des Suisses, me paroit heureusement imaginé ; que les Alpes sont

faites pour eux ; & qu'ils ſont faits pour les Alpes. *L'Alpi ſon per gli Suizzeri, e gli Suizzeri per Alpi.* En effet un peuple ſi ſauvage ne meritoit pas un Ciel plus doux. Je me ſouviens là-deſſus de ces vers du Taſſe, ſur les habitans du Bleſois & de la Touraine :

Non è gente robuſta, o faticoſa
Si ben tutta di ferro ella reluce,
La Terra molle, e lecta, e dilettoſa,
Simili à ſe gli habitatore produce.

Les païs délicieux produiſent des hommes qui leur reſſemblent, & qui ſont mal propres aux fatigues & aux perils de la guerre: Ainſi l'on peut dire que ſi les hommes cultivent les païs, les païs cultivent les hommes : Ils adouciſſent leurs mœurs, & poliſſent leur eſprit : Cependant les Suiſſes s'ennuïent quelquefois en France & en Italie. Ils regrettent leurs neiges, & leurs glaces : Il leur prend des impatiences de s'en retourner à leurs Landes, & à leurs Montagnes ; juſque-là que ſi on leur refuſe ce con-

tentement, ils en tombent dans une maladie mortelle, qu'ils appellent *la maladie du païs.* Cela confirme ce mot que la fumée de chez nous nous semble plus claire que le plus beau feu des contrées étrangeres. Et quoique l'on ait écrit, que les honnêtes gens trouvoient leur païs par-tout, où ils rencontroient les commoditez de la vie;

Per tutto è buona stanza, ove altri goda,
Et ogn stanza al valent' huomo è patria.

Toutefois il est certain que la nature nous donne pour le lieu de nôtre naissance je ne sai quel amour secret qui n'est pas sujet à s'affoiblir par le tems, & qui mêmes ne meurt jamais:

Che diè natura al nascimento humano,
Verso il caro paese, ou'altri è nato,
Un no sò che di non inteso affetto,
Che sempre vive, e non invecchia mai.

Mais c'eſt un peu trop s'égarer. Je reviens aux Suiſſes, dont nôtre Auteur dit qu'ils vendent leur ſervice aux Etrangers ; mais qu'ils retiennent pour eux la liberté de leur Païs. *Vendono il ſervitio de' corpi ad altri, mà ritengon la liberta del paëſe per loro.* Il ajoûte que ce n'eſt pas à leur courage qu'ils doivent un ſi grand bien ; mais à la ſituation & à la nature du lieu qu'ils habitent, également pauvre, & inacceſſible. Il pourſuit, *Onde' chi vorebbe provar ſi ad eſpugnar alpi ? E chi vorebbe deſiderar di Signoreggiarle ?* Qui ſeroit ſi hardi que d'entreprendre de forcer les Alpes, ou ſi extravagant que d'avoir envie de les poſſeder ? La difficulté de l'entrepriſe ôte l'eſperance d'y réüſſir, & ſon peu de fruit en fait perdre le deſir. Neanmoins on diſoit des Romains, qu'ils ſouhaittoient avec une pareille ardeur les richeſſes & la pauvreté ; que les Peuples riches excitant leur avarice, & les pauvres leur ambition, ils trouvoient

par tout à étendre leurs conquêtes.

Aprés avoir parlé des autres Montagnes des Alpes, il dit de celle de saint-Godard, qu'elle porte ses neiges jusques dans le Ciel, & qu'elle lui a fait voir l'Hiver au fort de l'Esté. *San Gotardo sopra di tutte che porta le nevi in cielo, è ch'àme hora ho fatto veder l'inverno di mezza state.* Cette pensée est de celles qui plaisent sans étonner, qui ont quelque chose de beau, & qui n'ont rien de surprenant. Remarquez, s'il vous plaît, Madame, qu'il n'use point du mot de *sentir*, mais de celui de *voir*. Car il y a du plaisir de voir l'Hiver, & de n'en sentir pas la rigueur : & c'est une espece d'enchantement de découvrir de la glace d'un côté, & de la verdure de l'autre. Le Tasse décrivant la montagne où étoit le Palais d'Armide, nous la represente couverte d'herbes & de neiges. Il dit que c'étoit une tête dont le menton étoit blanc, & les cheveux verds, & qu'on y re-

marquoit avec admiration, que la glace gardoit inviolablement la foi aux Lis & aux Roses.

Di nevi, edi pruine
Sparsa ogni strada, ivi hà poi fiori, ed herba
Presso al canuto mento, il verde crine
Frondeggia, e'l ghiaccio fede à i gigli serba
Et à le rose tenere....

Mais que pensez-vous, Madame, de cette façon de parler, sur le sujet d'un malade : *Non gli resta altro di vi vita che la lentezza con che fa il suo officio la morte.* Il ne lui reste de la vie, que la lenteur avec laquelle la mort fait son devoir. Si cette imagination vous étoit venuë, vous l'auriez mieux exprimée, & vous auriez dit : Ce qui lui reste de vie, il le doit à la lenteur de la mort, qui semble ne se hâter pas tant pour lui que pour les autres.

Ce compliment amoureux ne me semble pas mauvais, Nous sommes

ſeparez par des rivieres & des montagnes ; & que feroit-ce ſi nos plumes n'avoient point de langues, & ſi nos penſées n'avoient point d'aîles pour converſer enſemble malgré la diſtance des lieux ? *E che ſe non haveſſero lingua le noſtre penne, & ali i noſtri penſieri per converſare inſieme anche in queſta diſtanza* ? Je voudrois pourtant, que l'Auteur ſe fût arrêté *à penſieri*, & qu'il n'eût pas ajoûté *per converſare inſieme*. Car des aîles pour converſer l'un avec l'autre me paroiſſent d'étranges choſes. S'il eût dit pour nous rapprocher malgré cette longue diſtance, & nous entretenir enſemble quelque éloignez que nous ſoïons ; Ne croïez-vous pas, Madame, qu'il auroit parlé plus correctement, & qu'il auroit mieux attribué aux aîles & aux langues leur uſage naturel ?

Ceci me ſemble meilleur : Il a falu que nôtre ami commun ait preſſé vôtre Grandeur de m'écrire, & qu'à la fin il lui ait tiré cette Lettre

des mains, plûtôt que du cœur. *E ch'egli alfin le rapisse piu d'alle mani che d'alla volontà la lettera scritami.*

J'ai trouvé beau ce qu'il écrit au Marquis Spinola. *E per nobilità di sangue, e per Eminenza di merito portò seco in Ispagna, il grandato V. E. anche prima de conseguir lo.*

La grandeur de vôtre Naissance & celle de vôtre vertu, vous avoit fait Grand d'Espagne avant que de l'être.

Il ajoûte ; & veritablement on peut douter, qui en recevra plus de joïe, ou l'Italie qui vous a donné à l'Espagne, ou l'Espagne qui vous a fait cet honneur, ou la Flandre qui vous a fourni les occasions de le meriter : *E veramente si può stare in dubio qual sia per sentirne maggior piaccere, ò l'Italia che diede V. E. Alla Spagna, ò la Spagna che conferiste in lei quest' honore, ò la fiandra che le hà somministrata la materia principalmente da meriter lo.*

Parlant des avantages qu'eurent

les Espagnols contre les Protestans en Allemagne, il dit, qu'ils porterent sur le bout de leurs lances, & de leurs piques & dans la bouche de leurs mousquets, & de leurs canons l'execution des commandemens que l'Empereur faisoit aux Heretiques. *Sopra le lancie e le picche, e in bocca de' moschetti, e cannoni si portava l'esecutione del mandato Imperiale contro gli Heretici.* Voilà une étrange façon de parler. *Porter l'execution des commandemens du Prince dans la bouche*... On diroit bien *porter les commandemens dans la bouche :* car on se sert de la bouche pour commander : mais je ne pense pas qu'on y puisse souffrir *l'execution des commandemens.* S'il eût mis, *l'execution des volontez de l'Empereur*, le sens eût été beau. En ces rencontres les Princes s'expliquent, & font *entendre* leur volonté par la bouche des canons. Toutefois je ne connois pas assez le genie de la Langue Italienne, pour juger s'il n'y a

point quelque grace secrette dans cette expression, qui nous paroît insupportable. J'ai envie d'en dire autant de ce qui est ensuite : *La réputation en a volé par tout sur les aîles du bruit public. N'è volata la notitia sù l'ali del grido publico.* En françois cela s'appelleroit être Poëte en Prose : c'est à peu prés comme il dit ailleurs. *Dimani m'imbarco sù l'Adice, è spero in un giorno, e mezzo, di volar sù le ali di questo rapidissimo fiume à Verona.* J'espere voler à Veronne sur les aîles de cette rapide riviere. Les Poëtes donnent des cornes aux Fleuves pour exprimer comme ils se divisent en plusieurs bras ; mais il ne me souvient pas qu'ils leur aïent donné des aîles : Ils se sont contentez de leur donner des pieds, puisqu'on dit que les eaux courent ; & une langue puisqu'elles murmurent : mais puisqu'elles ne volent point, à quel propos leur donner des aîles ? Pour les pieds, voici mon autorité :

In quella parte, apunto
De l'anno giovinetto
Ch'el sol, con dolce e temperato raggio
Scioglie, in liquida fuga, a i pigri fiumi
Dai ceppi di cristallo, il piè d'argento.

Vous voïez, Madame, que les Fleuves ont des pieds d'argent, qui sont attachez par des chaînes de crystal, pendant la mauvaise saison. Pour la langue voici mon texte:

L'acque mute non altro
In suo rauco idioma
Con lingua di cristallo
Mormoravano solo....

Il appelle la nége, la glace, les vents & les pluies, l'horrible famille de l'Hiver, *l'horrida famiglia dell' Inverno*. En effet ce sont les enfans que produit l'Hiver, dignes enfans d'un tel Pere : mais je trouve un peu hardi, ce qu'il dit ailleurs, qu'il a vû en retournant à Rome, le mont Cenis, tout couvert de

nége, aïant encore sa chevelure, d'Hiver, qui lui appartenoit en qualité de Pere de la famille des Alpes. *Con chioma tutta ancora d'Inverno come apunto conveniva al padre dell' alpina famiglia.* Il y a là deux choses dignes de remarque, que les montagnes changent de cheveux selon les saisons, comme les hommes d'habits ; & qu'entre elles, les plus petites sont les filles des plus hautes. Cette façon de parler si étrange, & si bizarre en apparence, est familiere aux Poëtes Italiens : elle se voit dans le cavalier Marin, en sa Proserpine, où parlant du Dieu Vertumnus, il dit:

Gui de le roze piante, in guardia
è data
La frondosa famiglia.

Et dans le Tasse au chant 16e de la Hierusalem

E tutta la frondosa ampia famiglia.

Que direz-vous, Madame, de cette hyperbole sur le chapitre d'un Prédicateur. *Quante volte m'e risa-*

nata all' orechie la canova tromba de suoi sermoni ? all'ora piu brevi , che sono piu lunghi. Comment vous pouvez-vous imaginer que des sermons, quelque beaux qu'ils puissent être, ne soient jamais plus courts que lorsqu'ils sont les plus longs ? un Ancien a dit des Harangues d'un Orateur grec, que les plus longues étoient toûjours les meilleures : mais il ne s'est pas avisé de dire, qu'elles étoient les plus courtes. L'hyperbole est une figure qui méprise la vérité ; mais qui ne méprise pas la raison ; ou plutôt comme a dit un celebre Retheur, qui entreprend d'arriver à la verité par le mensonge, mais non pas par une apparente contradiction.

Ce qu'il ajoûte est tres-beau : ses sermons ne sont jamais plus pleins de douceur, que quand ils menacent & qu'ils effraïent davantage. *Pieni di dolcezza piu allora, che piu vibrau fulmini dispavento.*

Il dit de bonne grace au Cavalier

Marin sur le sujet de l'Adonis, qui fut tué à la chasse par un sanglier: Souvenez-vous de purifier ce Poëme de toutes sortes d'ordures, afin qu'il évite les censures d'Italie; & qu'Adonis ne soit pas reduit à mourir une seconde fois, & plus cruellement, qu'il n'est mort la prémiére dans vos Fables. *Ch'el gli non habbia de morir piu infelicemente, alafin, la seconda volta con queste ferite che non fece la prima con qu'elle altre, che favolosamente da voi saranno cantate.*

Et sur ce que ce Poëte avoit fait une longue apologie contre ses Calomniateurs, il lui parle ainsi: Vous avez trop ravalé en cela vôtre vertu, & avez trop fait d'honneur à l'envie de vos Ennemis. Le plus rigoureux supplice pour les fautes de cette nature, c'est le mépris. On a beau tirer des flêches contre le Ciel, elles ne portent point jusques là: *Troppo avete abassatata la vostra virtu, & troppo onorato il livore*

dé

dé vostri malevoli : All'invidia il maggior castigo, è il disprezzo, è mai saetta non ferì il Cielo. Tout cela me semble magnifique, & ce qui suit aussi : *Chiè giunto alla vostra eminenza non deve far caso alcuno di quattro, o sèi ombre vane che non concorrono à communi applausi di tutto il teatro.* Des Théatres entiers vous applaudissent, & vous vous offensez de trois, ou quatre bizarres, qui ne battent pas des mains avec les autres.

Voici une comparaison sur une matiere fort commune, qui cependant a quelque chose d'assez nouveau : *Come chi a superato mille scogli, e tempeste in mare, non può dire d'aver navigato felicemente, sè prima non giunge al porto; così fra l'onde, e le procelle de casi umani, alcun non si vante del vivere, sine all' esito del morire.* Quoique nous aïons évité mille écueils, & mille tempêtes, nous ne saurions nous vanter d'avoir fait une heureuse navi-

gation, que nous ne soïons arrivez au port. Il en est de même de nôtre vie. Ce n'est qu'aprés la mort qu'on peut juger de son bonheur.

Etant élevé au Cardinalat, il fait ce beau compliment au Cardinal Infant: La promotion de vôtre Altesse au Cardinalat aïant comblé de gloire le sacré College, ceux qui entrent en cette Compagnie comme je fais, ne doivent rien desirer plus ardemment que de pouvoir servir un Prince qui l'a renduë si illustre. *La promotione di vostra Altezza al Cardinalato, colmò d'onore il Sacro Collegio. Onde chi entra in quell' ordine, non può desiderar cosa piu che di servire un Frencipe che l'ha tanto illustrato.*

Il commence une Lettre en cette sorte & assez plaisamment. *Prima d'ogn' altra cosa per amor de dio V. E. milasci doler del caldo.* Il ajoûte, *O che caldo crudele! o che caldo di fuoco! Un caldo in somma, C'ha trasportato il cielo dit Spagna in Francia,*

e Siviglia à Tours. On n'auroit peut-être pas grand tort de trouver cette derniere pensée un peu trop hardie. En effet, c'est le Ciel qui apporte le chaud, & non pas le chaud qui transporte le Ciel d'un endroit de la terre à l'autre. Mr de Balzac, ou Mr de Voiture se contenteroient de dire, *Cet extrême chaud nous fait trouver l'Espagne en France, & Seville à Tours.*

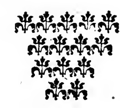
Ceci est joli : *passerà questa furia al fine che ben sà V. quanto le passioni qu'à etiandio de gli elementi medesimi, son fuggitive.* Cette fureur passera, & ce ne sont pas seulement les passions des hommes, qui sont changeantes, en France, celles des élemens le sont aussi.

Voilà, Madame, un compte assez fidéle de la lecture de vôtre Livre. J'y ai pourtant encore remarqué un bon mot qui me servira à finir ce Volume : *Nell' aver io continovato a sciver tanto a lungo mi va pur' accorgendo che scrivo ingannato dal*

gusto, pareva mi non di scrivere; ma di parlare a V. S. illustrissima. Il me prendroit bien d'avoir l'imagination assez forte pour cela. Car, Madame, j'ai beaucoup de peine à vivre éloigné de vous, & les belles paroles que vous emploïez à m'en consoler, me font encore mieux sentir ce que je perds en vôtre absence, & quel malheur c'est d'estre reduit à ne vous pouvoir dire que de quarante, ou cinquante lieües, que je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble, &c.



A MONSIEUR ** [Boileau.

Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.

J'Ai lû, Monſieur, pour l'amour de vous la Guerre des Fleurs. Si elle eſt en bonne odeur parmi les beaux eſprits de vôtre Cour, j'oſe dire qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne penſez point que je diſe cela par animoſité; j'ai ſuivi vôtre conſeil: j'ai regardé cet Ouvrage avec des yeux ſi chrétiens, qu'il n'y a peut-être perſonne, à qui il faſſe plus de pitié, qu'à moi. Jamais je ne vis tant d'embarras avec ſi peu d'invention; & jamais Guerre ne fut plus légérement déclarée. Quel ſujet avoient les Violettes de ſe plaindre des Roſes? Comment les Roſes pouvoient-elles leur faire ombrage, puiſqu'elles ne ſe rencontrent preſque point enſemble? Etoit-il beſoin, pour cela, de

remuer Ciel & Terre, & de faire agir autant de machines, qu'il en faloit pour le Siége de Troïe? D'où vient qu'Apollon se cache dans un nuage pour brûler toutes les Fleurs? Y eut-il jamais un enchantement pareil à celui-là? Comment pouvoit-il brûler les Roses & les Myrtes, sans brûler les Violettes. Je n'ai point entendu parler d'un Apollon comme celui-là, & pour le Pere de la clarté, il semble qu'il manque bien de lumiere. Je voudrois volontiers savoir qu'avoient à faire-là Mars & Vulcain, puisqu'ils n'y font rien? Pour quel sujet la Marguerite cede-t-elle la gloire aux Lauriers? Est-ce que les Arbres étoient de ce combat aussi-bien que les Fleurs? Ce qui m'embarrasse le plus, est que je ne sai que devient toute cette Guerre, & peut-être que l'Auteur auroit de la peine lui-même à débroüiller cet incident. Cet homme a grand sujet de parler contre les Critiques; ces sortes de gens sont incommodes: Ils demandent de la

raison par-tout, & en cherchent souvent où il n'y en a point. Je lui pardonne tout ce qu'il a dit de moi: Il n'y a point de ressentiment, qui puisse tenir contre lui. Vous avez bienfait de m'envoïer son Ouvrage; c'étoit le vrai moïen de faire nôtre paix. Je suis fâché seulement de vous en avoir tant dit. Je ne sais pas pour qui vous me prenez, de me prier de parler de cette Guerre sur le Parnasse. Tout ce que je puis faire pour l'amour de vous, de lui & de moi, c'est de n'en dire pas un seul mot, & de faire tout mon possible pour l'oublier. Je ne suis point étonné des loüanges qu'il a reçûës de Messieurs de ***. Sa piece est assez méchante pour cela. Si je savois que vous eussiez donné dans le panneau, & que vous vous en fussiez fié à ce qu'en dit la Cabale, je croirois que le climat de .... vous auroit changé, & je ne manquerois point de vous écrire une Lettre de consolation sur la perte de vôtre jugement. Mais

j'ai de trop bons ſentimens de vous, pour penſer que vous n'aïez pas tous ceux qui ſont néceſſaires là-deſſus. Quand je n'en ſerois point perſuadé autant que je le ſuis, la derniere Lettre que vous avez écrite à la Dame blonde, me donneroit un aſſez beau moïen de n'en pas douter. Je n'ai rien lû de plus agréable, & la fin m'en ſemble ſi galante, que malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, je n'ai pû m'empêcher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'eſt pas que je ſois fâché que vous écriviez bien, mais je ſerois fort aiſe, que ce fût à d'autres; & que vous nous laiſſaſſiez en repos en ce païs-ci. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.



REPONSES A DES CRITIQUES.

A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Sur quelques doutes touchant une Paraphrase de Malherbe, laquelle commence; N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde.

J'Accepte, Madame, le parti qu'il vous plaît me proposer, de ne rien répondre à vos remercimens, ni à vos loüanges, pourvû que je réponde à vos questions. Je m'exemterai d'une peine qui vous donneroit peu de plaisir, afin d'en prendre une autre qui sera plus selon vôtre cœur & le mien. Je suis ravi, que vous trouviez admirable la paraphrase de Malherbe, que j'ai toûjours

passionnement aimée; mais j'ai quelque dépit, que vous m'aïez ouvert les yeux, pour que vous me montrïez une faute que vous avez apperçüë dans les premiers Vers.

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer.

J'avoüe, Madame, que *calmer* est un de ces verbes que nous appellons *reciproques*, & qui signifient une action qui retourne sur la chose qui agit : Ainsi ce verbe a besoin d'un pronom possessif ; & l'on ne peut dire : *On ne vit jamais cette mer calmer*, pour marquer qu'elle ne *se calme jamais*. Nôtre Poëte tombe souvent dans cette sorte d'omission, & neglige ces petites regles. Il dit, *Un malheur inconnu glisse parmi les hommes*, pour *se glisse*. Il écrit : *il ne me voit rien faire que plaindre & soupirer*; au lieu de : Il ne me voit rien

faire que *me plaindre & soûpirer* : Au contraire il fait quelquefois réciproques des verbes qui ne le sont pas :

Je sai bien quel effort cet Ouvrage demande ;
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Resiste à mon audace, & me la refroidit,
Vois-je pas vos bontez....

Que répondrai-je à cela, sinon que les licences ont été de tout tems permises aux Maîtres de l'Art, & que ce sont des privileges dont ils joüissent paisiblement, sans que personne ait droit de les y troubler.

La difficulté que vous me proposez sur ces mots,

Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre.

est bien plus aisée à résoudre, quelque subtile qu'elle me paroisse. Il est vrai, Madame, qu'il semble d'abord, qu'il y ait de l'extravagance de convier quelqu'un à se lasser de

la vanité & de l'ambition, puiſque la laſſitude n'eſt pas volontaire ; & que c'eſt un effet naturel, qui dépend d'une cauſe agiſſante neceſſairement. Sitôt que les eſprits qui ſervent aux mouvemens, ſont épuiſez par l'excés du travail, nous nous ſentons aſſez laſſez en dépit que nous en aïons, quelque chemin qui nous reſte à faire, & quelque grand beſoin que nous aïons de nos forces ; de ſorte que l'on ne peut ni nous prier, ni nous ſolliciter de nous laſſer non plus que de nous rendre plus robuſtes, & plus diſpos, que nous ne ſommes : cependant Malherbe dit,

Ne te laſſes donc plus d'inutiles complaintes.
Mais ſage à l'avenir,
Aime une Ombre comme Ombre, & des cendres éteintes
Eteins le ſouvenir.

Se laſſer, en ces termes ſignifie, *ſe travailler*, *ſe tourmenter*, & le Poëte s'explique fort proprement. En effet, puiſque l'uſage a autoriſé

cette expression, *ne nous lassons point de bien faire*, pourquoi ne dirons-nous pas *lassons-nous de mal faire, de suivre les vanitez, les vices & les plaisirs défendus;* pour dire, Faisons tous nos efforts pour étouffer en nous ces mauvaises affections; Representons-nous tout ce qui sera capable de nous en dégoûter, & de nous en donner de l'aversion.

C'est un compliment reçû, *Je vous prie de m'aimer*, quoiqu'à le prendre à la rigueur, il semble que cette priere soit aussi ridicule que si nous prions quelqu'un de nous trouver aimables; de juger que nous avons du merite, & toutes les bonnes qualitez qui nous acquierent des amis. Nous disons aussi, *Je vous conjure de me croire*; Ce qui semble être dit avec aussi peu de raison, *que je vous prie de m'aimer*: Mais nous ne demandons en tout cela, que ce qui se peut demander avec justice; & nous voulons seulement, que ceux de qui nous desirons de

l'amitié, & de la créance, ne resistent point à ce que nous souhaitons; & qu'ils y apportent toutes les dispositions possibles, détournant les yeux de nos défauts, & les arrêtant sur ce que nous avons de meilleur.

Vous faites, Madame, de sages & de spirituelles reflexions sur les Stances qui suivent :

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons prés des Rois tout le tems de nos vies,
A souffrir le mépris, & plier les genoux.

Vous avez raison, les Ambitieux sont des lâches; puisque s'attachant à la Terre, ils n'ont pas le courage d'aspirer au Ciel, qui est la recompense des véritables Magnanimes; mais c'est qu'ils ne comprennent point comme il faut, la noblesse de leur ame, & la grandeur des biens proposez à la vertu : Ainsi ils n'ont que des desirs, & des ambitions indignes de leur naissance.

Ils passent prés des Rois tout le tems de leur vie,
A souffrir les mépris, & plier les genoux.

Un vieux Courtisan du Regne de l'Empereur Claude, répondit à quelques-uns de ses amis, qui s'étonnoient qu'il eût pû vieillir dans des Cours si corrompuës, & échapper des perils où avoient été exposez les gens de vertu : *Je me suis*, reprit-il, *conservé, comme vous voïez, parce que j'ai sçû recevoir des outrages, & en rendre des remercimens.* Pour s'élever aux Dignitez, ce n'est pas assez de s'en rendre digne, il faut pouvoir souffrir des indignitez, & pouvoir faire des bassesses, si l'on se veut tirer de celles de sa fortune; on doit afin de parvenir aux honneurs savoir endurer des mépris & des injures.

Tacite dit de l'Empereur Othon, que pour acquerir l'Empire, il faisoit beaucoup d'actions serviles : c'étoit faire le valet pour se faire le

maître de tous les hommes. On parloit au Duc de Lerme fort avantageusement d'un Gentilhomme Espagnol, qu'on lui proposoit à dessein d'entrer dans le Conseil de son Roi : *Vous m'avez parlé*, dit-il, *de ce que ce Gentilhomme est capable de faire : mais vous ne m'avez point appris ce qu'il étoit capable de souffrir.* Cela me fait souvenir d'un bel Esprit de ma connoissance, que l'on convioit d'aller faire sa cour à l'un de nos Princes : il s'en excusa sur ce qu'il ne se sentoit pas ce jour-là en disposition d'être méprisé, ni regardé de haut en bas.

Ce qu'ils peuvent, n'est rien.

L'Auteur veut dire, que les Rois peuvent tout ; mais, qu'à le bien prendre, ce tout n'est rien. Ce qui est inutile pour nôtre fin, ne doit pas être compté pour quelque chose ; & ce vain fantôme de grandeur, aprés lequel les ambitieux courent, est moins une aide qu'un

obſtacle à la veritable gloire où doivent tendre nos vœux. Nôtre Poëte parlant des fils de Henry le Grand, dit,

Pardonnez-moi, Deſtins, quoiqu'ils puiſſent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un Monde.

La raiſon de cette penſée eſt que de n'avoir pas ce qu'on mérite, c'eſt n'avoir rien : & que ſont-ce les biens du ſiécle, à celui qui ſe peut rendre digne d'une felicité, qui n'a ni fin, ni comparaiſon?

Donnez-nous tous les ans des moiſſons redoublées,
Soient toûjours de nectar nos rivieres comblées;
Si Chryſante ne vit, & ne ſe porte bien,
Nous ne vous devons rien.

Pourquoi? parce qu'à celui qui deſire une choſe avec ardeur, tout le reſte ne lui eſt point conſiderable; & quelle autre paſſion doit avoir un Chrêtien bien perſuadé, que celle d'une immortalité glorieuſe?

Ils sont ce que nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands Tombeaux, où leurs ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

La mort ne fait point de distinction entre les premiers, & les derniers des hommes : Elle les égale tous, & confond le Noble avec le Roturier, & le Souverain avec le Sujet. Aïez agréable, Madame, que je vous fasse souvenir là-dessus, de ces beaux Vers de nôtre Poëte.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,

Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabanne, où le chaume le couvre,
Est sujette à ses Loix:
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Pour revenir à la magnifique Stance que vous avez tant loüée, il seroit, Madame, à desirer que l'Auteur se fût expliqué plus nettement lorsqu'il a dit,

Et dans ces grands Tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

De la sorte qu'il s'exprime, il sembleroit que ces ames demeurassent encore dans leurs Tombeaux; & qu'elles y fussent assises comme dans leur Trône, avec autant de pompe & de majesté. Ce qui est contraire à la Théologie, & même à celle des Païens: mais je pense que cette particule *encore* ne signifie pas à present aprés leur mort; qu'elle

ne veut dire seulement que *même* : & que le sens est, *dans ces superbes mausolées, que les Princes font bâtir durant leur vie, & en la structure desquels ils font éclater le prodigieux excés de leur orgueil, ils y sont mangez des vers comme des personnes vulgaires* : néanmoins je ne sai que répondre à ce que vous ajoûtez, Madame, qu'il y a une équivoque fâcheuse dans ce mot *encore*, & qu'elle fait un grand embarras en ce lieu-là. Avant que de finir, je ne saurois m'empêcher de vous rapporter à propos de ces pompeux mausolées, ce que j'ai lû dans *Lucien*, où un certain *Philonide* aïant demandé à Menippe, revenu des Enfers tout nouvellement, si les Grands qui avoient de magnifiques Tombeaux enrichis de statuës, de colonnes, & de superbes inscriptions, n'étoient pas plus estimez là-bas, que ceux de la lie du peuple ? Ce Philosophe lui repond ; *O que ta demande est badine ! si tu avois vû Mausole avec*

ſon mauſolée, il te prendroit envie de rire. Il eſt jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon Tombeau ſi ſomptueux, que d'être accablé ſous ſa peſanteur ; car lorſqu'Eaque fait le partage des places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun des morts, & il faut retirer ſes jambes, & s'y accommoder comme on peut. En ce cas-là, Malherbe a raiſon de dire,

Là ſe perdent ces noms de Maîtres
de la Terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres
de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre,
ils n'ont plus de flateurs :
Et tombent avec eux d'une chute
commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs Serviteurs.

Je ſuis, MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.
COSTAR,

A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Sur des critiques de quelques endroits d'une Paraphrase de Malherbe : laquelle commence.

O Sagesse éternelle ! à qui cet Univers...

SAns m'amuser à d'inutiles complimens, ni faire de préface qui ne serviroit qu'à retarder la satisfaction que vous souhaittez de moi, je viens à l'éclaircissement des doutes que vous m'avez proposez sur la premiere Paraphrase de Malherbe. Vous me demandez, Madame, pourquoi le Poëte fait *la Sagesse éternelle*, la cause de toutes les choses ; & pourquoi pouvant emploier

le mot de *puissance*, il a préféré celui-ci :

O Sagesse éternelle, à qui cet Univers
Doit le nombre infini des Miracles divers,
Qu'on voit également sur la Terre & sur l'Onde.

C'est, Madame, parce que la Sagesse est l'ouvriere de toutes choses, & la cause universelle de tous les effets que nous voïons. Produire, & connoître ne sont en Dieu qu'une même chose : *Il a dit, & toutes choses ont été faites.*

Vous avez raison, Madame, le mot *d'infini*, qui est ensuite, ne signifie que *tres-grand*, & celui de *Miracles* que *Merveilles*. Le nombre des Créatures n'est pas *infini*, à parler proprement, puis qu'il n'y a point *d'infini* dans la nature, & que si la puissance de Dieu est infinie, ce n'est que pour avoir produit d'infinis effets ; mais on ne sauroit concevoir un si grand nom-

bre, ni s'imaginer en eux un si haut dégré de perfection, que la puissance de Dieu ne s'étende au-delà ; de sorte que ne pouvant recevoir de bornes, elle est véritablement infinie.

Pour ce qui est des *miracles*, ce sont des effets de la puissance de Dieu, qui n'étant point sujet aux loix de la nature, les viole quelquefois, afin de faire éclater sa gloire, & la grandeur de son nom, comme quand il rend la vûë aux aveugles, & la vie aux morts : mais dans la création, il n'a rien fait de semblable. Il a seulement usé de toute sa puissance & l'on ne peut dire qu'il ait enfraint les Loix de la nature ; car il ne lui en avoit point encore imposé ; & ce n'est qu'aprés avoir produit les choses qu'il leur a donné l'ordre & le cours qu'elles observent inviolablement.

Je vous avouë, Madame, que cette seconde Stance n'est pas sans difficulté, & qu'elle a besoin d'interprete.

Quelque

Quelques Blasphémateurs, oppresseurs d'Innocens,
A qui l'excés d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent,
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfans te confessent,
Clot-elle pas la bouche à leur impiété?

Vous voulez savoir pourquoi le Poëte joint l'orgüeil, l'injustice, & l'impiété? c'est parce que l'orgueil étant ennemi de l'égalité, produit un desir déréglé de s'élever au dessus des autres; ce qui ne se peut faire, qu'en méprisant l'obligation que nous avons de rendre à chacun ce qui lui est dû; & cette injustice quand elle est extrême, & qu'elle va jusqu'à l'oppression des innocens, aboutit à la profanation, & à l'impiété. Ces libertins aïant à désirer qu'il n'y ait point de Dieu pour venger leurs crimes, & chacun se flatant en ce qu'il desire, se portent

insensiblement à nier la Divinité, & tombent dans le plus prodigieux de tous les aveuglemens.

Mais comment est-ce que les enfans au berceau confessent leur Créateur? C'est de la même maniere que les Cieux annoncent sa gloire, & publient sa grandeur: Cela veut dire, que les merveilles que Dieu opere dans les enfans, la structure admirable de leur petit corps, l'affection que la Providence inspire aux meres pour une masse de chair si peu aimable, & qui leur a tant coûté de douleur, font connoître que Dieu est puissant, qu'il dispose souverainement de tout, & qu'il se fait obéïr en maître par la Nature.

Vous me faites deux objections tres-ingenieuses sur cette Stance.

De moi toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les Cieux,
Tu me sembles si grand, & nous si peu de chose,

Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Vous dites, que Dieu paroît bien plus grand dans l'Homme que dans les Cieux : & que c'est une créature plus parfaite, plus relevée & plus sublime. Il est vrai, Madame, & j'ajoûte que l'homme étant appellé *le petit monde*, parce que c'est un racourci de toutes les perfections de l'Univers, on le pourroit, avec raison, nommer *le grand monde*, à cause qu'il renferme d'une maniere plus noble les qualitez des autres créatures. Cependant nôtre Poëte n'a pas tort de s'accommoder aux sentimens des esprits ordinaires, qui ne jugeant des choses que par les yeux, ne s'imaginent rien de plus beau que la lumiere, ni de plus considerable que les Globes celestes en comparaison desquels la Terre

N'est qu'un petit amas de poussiere & de boüe,

Dont nôtre vanité fait tant de regions.

Vous dites ensuite, agréablement, qu'il faut que la vûë d'un bel objet nous dispose à l'aimer avant que son amour nous oblige à le regarder favorablement, & que le Poëte a renversé l'ordre dans ces mots:

Quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Je répons, Madame, que Malherbe s'est expliqué en Theologien: Il faut que Dieu nous aime pour nous regarder, & non pas qu'il nous regarde pour nous aimer. L'Amour divin est la cause de la beauté; au lieu que l'Amour humain en est l'effet. Nous aimons les choses, parce qu'elles sont aimables, & Dieu les rend aimables, parce qu'il les aime. *Aimer* n'est autre chose que faire du bien: & le premier comme le plus grand de tous, c'est l'être que Dieu donne à toutes les choses, ainsi Dieu a commencé de les aimer avant

qu'elles fussent, puisqu'elles n'auroient point été, s'il ne les eût aimées auparavant, & il s'ensuit qu'il les a aimées avant que de les regarder. Le Poëte poursuit;

Il n'est foiblesse égale à nos infirmitez.
Nos plus sages discours ne sont que vanitez;
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois ô bon Dieu!
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'Ange est le premier, l'homme a le second lieu.

Il vous semble, Madame, que ce que Malherbe dit de nôtre foiblesse, de nos faux raisonnemens, & de la dépravation de nos sens, fait injure à la sagesse de Dieu, & lui reproche d'avoir mal placé ses affections, & de n'avoir pas dispensé ses graces avec cette justice qui reluit dans toutes ses actions. Mais je vous supplie de considerer que

l'Amour de Dieu, ne suppoſant point le bien en l'objet aimé, mais l'y produiſant ſelon qu'il lui plaît, il peut aimer avec juſtice les plus imparfaites de ſes créatures: car il les peut relever au deſſus des autres, & les rendre dignes de ſa bienveillance. Ce qui me choque davantage dans cette Stance, eſt que l'Auteur n'exprime pas avec aſſez de netteté la penſée du Prophete. Il dit ſeulement que l'homme tient le ſecond lieu dans l'ordre des Créatures: ce qui pourroit être vrai, encore qu'il y eût une extrême diſtance entre lui & l'Ange, & David prétend que nous ne ſommes qu'un peu inferieurs à ces eſprits purs, qui n'ont rien de materiel, ni de terreſtre. Monſieur Godeau Evêque de Graſſe a mieux ſuivi l'intention du Pſalmiſte, & voici comme il a traduit cet endroit.

Tu l'as fait preſque égal aux Anges,
Le faiſant par ſon ame immortel comme ils ſont.

Néanmoins, peut-être que le mot

de *second* emporte ressemblance, & proximité. Il a dans le Latin cette signification : & un Poëte Romain dit de Jupiter, qu'il n'a point de second ; mais que Pallas mérite aprés lui les premiers honneurs. Nous disons quelquefois d'un excellent homme, *qu'il est sans second*, pour marquer que personne n'approche de lui ; & que ceux qui le suivent, ne le suivent que de loin : de sorte qu'avoir le second lieu, ce seroit être presque égal, & Malherbe auroit eu raison. Vous ajoûtez, Madame, qu'il a eu tort de dire :

Il n'est foiblesse égale à nos infirmitez.

Puisque les autres animaux sont plus imparfaits que nous, il ne s'agit pas ici d'imperfection, mais de foiblesse & de misere. Or l'homme est celui des animaux qui est le plus miserable & le plus superbe. Son corps devant servir aux operations d'une ame raisonnable, demande des organes plus délicats, & un tem-

peramment plus exquis, & l'harmonie de sa constitution est plus aisée à troubler. Les avantages que sa raison lui donne au dessus des Bêtes, lui coûtent quelquefois plus qu'ils ne valent, & ils ont des accompagnemens incommodes, & des suites fâcheuses. Ce qui nous rend actifs, nous rend inquiets; ce qui nous rend prévoïans, multiplie nos déplaisirs, & nous fait miserables des maux à venir; au lieu que les animaux ne le sont que des seules douleurs presentes.

Vous avez bien jugé, Madame, que dans ce Vers,

Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;

Le mot de *goût* signifioit plaisir dans le même sens, que nous disons quelquefois, que nous goûtons une chose, pour exprimer qu'elle nous est agréable. N'est-ce point que les plaisis du goût étant généralement les plus sensibles, on ait transporté ce mot de sa signification ordinaire

pour l'étendre à toutes les voluptez des sens, & même à celles de l'esprit?

Vous dites vrai, Madame, l'Homme est le Lieutenant de Dieu sur la Terre, selon la pensée de nôtre Poëte.

Lui que jusqu'au Ponant,
Depuis où le Soleil vient dessus l'hemisphere:
Ton absolu pouvoir a fait son Lieutenant.

Il n'est guéres de Commandant dont l'autorité soit moins reconnuë que la sienne: Aussi ne doit-on entendre cela que de l'état d'innocence, pendant lequel l'homme tenoit sur la Terre la place de Dieu. Il étoit lui-même un petit Dieu visible, & il n'est point à cette heure, de Prince si absolu sur ses Sujets, qu'il l'étoit sur toute la Nature.

Il y avoit sur le visage de nos premiers Peres certains caracteres de grandeur & d'autorité que les Bêtes reconnoissoient, & les obli-

geoient à reverer l'Homme ; & il en étoit de lui comme des belles personnes qui portent sur le visage des Lettres de recommandation écrites de la main même de la nature, & lisibles à tous les peuples, quelque different langage qu'ils aïent.

La Stance suivante est magnifique à vôtre gré, & au mien aussi, Madame,

Sitôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton reglement l'air, la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrette loi de se faire la guerre,
A qui de plus de mêts fournira ses repas.

Dieu n'a pas seulement voulu nous fournir dequoi satisfaire grossierement nôtre besoin : il nous a donné dequoi contenter nôtre luxe, afin de faire éclater sa magnificence, & de rendre plus glorieuse la tem-

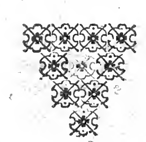
perance de l'homme. Il eſt plus loüable d'être ſobre dans l'abondance ; & cette vertu n'eſt en ſon luſtre, que parmi les riches. Cette grande largeſſe nous donne occaſion de glorifier Dieu par deux differentes manieres, par l'uſage moderé de ſes biens, & par une même abſtinence des mêmes biens.

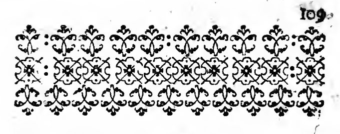
Vous me damandez, Madame, ce que c'eſt que cette ſecrette loi ſi bien entretenuë dans l'Univers ? C'eſt l'eſſence & la proprieté de chaque choſe en particulier, qui ne manquent jamais, & qui ſont plus inviolables ſans comparaiſon que toutes les Loix les mieux obſervées. Le Poëte appelle cette Loi, *ſecrette*, parce qu'elle n'eſt pas écrite non plus que la Loi naturelle, qui eſt gravée dans le cœur de tous les hommes, c'eſt-à-dire, qui eſt née avec eux, & qu'ils ont reçûë de la main qui les a formez.

Je ne ſçai, Madame, ſi vous ſerez ſatisfaite de mes Réponſes aux

tant que je le ſuis de la ſubtilité de vos queſtions ; mais au moins j'eſpere que vous le ſerez de mon obeïſſance, & que vous connoîtrez que vous avez raiſon, Madame, de me croire,

Vôtre tres-humble....





REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
DE REPROCHE.

ON reproche adroitement à une personne les choses où elle a manqué. Il faut éviter, sur tout, de dire des injures: Les Reproches grossiers & injurieux dégoûtent, & font mal penser de celui qui les fait. Il les faut donc faire d'un air fin, & qui sans montrer une trop sensible aigreur, marque seulement

à celui qui en a mal usé envers nous, que sa conduite le couvre de honte parmi tous les honnêtes-gens.



A MADAME ** [Le Comte de Bussi.

Elle en a mal usé envers elle-même.

L'Amitié que j'ai pour vous, Madame, m'oblige à vous dire que tout le monde donne de furieuses atteintes à vôtre conduite. Vous étes devenuë le sujet continuel de toutes les conversations: & l'on dépeint vôtre embarquement le plus bas, & le plus honteux où se soit jamais mise une personne de vôtre qualité. Pensez, Madame, au préjudice qu'en reçoit vôtre réputation: & faites réflexion sur ce que vous étes, & sur celui qui vous ôte l'honneur. On sera tôt, ou tard éclairé là-dessus; & vous en mourrez de honte & de regret.

A MADAME ** [Le Comte de Bussi.

On lui reproche ses égards pour un homme sans merite.

VOus disant adieu, je vous priai de ne plus voir ce coquin de P. **. Cependant, Madame, il ne bouge de chez-vous. N'avez-vous point de honte de me mettre en état d'appréhender auprés de vous un misérable Bourgeois, qui ne sauroit être craint que par l'audace que vous lui donnez. Si vous n'en rougissez Madame, j'en rougis pour vous, & pour moi ; & de peur de mériter la honte dont vous voulez m'accabler, je vais faire un effort sur mon amour, afin de ne nous plus regarder que comme une Infame.

A MADEMOISELLE ** [Le Comte le Buffi.

Son Amant prêt à mourir lui fait des reproches.

SI en mourant, je pouvois conſerver de l'eſtime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir. Mais, Mademoiſelle, ne pouvant vous eſtimer, je ne ſaurois avoir de regret à la vie. Je ne l'aimois que pour la paſſer doucement avec vous : toutefois puis qu'un peu de merite, & une grande paſſion ne m'en ont pû faire venir à bout, je ne me ſoucie plus de vivre, & la mort me va délivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez capable de quelque tendreſſe, vous ne me pourriez voir en l'état où je ſuis ſans étouffer de douleur. Mais, Dieu merci, la nature y a mis bon ordre : & parce que vous pouviez mettre tous les jours au deſeſpoir l'homme du mon-

de qui vous aimoit davantage, vous pourrez bien le voir mourir sans en être touchée ; adieu.

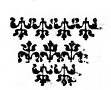
Le Comte de Bussi.

Une maitresse reproche à son galant son peu de vigueur.

SI j'aimois les plaisirs de la chair, je me plaindrois d'avoir été trompée ; mais bien loin de m'en plaindre, j'ai de l'obligation à vôtre foiblesse. Elle est cause que dans l'attente du plaisir que vous ne m'avez pû donner, j'en ai par imagination gouté d'autres qui ont plus duré que ceux que vous m'auriez donnez, si vous eussiez été fait comme un autre homme. J'envoïe savoir ce que vous faites ; & si vous avez pu gagner à pied vôtre logis. Ce n'est pas sans raison que je vous fais cette demande. Je n'ai jamais vû un homme en si méchant état que celui où je vous ai laissé. Je vous conseil-

le de mettre ordre à vos affaires avec plus de chaleur naturelle que je ne vous en ai vû. Vous ne sauriez encore vivre long-tems. Vous me faites pitié ; & quelque outrage que j'aïe reçu de vous, je ne laisse pas de vous donner un bon avis, fuïez M. * *, si vous étes sage. Vous pourrez recouvrer vôtre santé, si vous étes quelque tems sans le voir. C'est de lui que vient vôtre foiblesse ; car pour moi à qui mon miroir ne ment point, je ne crains pas qu'on me puisse accuser, ni faire des reproches.

Cette Lettre se trouve au Livre *de L'amour des Gaules* : & son original dans Petronne. Il commence, *Si libidinosa essem, quererer decepta....*



A MADEMOISELLE ** [Le Comte de Bussi.

On lui reproche ses manieres, & l'on rompt avec elle sans retour.

QUand vous pourriez, Mademoiselle, vous justifier à moi, de toutes les choses dont on vous accuse ; & que vous ne seriez que malheureuse, vous y avez trop contribué ; & je ne saurois plus vous aimer. Tous les amans sont d'ordinaire ravis d'entendre nommer leurs maitresses ; & pour moi je tremble si-tôt que j'entens vôtre nom. Il me semble toûjours que je vais apprendre une Histoire de vous pire, s'il se peut, que les premieres. Cependant, je n'ai que faire pour vous mépriser jusqu'au dernier point, d'en savoir davantage, vous ne pouvez rien ajoûter à vôtre infamie. Attendez-vous aussi à tout le ressen-

timent que mérite une femme ſans honneur, d'un honneſte homme qui l'a fort aimée. Je n'entre dans aucun détail avec vous, parce que je ne cherche point vôtre juſtification; & que non ſeulement vous étes coupable à mon égard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

A MONSIEUR C.**

Il ne ſe ſouvient point aſſez des gens.

CE n'eſt, Monſieur, que pour vous faire des reproches, que je vous écris. Il y a un ſiecle que je n'ai reçu de vos nouvelles; & j'aurai de la peine à vous pardonner cette négligence. Il n'y a qu'une maladie qui vous puiſſe excuſer, ou bien quelque Iris qui vous occupe ſi fort, que vous n'avez pas le tems de ſonger à vos amis pour les conſoler

de leurs déplaisirs. Vivez mieux à l'avenir : & cependant, croïez que j'aimerois plutôt que ce fût une maitresse qui eût causé vôtre oubli qu'une fiévre : car j'ose me flatter qu'il n'y a point d'Iris qui ne vous donne le loisir de vous souvenir quelquefois de moi qui suis,

Vôtre tres-humble Servante.

REPONSES A DES LETTRES de Reproche.

[Le Comte de Bussi.]

Un Galant répond aux Reproches que sa Maîtresse lui fait de son peu de vigueur.

J'Ai bien fait des fautes en ma vie, Madame : car je suis homme, & encore jeune ; mais je n'en ai jamais fait une plus grande que celle de la nuit passée : elle n'a point d'excuse, & vous ne sauriez me condamner à quoique ce soit, que je ne l'aïe bien merité. J'ai tué, j'ai trahi, j'ai fait des sacrileges. Pour

tous ces crimes-là, vous n'avez qu'à chercher des ſupplices. Si vous voulez ma mort, je vous irai porter mon épée. Si vous ne me condamnez qu'au foüet, je vous irai trouver nud en chemiſe. Souvenez-vous, Madame, que j'ai manqué de pouvoir, & non point de volonté. J'ai été comme un brave ſoldat qui ſe trouve ſans armes lorſqu'il faut aller au combat. De vous dire d'où cela eſt venu, j'en ſerois bien empêché. Peut-être m'eſt-il arrivé comme à ceux de qui l'appetit ſe paſſe quand ils attendent trop à manger; peut-être la force de l'imagination a conſumé la force naturelle. Voilà ce que c'eſt, que de donner tant d'amour. Une médiocre beauté qui n'eût pas troublé l'ordre de la nature, auroit été plus ſatisfaite. Adieu, Madame, je n'ai rien à vous dire davantage, ſinon que peut-être me pardonnerez-vous le paſſé, ſi vous me donnez lieu de faire mieux à l'avenir. Je ne demande pour cela que

jusqu'à demain à la même heure qu'hier.

Voïez *le Satiricon de Petronne, & vous y verrez l'Original de cette Lettre.* Il commence, *Fateor me, Domina, sæpè peccasse....*

A MONSIEUR **

[Mad:me de *

Elle a regret de s'être mal gouvernée envers lui.

MA conduite passée est si ridicule, mon Cher, que je désespererois d'être jamais aimée de vous, si je ne me pouvois sauver sur l'avenir par les assurances que je vous donne d'un procedé plus honnête. Mais je vous jure par vous-même, qui est ce que j'ai de plus précieux, que Monsieur ** n'entrera point chez moi, & qu'il me verra si rarement, que vous connoîtrez que vous seul me tenez lieu de toutes choses. Comptez, s'il vous plaît, là-dessus,

ſà-deſſus, & faites-moi la grace de croire que je ſuis,

Vôtre tres-humble Servante.

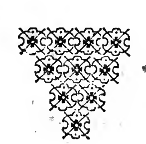
A MADEMOISELLE* [Coſtar Lettres.

Elle l'accuſe à tort d'être ingrat.

VOus m'appellez ingrat, Mademoiſelle, moi qui ai cherement conſervé un an entier au fond de mon ame, le ſouvenir d'une abſente. Oüi tout ce tems-là, je n'ai pas voulu troubler ſon repos, ni incommoder ſa pareſſe : & j'ai toûjours eu une ſi grande confiance en ſa parole, que de n'avoir demandé aucune preuve de l'affection qu'elle avoit eu la bonté de me promettre. J'ai vû ſes livrées à d'autres portes qu'à la mienne, & je n'en ai point fait de plaintes : ſes Lettres dans toutes-ſortes de mains, & je n'en ai point murmuré. Mais, Mademoiſelle, ce qui m'a crevé le cœur,

Monsieur le Chevalier a triomphé en ma presence d'un commandement qu'il avoit reçû de vous : & j'ai bien pû souffrir cet outrage, & ne pas crier. Ai-je tort, & m'appellerez-vous encore ingrat, moi qui ne laisse point de faire des vœux pour vôtre retour; & d'être plus que le reste des hommes,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.





REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE MORALE.

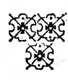
ON doit dans les Lettres de Morale s'exprimer d'un air plus vif, & plus ſerré qu'en toutes les autres. Il importe auſſi, que les ſentimens en ſoient beaux, inſtructifs & d'une agréable maniere, & qu'il n'y en ait aucun, qui n'aille avec adreſſe à l'eſprit. Tout va dans ce petit Ouvrage, au bien de la perſonne à qui l'on parle; &

c'eſt-là l'unique but que doit avoir un Philoſophe de bon ſens, & qui a vû le monde en galant homme.



Il faut toûjours être prêt à mourir.

NE desirons plus, cher Ami, ce que nous avons desiré: mon plus grand soin est à mon égard de m'arracher à mes passions. Un jour me tient lieu de tous les autres. Je ne le prens pas pour le dernier; mais je le regarde comme s'il le pouvoit être. Si la mort m'appelle, je suis tout prêt. Je joüis de la vie, parce que je ne me soucie point de la quitter; & que je ne songe qu'à bien mourir; & c'est bien mourir que de mourir sans regret. Je suis tout à vous.



On doit être bon ménager du tems.

SOïez, cher Ami, à vous-même; & ménagez le tems qu'on vous dérobe, ou que vous laissez échapper. Il y a des heures qu'on nous emporte, & d'autres qui s'écoulent insensiblement. La plus honteuse de ces pertes arrive par nôtre negli-„ gence. Il se passe, si vous y prenez „ garde, une partie de la vie à mal „ faire, & l'autre à ne rien faire; ou „ à faire autre chose que ce qu'on devroit. On ne sait ni estimer le tems, ni la valeur d'une journée; & l'on ne considere pas que chaque jour on s'approche de sa fin. Ce qui trompe, on regarde la mort comme si elle étoit bien loin, & elle est quelquefois fort prés. Faites reflexion là-dessus, & comptez toutes les heures. La vie se consume à force de remises. Rien n'est

à nous que le tems : tout le reste n'y est point : C'est le seul bien que nous possedions; mais il est glissant, & le premier venu nous l'ôte. Les hommes ont cette foiblesse, ils croïent qu'on les oblige quand on leur accorde des bagatelles ; & ils comptent pour rien le tems, qui est une chose, que le plus reconnoissant ne sauroit paier.

Les faveurs de la fortune sont dangereuses.

Le travail fait ma plus forte passion. Je donne une partie de la nuit à l'étude ; & je ne dors que quand je ne saurrois m'en empêcher. Je montre aux autres le chemin que j'ai connu trop tard ; & je crie : Fuïez ce que le Peuple estime, ce „ que le hazard donne, & tenez pour „ suspects les presens de la fortune. „ Quiconque voudra vivre en repos, „

„ les évite. Ils ſont pleins de char-
„ mes ; mais ils ſont dangereux. Car
„ lorſqu'on les penſe prendre, on eſt
„ pris. Ils conduiſent au précipice ;
„ & une vie éclatante finit ſouvent
„ par une chûte funeſte.

Quand on meurt aprés avoir vécu ſagement, on a aſſez vécu.

FAiſons, cher Ami, que nôtre vie ſoit comme les choſes précieuſes, qui ont plus de poids que d'étenduë. C'eſt être heureux, que d'avoir utilement emploïé le peu de tems que Dieu nous a donné. Il ne dépend point de nous de vivre beaucoup ; mais de bien vivre ; & l'on a vécu autant qu'il faut, quand on meurt aprés avoir mené une vie reglée. Si nôtre carriere n'a pas été longue, elle a été vertueuſe, & c'eſt aſſez.

De la bonne conduite.

ON ne peut, cher Ami, s'assûrer de rien. Ce qu'on tient, échappe. On recherche des emplois, & l'on a la mort à ses trousses. On n'y pense mêmes que quand elle attaque les autres. La nature nous avertit par-là, que nous sommes mortels : & cela ne nous touche qu'autant qu'il nous étonne. Quelle sottise d'être surpris qu'il arrive en un tems, ce qui peut arriver à tous momens. Le terme de nôtre vie est borné, & personne ne sait combien il en est proche. Vivons comme si ce jour étoit le dernier. N'attendons pas davantage, & soïons toûjours prêts de rendre à Dieu ce qu'il ne nous a fait que prêter.

Des égards pour le corps.

NOus aimons nôtre corps, & nous le devons. Nous en sommes les tuteurs ; mais non pas les esclaves. Quiconque s'y assujettit aveuglément, s'engage dans une honteuse servitude. Conduisons-nous en gens qui savent qu'ils ne doivent point vivre pour le corps ; mais qui pourtant ne sauroient vivre sans en avoir soin. Quandon l'aime trop, on est agité de crainte ; & exposé à mille déplaisirs : Néanmoins autant que l'honnêteté le peut permettre, il faut à sa consideration éviter les dangers, les incommoditez, & par les moïens les plus propres, tâcher à „ se mettre à couvert de la pauvre- „ té, des maladies & de l'oppression „ des Grands. Car ce sont les fleaux que nous avons le plus à craindre.

Il n'est pas avantageux de vivre, mais de bien vivre.

NOs jours, cher Ami, passent vîte : L'enfance s'écoule d'abord, ensuite la jeunesse, puis la vieillesse, & aprés on apperçoit le but où vont tous les hommes. Ils le prennent pour un écueil ; mais mal ; C'est un port qu'on ne doit point fuïr. Ceux qui y sont dés leur bas âge, ne se doivent non plus plaindre qu'un Pilote qui a bientôt achevé sa course. Il y a des vents foibles qui nous retiennent en mer, & qui font qu'on s'ennuïe du calme ; d'autres qui sont violens, & qui nous poussent avec vîtesse où nous devons arriver. Il en est de même à l'égard de la vie : elle mene les uns promptement où tout le monde doit aller : Elle conduit les autres jusqu'à la vieillesse, qui n'est pas

toûjours à souhaiter. Ce n'est point un avantage de vivre, mais de bien vivre. Le sage vit autant qu'il doit & non pas autant qu'il peut. Il considere ce qu'il fera, en quel lieu, de quelle maniere, & avec quelles personnes il vivra. Il regarde combien sa vie sera honnête, & non point combien elle sera longue.

Les ingrats ne nous doivent point empêcher de faire du bien.

VOus vous plaignez, cher Ami, d'avoir rencontré un Ingrat. Si c'est le premier, vous en étes obligé à la fortune, ou à vôtre prudence. Mais si de peur de faire des Ingrats, vous ne faites aucun plaisir, vôtre prudence ne servira qu'à vous empêcher d'être obligeant, & un bienfait perira entre vos mains, de crainte que personne n'y soit sensible. Il vaut mieux, croïez-moi, que vôltre honnêteté

ne soit pas reconnuë, que d'être peu généreux. On ne laisse point de semer encore qu'on voïe une méchante recolte. L'abondance d'une année recompense la sterilité des autres; & il y a tant de satisfaction à rencontrer un homme veritablement reconnoissant, qu'il faut tout hazarder pour cela.

De la maniere qu'on se doit faire un ami, & comment il faut vivre avec celui qu'on s'est fait.

SI vous tenez pour ami, celui en qui vous ne vous fiez pas autant qu'à vous-même, vous ne connoissez point ce que c'est que l'amitié. Avant que de choisir, on peut considerer; mais dés qu'on a choisi, l'on doit tout croire. Il y a des gens qui examinent aprés avoir aimé; & qui cessent d'aimer, lorsqu'ils ont examiné. Songez longtems si vous devez prendre un tel

pour ami ; mais si-tôt que vous l'aurez resolu, recevez-le à cœur ouvert : & parlez lui avec une entiere confience. Faites-lui part de toutes vos pensées, & de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidele, si vous croïez qu'il le soit. On donne envie de tromper, quand on craint d'être trompé ; & l'on met en état de faire du mal, celui qu'on soupçonné d'en être capable. Qu'est-ce dont qui peut m'empêcher de parler en presence de mon ami ? Pourquoi ne croirai-je pas être seul lorsque je suis avec lui. Il y a des gens qui disent à tout le monde ce qu'ils ne devroient confier qu'à leurs amis : & il y en a d'autres qui se cacheroient volontiers à eux-mêmes : on doit éviter ces extrémitez. Ce sont deux défauts de se fier à tout le monde, & de ne se fier à personne : mais l'un est plus honnête, & l'autre plus sûr.

❧

On ne doit songer qu'à bien vivre, & non pas à vivre long-tems.

C'Est une misere que d'être toûjours en doute de ce qui peut arriver; & l'on ne sauroit concevoir le trouble, dont un esprit irresolu est agité. L'on ne peut se garentir de ce désordre, que par un seul moïen; c'est de ne point étendre, mais de bien ramasser le tems de la vie. Quand une fois on s'est persuadé qu'un jour, & un siecle ne different en rien, on se rit de tous les changemens; on ne songe qu'à bien vivre, & l'on pense qu'autant de jours sont autant de vies. Quiconque se peut mettre cela dans l'esprit, est heureux: au contraire celui qui se promet une longue vie, tombe dans une crainte épouvantable de la mort. C'est la source de toutes les miseres; & il semble que Mécénas étoit dans cette apprehension, lorsqu'il disoit:

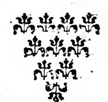
Qu'on me rende manchot, cul de jatte, impotent ;
Qu'on ne me laisse aucune dent,
Ie me consolerai ; c'est assez que je vive.

Que desirer à un homme si lâche, sinon que les Dieux lui accordent ce qu'il demande. Mais quelle vie est cela ? c'est une mort étenduë. Le sage se doit défaire de ce fol amour, & savoir qu'il n'importe pas en quel tems on souffre ce qu'on doit souffrir un jour, & qu'il est nécessaire de bien vivre ; mais non point de vivre long-tems.

On doit éviter la singularité.

JE suis ravi que vous preniez soin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continüez, je vous en supplie ; mais n'imitez pas ceux qui par pure vanité affectent dans leurs habits, ou dans leurs façons de vivre, un air extraordi-

naire. Fuïez tout ce qui conduit ſottement à cela : & n'aimez point à avoir un exterieur déſagréable. Que le dehors, je vous en conjure, s'accommode à celui du peuple ; mais que le dedans ne lui reſſemble pas ; Ne ſoïons ni ſplendides, ni vilains : faiſons ſeulement que nôtre vie ſoit meilleure : mais qu'elle ne ſoit point tout à fait differente de celle des autres ; car nous effaroucherons ceux que nous deſirons corriger, & nous ferons qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligez à nous imiter en tout.



Contre les Compagnies & les Spectacles.

VOus me demandez, Monsieur, ce que vous devez éviter; les grandes Compagnies. Je n'y trouve point de sureté pour vous. Quelqu'un y favorise toûjours le vice : il nous l'insinuë, ou il nous l'imprime; de sorte que plus il y a de gens, & plus il y a de peril. J'avoüe mon foible; je ne sors jamais de ces assemblées, tel que j'y suis allé. Ce que j'avois assoupi, se réveille, & les pensées que j'avois bannies, reviennent. Rien aussi ne nuit si fort aux bonnes mœurs, que de s'arrêter long-tems aux Spectacles publics; car le plaisir qu'on y reçoit, fait couler le vice plus aisément.



Pour vivre en repos on doit éviter l'éclat, & ne faire de mal à personne.

LE véritable moïen de se parer contre les méchans, c'est de ne posseder rien dont l'éclat éblouïsse. *Ce qui brille, se fait souhaiter. La médiocrité de nôtre fortune empêche que nous ne soïons haïs, ni redoutez. Celui qui est craint, a lieu de craindre: & personne ne se peut rendre redoutable, & assuré. Croïez-moi, nôtre repos consiste à ne point faire de mal. Les méchans menent une vie pleine de troubles: ils ont autant d'inquiétude, qu'ils font de mal.* Leur esprit est toûjours agité: ils tremblent aprés une mauvaise action; parce que leur conscience les oblige de reflechir sans cesse sur leurs crimes, *qui s'attend à être puni, l'est déja; & qui l'a merité, s'y attend toûjours. Un mé-*

chant peut bien être en lieu de suretés mais il n'est jamais en assurance. Quoi qu'on ne le voïe pas, il s'imagine qu'on le peut voir. Il est tourmenté pendant le sommeil; & si l'on parle d'un crime, il pense au sien; & il lui semble qu'il ne sauroit trouver d'azile. Je suis,

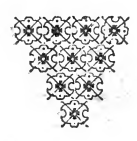
Vôtre tres-humble, & tres-obéïssant Serviteur.

On doit avoir de la civilité en honnête homme. [Le Chevalier le Meré.

JE vous fai bon gré, Monsieur, d'être civil & caressant: la plûpart des personnes sont bien-aises que tout ce qu'on fait, témoigne qu'on les aime, & qu'on les estime. C'est le meilleur moïen de se les rendre favorables; pourvû qu'on s'en acquite agréablement; mais il faut prendre garde que cela ne leur donne à penser qu'on a besoin d'elles;

une civilité intereſſée déplaît. A cela prés, & lorſqu'on eſt honnête, on ne manque jamais de gagner l'affection des gens. Le plus grand plaiſir que puiſſe avoir un galant homme qui eſt en faveur, c'eſt d'obliger la perſonne qui l'approche, quand il lui voit du merite & des manieres engageantes. Faites, Monſieur, s'il vous plaît reflexion là-deſſus; & croïez-moi,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur **



A MADAME [Le Chevalier le Meré.

LA DUCHESSEE. DE LESDIGUIERES.

Ce qu'on appelle Beauté, *& ce qu'on appelle* Grace.

LE Billet que vous m'écrivez, Madame, est doux & riant; & vous avez plus d'interêt que personne, à tout ce que vous y avez mis. Vous n'y parlez que des Beautez, & des Graces : & s'il est plus avantageux d'avoir des unes que des autres. On ne sauroit trop rechercher en quoi elles consistent: Mais, Madame, vous allez être bien surprise si je vous dis que les Beautez & les Graces ne sont qu'une même chose qui paroît diversement, & sous de differens noms. Si cette aimable qualité se montre avec beau-

coup d'éclat, & qu'elle soit fort visible, on l'appelle *Beauté*; & quand elle est un peu sombre, & qu'on ne la découvre qu'à peine, on lui donne le nom de *Grace* ou *d'Agrément*. Et remarquez, s'il vous plaît, que cette Beauté, couverte comme d'un nuage, est d'ordinaire plus parfaite, que celle qui donne d'abord dans la veüe; & de-là vient qu'une Dame se doit savoir meilleur gré, qu'on la trouve agréable, que belle. Ces habiles Grecs qui jugeoient bien de tout, ont fait les Graces *brunes*; parce que c'est la couleur la moins éclatante, & qui ressemble le plus à la nuit. Nous en sommes d'accord avec eux:

Les Carites sont brunettes
Et bruns Venus a les yeux;

dit un de nos anciens Poëtes, & quelqu'autre;

Ne vous plaignez point d'estre brune,
Les Graces le sont comme vous.

Encore ce vers du Tasse n'y vient pas mal:

E' bruna, ſi ma'l brun, il bel non toglie.

Un excellent Peintre fit un tableau de Venus, & comme il y emploïa ſept ans, c'étoit quelque choſe de rare. Appelle conſiderant cet ouvrage, s'écria, *Voilà un grand chef-d'œuvre ; mais les graces lui manquent.* C'eſt, Madame, que dans ce portrait il y avoit force beautez d'éclat, & bien peu de ces autres qu'on entend ſous le nom de *graces*. Ainſi, il eſt vrai qu'il y a des beautez dont le monde s'apperçoit à la premiere vûë ; & qu'il y en a d'autres qu'on ne remarque pas ſi aiſément. Si une femme a beaucoup de ces beautez brillantes, & qu'elle n'ait point de celles qui ſont peu en veuë, on dira qu'elle eſt belle ; mais peu de gens l'aimeront. Que ſi on lui trouve un grand nombre de ces beautez qui éclatent, & de ces autres qui ſe cachent comme ſous un voile, on dira qu'elle plaît, & qu'elle eſt belle. C'eſt l'idée qu'Homere me donne

me donne d'Heleine, & l'Arioste, d'Angelique : mais si une Dame est comblée, d'une maniere exquise, de ces beautez secrettes ; & qu'elle n'ait que le moins qu'il se peut de ces autres qui se montrent toûjours; elle surpassera la Venus d'Appelle, & ceux qui auront le plus de goût, en seront le plus enchantez. Telle parut autrefois l'aimable Princesse d'Egypte, & telle est aujourd'hui la charmante Reine des Alpes. C'est assez de cela, Madame, & je n'ai plus rien à vous dire, sinon que vôtre absence m'est insupportable, & que j'irai à saint-Germain, si vous n'en revenez dans deux jours. Je suis,

Vôtre tres-humble, &c.





REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE CONSEIL.



'On conſeille en perſonne amie, & nos conſeils ne doivent paroître avoir pour but, que l'interêt & l'honneur de celui à qui ils ſe donnent : Ainſi il faut qu'il les voïe ſûrs & ſinceres, & lui dire avec eſprit, que les gens qui juſqu'ici les ont ſuivis, s'en étant bien trouvez, il ſe a tres-ſagement de prendre pour exemple ces gens-là.

A MADAME DE **

Costar pense qu'elle ne doit point renoüer avec Monsieur **

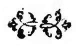
LEs plus sages ne le sont pas à toute heure, & ils ont de mauvais intervalles : Ainsi, Madame, quand j'ai fait une faute, je la confesse assez volontiers, & j'en témoigne du regret : mais je n'en ai aucun de vous avoir fait aimer une personne à qui vous ne devez de vôtre vie pardonner. Lorsque je songe aux mauvais succés de cette affection, je suis tres marri de vous y avoir embarquée. Toutefois quand je considere les raisons que j'eus de vous y porter, je n'en sçaurois être fâché. Pouvoit-on croire qu'un homme qui avoit passé sa vie parmi les Femmes de qualité, fût un tyran, & qu'il pût manquer de douceur, n'aïant jamais manqué d'amour ? On

prévoit les accidens ordinaires : mais on ne prévoit point les effets monſtrueux. Si aprés vous être mal trouvée de mes conſeils, vous daignez encore les écouter, vous ne devez pas renoüer avec vôtre Bizarre : & il faut que vous le fuïez, quelques recherches qu'il faſſe. La felicité de la vie doit être la fin des amitiez ; & l'on ne ſe peut promettre de bonheur, que dans une parfaite conformité d'inclinations. Concluez de-là ce que vous pouvez attendre de la contrarieté de vos deux humeurs. Il ne changera de ſa vie, & vous ceſſeriez auſſi-tôt d'être la plus aimable femme du monde, que lui, d'être le plus fier, & le plus bizarre des hommes. Vous n'aurez point de peine à ſuivre l'avis que je vous donne. Je ſai ce que peut le dépit ſur une Amie comme la vôtre : & la raiſon eſt aſſez forte pour vaincre un amour qu'elle a produit toute ſeule ; & ſans que les yeux s'en ſoient mêez. De vous conſoler de n'avoir pas

reçû de si solides preuves de l'estime de vôtre inconstant, que le méritoient vôtre esprit, vôtre beauté, & l'affection que vous lui avez témoignée, ce seroit entreprendre sur vôtre miroir. Il vous dira toutes les fois que vous le voudrez, que vos yeux n'en ont pas moins de charmes; que vôtre bouche n'en est pas moins belle, & qu'en vôtre visage il ne s'est fait aucun changement, qui puisse excuser celui de vôtre infidéle. C'est une legere perte que celle d'un cœur comme le sien, & vous en gagnez assez tous les jours pour ne regretter guéres ceux qui vous échappent. Je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble... .



A MONSIEUR
MONTREUIL.

Costar lui conseille de se partager entre la peine & le plaisir.

LA jeunesse, Monsieur, peut joüir & acquerir; mais la vieillesse n'est capable ni de l'un, ni de l'autre : & la fleur de l'âge se considere autant pour son peu de durée, que par sa beauté. Ainsi le plaisir ne doit pas un seul moment empêcher nôtre fortune, ni le soin de nôtre fortune nos plaisirs. La plûpart des hommes perdent pour des esperances incertaines; le fruit des biens qu'ils possedent; & ils se privent de ce qu'il y a de plus solide dans la vie pour du bruit & de la fumée. Les voluptueux font souvent tout le contraire : Ils aiment trop le present, & ne regardent pas

aſſez l'avenir : encore qu'ils ne ſongent point à la mort, ils vivent comme s'ils ne devoient guéres vivre, & ne conſiderent pas ce précepte, qu'*il faut fuïr les courtes joïes, qui produiſent de longues douleurs ; & rechercher les petites incommoditez, qui apportent de grandes joïes.* Une partie de la véritable ſageſſe eſt en ces mots : & je me réjoüis de voir les progrés que vous y avez faits depuis mon abſence. Vous paſſerez quelque jour vos Maîtres ; & vous m'en ferez à moi-même des leçons. Je le ſouhaite, & ſuis tout à vous.

A MADAME **

Coſtar eſt d'avis qu'elle quitte la Campagne.

VOus ne croirez pas nos conſeils, Madame, parce que vous les jugerez intereſſez; & vous ne nous écoûterez point quand nous vous

dirons, que la Ville & les compagnies sont meilleures aux grandes afflictions, que la Campagne, lorsque la solitude y a mis les premiers appareils. Neanmoins, si nos raisons ne vous semblent pas assez fortes, nos prieres vous doivent être assez considerables pour ne les point rejetter legerement. Revenez donc, Madame, au moins dans le tems que vous nous le faites esperer. Vôtre douleur est tres-juste; mais vos affections le sont aussi. Il faut satisfaire à toutes les deux. Regardez ce que vous devez à trois excellentes Personnes qui partagent vôtre cœur: elles méritent que vous fassiez davantage pour leur conservation, que pour celle d'une mélancolie qui vous tuë, & qui ne ressuscitera jamais ce qui n'est plus. Je ne vous dis-là que des raisons vulgaires; mais il est des remedes de l'esprit, comme de ceux du corps: les plus communs sont ordinairement les meilleurs. Je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble....

A MONSIEUR

DUMOULIN,

GENTILHOMME ORDINAIRE

DE MONSIEUR.

Costar lui découvre la conduite qu'il doit tenir envers les Grands.

VOstre prudence & vôtre moderation sont, Monsieur, des qualitez qui contribueront à vôtre bonheur; pourvû que cette prudence ne soit, ni honteuse, ni timide; & que vôtre moderation ait une ardeur reglée, & ne soit ni lente, ni paresseuse. Le proverbe dit, *C'est assez demander que de bien servir.* Ce sentiment seroit vrai, si les Grands étoient justes, ou si les effrontez & les importuns leur laissoient la liberté de dispenser leurs graces selon leur inclination & leurs interêts. Mais

comme cela n'eſt pas, il eſt à propos de ramener dans le droit chemin, leur liberalité qui s'égare; & de les avertir aux occaſions de nous donner les moïens de ſubſiſter en les ſervant. Ces avis leur ſont neceſſaires; & ils nous doivent ſçavoir bon gré de les leur donner. Vous n'aurez pas oublié le mot d'un Philoſophe, à Periclés, qui ne faiſoit rien que par ſes conſeils, & qui ne ſe ſouvenoit point de ſoulager ſon extrême pauvreté, *Qui a beſoin de la lumiere de la lampe, doit prendre ſoin d'y mettre de l'huile*. Cette parole ſauva la vie au Philoſophe, qui ſeroit mort de faim, & l'honneur à Periclés, qui alloit noircir ſa vie, d'une tâche que le nombre de ſes victoires, ni la ſageſſe de ſon adminiſtration n'euſſent pû effacer. Le Cardinal Ximenés qui gouverna la Caſtille avec une autorité approchante de la ſouveraine, affectoit de ne pas donner les biens & les dignitez de l'Egliſe à ceux qui les lui

demandoient : & cependant il ne ſongeoit point à l'avancement de l'un de ſes Aumôniers, homme de merite, & qui ſans l'avoir jamais importuné avoit paſſé auprés de ſa perſonne, ſes plus belles années. Cet Aumônier aïant avis d'un Benefice qui vaquoit, & qui ſe trouvoit à ſa bienſéance, s'aviſa de dire à ſon Maître : *Monſeigneur, un tel Benefice vaque ; ſi je vous le demande, vous me le refuſerez ; ſi je ne vous le demande pas, vous m'oublierez ſelon vos bonnes coûtumes. Vous qui avez l'eſprit du monde le plus fertile en expediens, faites-moi, s'il vous plaît, la faveur de m'en donner quelqu'un pour obtenir ce que je deſire de vôtre bonté.* Le Cardinal loüa l'invention de ce galant homme, & fit pour lui ce qu'il ſouhaittoit. Ce n'eſt pas aſſez de meriter des recompenſes ; il eſt quelquefois beſoin de les demander adroitement, & avec modeſtie, ſans préſumer trop de ſes forces, ſans mettre ſes ſervices à une

trop haute enchere, & se laisser aveugler à l'excés de son amour-propre. Si les violens ravissent les faveurs du Ciel, les adroits ravissent celles de la Terre; & si les discrets & les modestes n'ont pas toûjours le bonheur qu'ils se proposent, ils remportent au moins la bienveillance de leurs Maîtres; au lieu que les autres en attirent l'aversion. Ce n'est pas que je n'aïe oüi dire à un Courtisan, qui s'étoit enrichi sous le dernier Regne, qu'il n'avoit fait ses affaires, qu'en lassant la patience des Grands, & qu'en les persecutant. Je ne conseillerois nullement d'en user de même, ni de se mutiner, si l'on n'obtenoit pas ce qu'on avoit lieu d'esperer. On doit entrer dans le sentiment de son patron, en considerer les interêts, & connoissant la foiblesse humaine, souffrir doucement qu'un Grand, nourri dans le sein de la bonne fortune, soit plus pressé de satisfaire à son inclination, qu'à son devoir; & qu'il préfere ceux

qui lui plaisent, à ceux qui le servent. On doit avoir toute la patience qu'il faut pour attendre les occasions, & toute l'ardeur necessaire pour en profiter. Que si l'on voit qu'il n'y ait rien à esperer, on se retirera adroitement, ou l'on copiera ce mot d'un Bel-esprit au plus vaillant Archevêque de l'Eglise militante, *Si je vous suis jamais, ce ne sera qu'en Procession : & si je vous sers, ce ne sera qu'à la Messe :* ou enfin on imitera cet honnête Ecclesiastique, qui également mécontent du Prince, à la fortune duquel il s'étoit long-tems attaché, & du Parlement, dont il avoit reçû une injure, s'alla enfermer dans son Prieuré, & mit en lettres d'or sur la cheminée de sa chambre, *hors de Cour & de Procés.* Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble...

A MONSIEUR **

Le Chevalier de Méré lui mande qu'il n'est point d'avis qu'il imite.

VOus doutez en fait de Lettres, si vous devez imiter Balzac, ou Voiture. Ce sont les deux bons Ouvriers de nôtre Langue, & vous n'avez qu'à prendre conseil de vôtre genie, & à consulter en vous-même auquel des deux vous étes le plus porté. Mais quand on se forme sur quelque Auteur, on doit bien regarder ce qu'on imite, & ne s'y pas tromper. Les meilleurs Maîtres n'excellent point en tout. Il faut essaïer de les surpasser dans ce qu'ils ont de plus admirable, & ne pas copier leurs défauts. Comme on aime ordinairement les Auteurs qu'on estime, on s'attache à tout ce qui vient d'eux jusqu'aux im-

pertinences, qu'on imite plus aiſément que ce qu'ils ont de plus achevé. Toutefois, mon ſentiment ſeroit de ſuivre ſa pente & ſon goût plûtôt que d'imiter perſonne; & d'obſerver dans le monde & dans la nature tout ce qu'on y peut découvrir de plus rare & de plus excellent. Il me ſemble que c'eſt le moïen de ſe faire en chaque choſe, une idée de la perfection, & de l'avoir toûjours devant les yeux. D'ailleurs, ce qui ſent l'imitation, dégoûte: car rien ne ſauroit plaire, qui ne ſoit naturel, ou du moins qui ne le paroiſſe: & il eſt preſque impoſſible de bien joüer le perſonnage d'un autre. C'eſt ma penſée; & je ſuis,

Vôtre tres-humble...

A MADAME**.

Le Chev. de Méré lui conseille de s'épurer le cœur & l'esprit.

VOstre condition présente me paroît douce, & commode: & je ne crois pas, Madame, que vous en deviez si tôt changer. Que peut-on s'imaginer de plus agréable que de plaire aux mieux faits de la Cour; & de pouvoir accorder, ou refuser vos bonnes graces de la sorte que vous le jugerez à propos? vous dites là-dessus que vous n'aurez jamais de pensée pour le Mariage, ni pour la galanterie, que vous n'aïez rencontré un honnête homme qui veüille de vous. Mon Dieu! Madame, gardez-vous bien de vous engager à cela. Ce seroit renoncer au monde, comme si vous alliez vous enfermer dans les Carmelites. Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un

honnête homme. J'ai un ami qui feroit le voïage des Indes pour en voir un feulement. Peut-être qu'il eſt là-deſſus trop-difficile ; mais il m'aſſure toûjours, que ce n'eſt qu'une pure idée, & qu'on n'en voit que l'ombre & l'apparence. Quoiqu'il en ſoit, plus on approche de cette idée, plus on a de mérite : & les meilleurs eſprits des ſiecles paſſez demeurent d'accord, que c'eſt principalement en cela que la félicité conſiſte ; & je penſe qu'ils en jugent bien. Car il eſt impoſſible d'avoir cette honnêteté ſans la connoître, ni la connoître ſans l'aimer éperdûment ; & c'eſt ce qui fait qu'on eſt heureux de la poſſeder : mais pour le commun des hommes, la félicité de l'un ſeroit la miſere de l'autre : & je plains beaucoup de gens qui s'imaginent être heureux, & je ſens qu'à mon tour, je leur fais pitié. Pour vous, Madame, comme je ſai que vous n'eſtimez rien tant que le cœur & l'eſprit, je vous

conſeille de vous attacher particulierement à vous épurer dans l'un & dans l'autre. Vous y avez déja tant de grace naturelle, que pour vous conduire toûjours de bon air, il ſemble que vous n'aïez beſoin, que de ſuivre leurs mouvemens & les laiſſer faire. Cependant vous y ferez toûjours du progrés, & vous ſentirez dans cette occupation une joïe bien pure de vous rendre une des plus aimables perſonnes du monde.

A MONSIEUR **

Le Chevalier de Meré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands.

VOus me témoigniez, Monſieur, que vous n'étudiez plus qu'à bien vivre, & qu'à vous rendre honnête-homme. On l'eſt déja quand on le veut être ſi conſtamment ; mais vous

n'en jugez pas ainsi, & vous êtes plus difficile à vous satisfaire. C'est aussi une étude infinie, & où l'on fait sans cesse du progrés. Vous me consultez pour cela comme si je pouvois vous donner de bons avis. Je le souhaite, & je ne vous déguise pas la moindre chose, vous me demandez si l'éclat sied bien, & si je vous conseille de l'aimer. Il sied aux Maîtres du Monde, aux Princes, aux Generaux d'armée, & même aux Gouverneurs de Province: car ce seroit une chose de mauvais air, & peu digne de ces personnes qui doivent paroître, que d'aller à petit bruit. A l'égard des Particuliers, l'éclat & le faste ne leur servent qu'à s'attirer la haine, & l'envie ; & qu'à s'incommoder dans leurs affaires domestiques. Un train commode & réglé, avec une dépense honorable & modeste, les fait estimer, & les rend agréables. J'ai toûjours cru, que pour être parfaitement honnête-homme, on ne

ſauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité. La plus belle action du monde, qui ſe fait par vanité, n'eſt pas loüable. Celles même qui ne viennent que d'un principe de vertu, ne ſont point tout à fait heureuſes, quand on les peut ſoupçonner de vanité. Mais, Monſieur, pour revenir aux Particuliers, je n'en connus jamais un ſeul, à qui l'éclat & la magnificence aïent réüſſi. Hé quoi, dira quelqu'un qui ſe ſentira dans l'abondance, c'eſt le moïen de le porter du bel air : & puiſqu'il m'eſt aiſé de ſoutenir cette dépenſe, pourquoi vouloir épargner du bien qui me ſeroit inutile ? On croiroit que celui qui parle ce langage, eſt liberal. Toutefois les plus avares que je me ſouvienne d'avoir jamais vûs, raiſonnoient de la ſorte. C'eſt qu'ils ſont auſſi vains qu'avares ; & je prens garde que ces gens-là, ſi l'orgueil ne les empêche de ſuivre leur naturel, font les plus baſſes meſquineries, dont un Juif ſe puiſſe

aviser, & mêmes toute sorte d'injustices pour satisfaire leur vaine gloire. Mais afin de répondre à cet homme qui paroît si liberal, je dis que de le porter du bel air comme il entend, c'est se mettre en parade pour attirer sur un sot les yeux des sots : & que ce bien qui lui resteroit d'une dépense raisonnable, seroit le seul dont il seroit riche, & qui lui rendroit la vie heureuse, s'il avoit l'esprit d'en user. C'est ce que je pense là-dessus. Et je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



A MONSIEUR **

Gombaud lui écrit qu'il ne doit pas être ſenſible aux injures d'un miſerable.

JE ne puis vous rien dire de vôtre ennemi ; ſinon qu'il écrit & n'eſt lû de perſonne. Il en eſt de lui, comme de ces Nains qu'on ne regarde que pour leur difformité, ou qu'on prend pour des enfans encore qu'ils aïent âge d'homme. Il n'y a point de peché qui merite la peine de lire ſes Ouvrages, ni de débauche qui ne ſoit plus pardonnable qu'une ſi mauvaiſe occupation. Il a mis en lumiere pluſieurs Livres ; mais à peine ſait-on qu'il ait ſeulement fait imprimer une panſe d'*a*. Il cherche le mot pour rire, & il n'a pas un ſeul trait d'Epigramme. Vous étes heureux d'avoir un

ennemi si doux, qui ne sauroit piquer. Ceux qui n'ont pas le pouvoir de faire du mal, & qui en ont la volonté, n'en font qu'à eux-mêmes : ils ressemblent aux Hiboux, qui voudroient troubler le repos des hommes ; mais qui n'ont pas la voix assez forte pour cela. Gardez-vous bien de lui répondre, on ne sauroit qu'il eût parlé de vous, que par vôtre réponse. Vous feriez croire qu'il l'auroit meritée, & qu'il seroit digne de porter le nom de vôtre ennemi. En voudriez-vous un qu'aucun ne loüe, de qui aucun ne médit, & qui n'est en état d'offenser personne. Ne soïez point seul de vôtre parti : N'affligez pas davantage celui qui est assez affligé de ses défauts & de ses disgraces naturelles. Ceux qui sont mal nez, ainsi que lui, ne peuvent que mal faire ; & vous courriez fortune de leur ressembler, si vous en étiez estimé. Laissez aux Viperes le venin que vous ne leur sauriez ôter, &

contentez-vous des graces que le Ciel vous a faites : elles vous font honorer de tous ceux qui vous connoiſſent, & particulierement,

MONSIEUR,

De vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADEMOISELLE.**

Mademoiſelle des Jardin lui conſeille de faire miſtere de ſon amour.

Oui, Mademoiſelle, je vous l'ai dit, & je vous le repete.

En amour il faut ſe taire,
Bergere,
Et cacher juſqu'aux ſoupirs;
Car l'aimable tranſport qui charme nos deſirs,
S'il eſt ſans miſtere,
Il eſt ſans plaiſirs.

Tout

Tout ce que l'amour produit dans nos ames, il le fait naître pour lui seul, & les larcins que le public nous fait quand il prend part à nos avantures, sont autant de trésors du patrimoine de l'amour, dont il nous prive. Il n'est pas nécessaire de parler pour se faire entendre.

C'est dans l'amoureux martire,
Tout dire,
Que de s'exprimer des yeux,
Lorsque l'on sait par-là tromper les curieux,
Le cœur qui soupire,
S'explique en tous lieux.

Peut-être vous imaginerez-vous qu'on ignore ce qu'on sent les uns pour les autres quand on interdit aux Amans l'usage de la Langue; mais sortez de cette erreur;

Lorsque d'une flamme secrette
On cache les mouvemens,
L'amour en s'appliquant ces secrets sentimens,

Se rend interprete
Des vœux des Amans.

Vôtre tres-humble & tres-obéïssante Servante **

A MADEMOISELLE **

Le Chevalier d'Her. . . est d'avis qu'elle n'apprenne point à joüer du Tuorbe.

C'En est trop. Madame vôtre Tante me dit hier, que vous voulez encore apprendre à joüer du Tuorbe pour accompagner vôtre voix. A qui en voulez-vous, Mademoiselle? Est-ce aux Rossignols, qu'on ne daignera plus écouter? Est-ce aux Hommes, à qui vous ferez tourner la tête? Est-ce aux Femmes que vous rendrez folles de jalousie? S'il faut que vous redoubliez vos agrémens, ni hommes, ni femmes, ni rossignols ne pourront plus vivre avec vous. Vôtre voix, qui ne fait

que commencer de se former, a déja fait deux ou trois Infideles, qui ne tenoient à leurs Maîtresses que par leur chant. Ce Tuorbe que vous allez prendre, va encore désoler l'empire de toutes celles qui joüent des instrumens. Craignez le destin d'Orphée. Il chantoit comme vous chanterez bien-tôt, il joüoit du Tuorbe, comme vous en joüerez quand il vous plaira : & un beau jour les Femmes de Thrace le lapiderent. Il est vrai, que ce fut parce qu'il ne les aimoit point : mais, Mademoiselle, empêchant que personne n'aime les Belles de France, ne meriterez-vous pas un pareil sort que lui. Pour moi quand cela sera arrivé, je n'aurai rien à me reprocher, je vous l'ai prédit. Vous n'avez pas suivi mes conseils, vous avez voulu aller toûjours d'agrément en agrément. Si vous vous avisiez de vouloir qu'il sortit des raïons de vôtre visage comme de celui du Soleil, il faudroit que cela fût. Je n'ai

rien à vous dire, tirez-vous d'affaire, comme vous pourrez, & croïez que je ſuis,

Vôtre tres-humble....

A MONSIEUR
DE MONTAUBAN,
AVOCAT AU PARLEMENT.

Coſtar lui conſeille d'amaſſer du bien.

CE ne ſont pas ſeulement, Monſieur, vos amis communs, qui m'ont appris le merveilleux ſuccés de vôtre action : mais je l'ai ſû d'une infinité d'endroits ; & je vous puis dire, que depuis trois ſemaines perſonne ne m'a écrit, qui ne m'en ait parlé de la maniere dont vous pourriez le deſirer, quand vos deſirs en cela n'auroient ni regles, ni meſu-

res. Je pense, Monsieur, que j'en ai plus de joïe que vous, & je doute qui de vous ou de moi vous aime le plus. Dans cette pensée, trouvez bon que je vous donne ce mot d'avis. Les applaudissemens les plus justes, & les acclamations les mieux méritées ne doivent pas être la derniere fin de vôtre noble travail. La raison veut que vous fassiez servir vôtre reputation à vôtre fortune: & qu'étant honorable autant que vous l'étes, il faut que vous vous mettiez en état de l'être toûjours. Le *Magnum semper inane Sophos*, est le partage des fideles suivans d'Apollon, & non pas de ceux de Minerve, qui est la Déesse Tutelaire de Messieurs les Avocats. Soïez sage à son exemple, je vous en supplie, *Monsieur*, & ne vous contentez point de l'être en toute autre chose. Pour mon droit d'avis, je vous demande qu'à l'avenir vous ne vous moquiez plus de moi en m'appellant *vôtre Patron*. Vous vous faites en cela plus de tort,

que vous ne pensez, & avoüez que quand cette raillerie vous est échappée, vous ne vous souveniez plus de ce mot : *Rideo Advocatum, qui Patrono indigeat.* C'est vous, Monsieur, qui étes le Patron des autres Patrons, vous qui défendez si éloquemment la memoire des grands Ministres d'Etat, & qui la sauvez des vilaines griffes de l'insolente Calomnie, qui est la plus effroïable de toutes les Bêtes feroces. C'est cette divine Apologie, qui mérite toute sorte de loüanges, & qui étoit digne d'avoir pour Auditeur le tres-illustre Pomponne. Quelle perte avez-vous faite en ce rare Personnage, que tout le monde pleure ; & que vous étes heureux d'avoir pû la reparer, vous acquerant l'admiration & la faveur de toute l'ancienne Cour, & de toute la nouvelle ! Un autre homme que vous, en feroit si glorieux, qu'il en mépriseroit ses petits & inutiles amis. Mais, Monsieur, selon que je vous connois, vous

n'en estimerez, ni n'en aimerez moins, Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR **.

*Monsieur le Chevalier d'Her **. lui mande s'il se fera Bel Esprit, pour être aimé d'une Belle, qui n'aime que ces gens-là.*

DEcidez-moi un peu, je vous prie, Monsieur, un cas de conscience, qui m'embarrasse. J'ai recours à vous, comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je vois une assez jolie Demoiselle, jeune, & qui peut inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le Bel-Esprit. Elle veut voir des gens d'esprit : elle veut avoir des commerces d'esprit ; de l'esprit par tout. Il est pourtant vrai, que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obli-

gation qu'à l'Art. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers. Elle va s'extasier sur un galimathias dés qu'on parle ; elle ouvre de grands yeux, qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui pourtant n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête, & sur ce pied-là elle me reçoit agreablement. J'ai été d'abord touché de sa beauté, & je me persuade que par la voïe du bel-esprit je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là ; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte : mais aussi, si je l'entête du bel-esprit, la voilà gâtée ; elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une precieuse que tout le monde fuïra. C'est la meilleure Demoiselle que je connoisse. Elle donneroit son ame pour ses amis ; & qui lui ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En verité, je fais conscien-

ce de l'y confirmer. Je ſai que dés que je la declarerai bel-eſprit, elle m'aimera : mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voïez combien j'ai l'ame bonne ; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu ! que cette charmante Demoiſelle me feroit plaiſir, ſi elle vouloit m'aimer ſans qu'elle fût bel-eſprit. Mais je ne croi pas qu'elle le faſſe jamais qu'à cette condition. Tirez-moi, Monſieur, s'il vous plaît, de la peine où vous me voïez, & envoïez-moi au plutôt une réponſe déciſive ; cependant faites-moi la grace de croire que je ſuis,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
DE NOUVELLES.

SI l'on a envie de plaire, il ne faut écrire que d'agréables nouvelles. Et on les raconte d'un air vif, clair & égaïé, sans qu'il y ait rien de superflu, de languissant, ni d'obscur. Dans le recit qui s'en fait, l'obscurité, le trop de choses, & la langueur passent pour les défauts essentiels des Nouvelles. Ces defauts dégoutent, ils font bâiller, & sont cause qu'on a nulle estime pour l'Auteur, ni pour son Ouvrage.

A MONSIEUR D'ABLANCOURT.

Patru lui mande de ses nouvelles.

DEpuis un mois, ou environ j'ai pris la perruque, ou pour parler plus exactement, une calotte de cheveux; de sorte que j'ai des cheveux plus que toi, & tu as des lunettes plus que moi : A deux de jeu. Ce n'est pas que je n'eusse la tête encore passablement garnie; mais la garniture paroissoit un peu trop antique; & je craignois qu'elle ne blessast enfin les yeux d'Amarante. C'est ainsi que je nomme la Belle qui tient mon cœur. Te voilà bien étonné; & tu diras à ce coup : *Amice, nunquam desines ineptire ?* Ah! mon cher, si tu l'avois vûë, tu parlerois bien un autre langage : le bruit de mon éloquence, vrai, ou faux, a formé cette galanterie : & ce beau

fruit de mes veilles me charme un peu plus que toute la réputation que je puis attendre de mes études. J'aime la gloire : mais je l'aime d'amitié, & non point d'amour. Et je préfére le cœur d'Amarante à toutes les langues de la Renommée. Il eſt honteux, me diras-tu, d'aimer avec des cheveux gris. Folie, tout cela : en amour, pourvu qu'on y reüſſiſſe, on y a toûjours bonne grace. Fais reflexion là-deſſus, & croi que je ſuis ton tres-humble Serviteur.

AU R. PERE DU BOSC, CORDELIER.

Patru lui écrit des nouvelles.

VOus me demandez de mes nouvelles. Qu'eſt-ce que vous voulez que je vous diſe ? Je me porte bien, à la migraine prés. L'aſſiette de mon eſprit eſt toûjours la même.

Hors l'amour & l'amitié, il prend tout le reste, pour des bagatelles. Au païs où vous étes, ces sentimens ne sont pas trop à la mode : mais je parle à un Philosophe, qui n'est à la Cour, que parce que la tempête l'y a jetté. Le Louvre ira où il lui plaira, il n'emportera ni mon cœur, ni mes plaisirs : & pourvû qu'il vous renvoïe bientôt ici avec quelque satisfaction, je n'ai rien à lui demander : mais je crains jusqu'à ce que je voïe les choses faites. Cependant il en faut sortir, & puisque vous étes entré dans la carriere, vous la devez fournir de bonne grace. La fortune aussi-bien que l'amour a ses heures du Berger ; mais on ne les trouve qu'avec de la perseverance, & de l'assiduité. Adieu, cher Pere, aimez-moi toûjours. Je suis,

Vôtre tres-humble P.

A MADAME *

Costar lui mande, qu'il a mal aux yeux, & qu'il ira la voir malgré tout cela.

JE voudrois, Madame, meriter le reproche que vous me faites d'être bien endormi; je ne sentirois point la douleur que me font mes yeux: & qui pis est, celle que j'ai de ne vous pas voir. Les Medecins me condamnent à garder la chambre: mais s'ils veulent que j'y demeure plus d'un jour, j'en appellerai à vous, Madame, qui étes ma Souveraine, & à qui je trouve beaucoup plus de gloire & de contentement d'obéïr. Ce sera Lundi au soir, que j'aurai l'honneur de vous assurer de ce que je vous dis; & de vous montrer mes mauvais yeux. Si la gaïeté que je verrai dans les vôtres, n'est capable de guérir les miens, je suis au moins

certain, qu'elle soulagera des maux qui me pressent davantage, & ausquels je n'attends de remede que de vôtre chere présence.

A MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE.

Scaron lui écrit des nouvelles du Mariage de Loüis XIV. & de ce qui se passe à Paris.

VOus avez beau courir & par monts
& par vaux,
Et même tüer des chevaux,
Vous n'assisterez point au fatal Mariage,
Qui vient de réünir deux Peuples belliqueux,
Et faire faire assaut de pucelage
Aux deux Divinitez de la Seine & du Tage.
Ho ! que s'ils ont agi tous deux
Autant heureusement qu'ils en avoient la
mine,
Leur premier coup d'essai quoique fait à
tâtons,

Va donner à la France, un, même deux Gaſtons
De Roïale Origine.
On n'en attend pas moins des ſaints embraſſemens
De ces adorables Amans.
Qu'elle s'en ſçait bon gré, la Reine Anne d'Autriche;
Et qu'ils en trembleront & le Maure, & le Turc!
Mais ce diable de mot, loin d'être rime riche,
Car les François n'ont point de rime en urc,
N'eſt pas même rimable;
C'eſt pourquoi trouvez bon
O Satrape le plus aimable
De tous les Courtiſans de Loüis de Bourbon,
Que je quitte les Vers, & vous écrive en Proſe
Plus propre à dire toute choſe.

Paris eſt comme il étoit, lorſque vous en étes parti. Pour une perſonne raiſonnable, il s'en trouve cent mille qui ne le ſont pas. Les enfans de Paris ont le haut du pavé en l'abſence de la Cour, & contrefont le mieux qu'ils peuvent Meſſieurs du bel air. Il n'y a guéres de quartier,

qui n'ait quelque Poëte, bon ou mauvais, ni de maison un peu raisonnable, où il n'entre par jour plus de douze méchans plaisans, ou de diseurs de rien. La mienne est toûjours celle de France, où l'on dit le plus de coïonneries, & où vous avez le plus de pouvoir. On y boit souvent à vôtre santé, & d'*Elbene* vous trouve fort à dire dans nos petits repas de pieces rapportées. Pour moi, je vais en empirant. J'ai mille douleurs, ou plutôt mille legions de diables dans les bras & dans les jambes : & en cet état-là, j'ai été assez temeraire pour vous aimer bien fort. Je ne sai comment il m'en prendra: mais je sai que vous me devez beaucoup d'amitié ; & que si vous me faites justice, j'aurai à me vanter d'avoir fait sur la fin de mes jours, une connoissance aussi avantageuse que la vôtre. Je m'en devrois tenir là, mais vous m'avez dit tant de bien de l'esprit de Monsieur *** que je ne vous quitterai jamais de la pro-

messe que vous m'avez faite de me donner l'honneur de sa connoissance, pourvû, toutefois, qu'il ne soit point homme de grands complimens: car quand on m'en fait, ou qu'on m'oblige à en faire, je me défais de la plus pitoïable maniere du monde. Enfin les complimens sont mon aversion; & je ne les crains pas moins, que les haleines fortes & les esprits doux. Ainsi je finirai sans vous en faire, & vous dirai tout court que je suis à vous autant que personne.

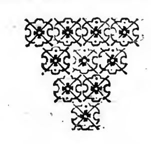
A MONSIEUR *.

Le Chevalier de Meré lui mande des nouvelles, & les accompagne d'une agreable morale.

VOici le tems que vous avez accoûtumé de venir à Paris, Monsieur, & ce qui s'y passe merite que vous ne retardiez point vôtre

voïage. Le Cardinal se meurt ; & quand il faut démenager, vous savez que la grandeur de la fortune est sujette à de grands embarras. On n'en vid peut-être jamais aussi un plus grand. Tant de richesses, tant de faveur, & d'autorité ne s'abandonnent pas sans regret : & quoique ce soit fort peu de chose, il est toûjours bien dur aux gens qui n'estiment que cela, de s'en défaire, & même entre les mains de ceux qui se réjoüissent de leur mort. Et puis tant de comptes qu'il faut rendre à ce severe Maître, & dont les yeux sont si fins, que rien ne lui peut échapper. Vous vous souvenez d'un homme qui passoit cette triste riviere avec des Rois, & des Princes tout desesperez d'être tombez de ce haut degré de fortune, qui les rendoit si considerables. On le trouva le plus honnête homme, parce qu'il rioit, & disoit que tout son bien étoit en lui-même, & qu'il n'avoit rien perdu. Nous qui n'avons point fait de pro-

grés du côté de l'établissement, soit que nôtre genie nous ait portés à d'autres soins, ou que nous aïons manqué de conjoncture, nous ne devons pas nous en soucier beaucoup. Car le monde & la fortune, à qui les connoit, ne valent pas tant d'empressement. Mais il y a peu de connoisseurs ; & vous ne sauriez croire comme on se remuë à la Cour. Cependant, Monsieur, songeons à nous réjoüir, & à vivre, sinon heureusement, au moins sans chagrin, & le plus tranquillement que nous pourrons. Adieu, l'on vous attend, & l'on vous souhaite encore davantage.



A MADAME
LA MARECHALE ***

Le Chevalier de Méré lui conte l'avanture plaiſante & amoureuſe d'un Voleur.

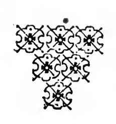
J'Ai plus fait, Madame, que vous ne m'aviez ordonné, pour vous apprendre la pure verité de ce que vous voulez ſavoir de Monſieur *** & de ſa femme. En revenant de la Campagne ils eurent une avanture aſſez plaiſante, ou aſſez bizarre dans une petite Hôtellerie, où il étoient logez. Cette femme que vous connoiſſez, eſt fort jolie, & d'un air enjoüé. Le ſoir, un jeune homme qui paſſoit par là, l'entretint quelque tems, & qui que ce ſoit, ne l'eût pris pour un voleur. Car outre qu'il étoit bien-fait, d'une mine honnête, & qui ſentoit ſon bien, il s'étoit encore at-

taché à lui plaire. Malgré tout cela, ce malheureux Garçon s'alla mettre en fantaisie de la voler cette nuit-là; si bien que le mari & la femme étant retirez dans leur chambre, quoiqu'ils en eussent fermé la porte, il trouva pourtant le moïen d'y entrer. Il y avoit deux lits à la chambre, & parce qu'il n'y avoit point de lumiere, il n'eût sû auquel aller, si le mari qui soufloit en dormant, ne l'eût guidé. Il s'avance doucement de ce côté-là, & d'abord il saisit cette pauvre femme à la gorge, & lui dit à l'oreille, que si elle faisoit le moindre bruit, elle étoit morte, & qu'il alloit poignarder son mari, l'assurant neanmoins qu'il se contenteroit de peu de chose, ne fût-ce que d'une bague, ou d'une montre. On tient qu'elle eut plus de peur pour son mari que pour elle, & que c'est ce qui l'empêcha de crier. Elle donna quelques momens à déliberer de ce qu'elle avoit à faire; & ne sachant à quoi se résou-

dre, elle prit par un instinct naturel le parti que toute habile femme auroit pris par un raisonnement juste: ce fut d'appaiser ce jeune voleur, & de passer le reste de la nuit à le caresser. Et elle y réüssit avec tant de succés, qu'il se retiroit tranquillement sur le point du jour, sans bague, ni montre, extrêmement satisfait de cette Dame; quand son mari qui malheureusement s'éveilla de lui-même, courant aprés lui, & le prenant au collet, fit un horrible vacarme. Les gens retirez dans ce logis voulurent savoir ce que c'étoit, & tous opinoient à un châtiment exemplaire, hors deux bons Peres de l'Ordre de saint François, qui venoient de prêcher des Religieuses; de sorte que c'étoit fait de lui, s'ils ne l'eussent tiré des mains de cet homme, qui ne respiroit que la vangeance. Ensuite cette belle Dame, comme une ame douce, n'eut point de repugnance à lui pardonner, ni même à le défendre, remontrant qu'il

étoit encore ſi jeune, que peut-être il ne ſavoit pas que ce fût mal faire que de voler; & qu'au pis aller, on ne le pouvoit convaincre que d'en avoir eu l'intention. Ces bons Peres qui ne ſe pouvoient laſſer de loüer une ſi genereuſe Dame, ni de ſouhaiter dans le cœur, qu'aux plus beaux Monaſteres du Roïaume il y eût des Abbeſſes qui lui reſſemblaſſent, firent tant par leurs diſcours & leur adreſſe, que ce jeune homme ſe ſauva d'une ſi perilleuſe avanture, & ſe remit en chemin comme ſi de rien n'eût été. Je ſuis, Madame, autant qu'on le ſauroit être,

Vôtre tres-humble & tres, &c.



A MONSIEUR
COLLETET.

Mainard est mal satisfait de l'Italie, & des Muses.

VOstre silence, Monsieur, m'aprend que vous n'avez point reçû mes Lettres; car vous m'aimez trop pour me refuser une réponse. Quand je me represente les délices du lieu où vous étes, je maudis l'heure que je quittai la France : & ce qui me désespere, je ne vois pas que je puisse repasser si-tôt les Alpes. Si vous aviez demeuré ici deux ans, vous diriez qu'*il vaut mieux être miserable à Paris, que d'être riche à Rome*. Depuis mon départ de la Paroisse saint-Eustache, j'ai perdu plus de la moitié de mon esprit. Les Muses me fuïent; & j'ai grande envie aussi de les donner à

tous les diables, tant je ſuis mal content de leur avoir fait la cour. Si je revenois au monde, je prendrois un métier plus utile. Le bon Phebus a beau avoir une perruque d'or, ſes ſuivans n'en ſont pas plus heureux. A nos illuſtres Amis, mille tres-humbles baiſe-mains. Dites-leur que je leur demande un pauvre *De profundis*, puiſque je dois être conſideré comme trépaſſé, à cauſe que je ne joüis plus de leur compagnie, ni de la vôtre.

A MONSIEUR
FLOTE.

Mainard lui écrit des nouvelles; & lui témoigne la paſſion qu'il a de le revoir.

NOus commençons, mon cher Maître, à boire délicieuſement à la neige : & j'en ai dépenſé

pour plus de trente Jules à celebrer vôtre ſanté. La compagnie qui eſt ici, ſe reſout à paſſer le tems doucement, tandis que l'Eté nous fera ſentir des chaleurs, qui peut-être ne ſont pas moins ardentes que celles du Purgatoire. Que n'étes-vous à Rome pour ſix mois, & juſqu'à la fin des figues & des melons ; vous diſſiperiez la mélancolie qui nous aſſaſſine : & vous nous aideriez à vuider cent cinquante muids du meilleur piot, que la France ait jamais envoïé en Italie. Monſieur le Cardinal l'a fait venir : & il eſt ravi de le voir avaler à des goziers, comme le vôtre & le mien. Il eſt à ſon égard dans une temperance plus reguliere que celle dont parle la Legende dorée ; mais il ne laiſſe pas d'aimer ceux qui nous reſſemblent.... Le Pape ſe porte bien, & il ne ſonge qu'à retarder le Conclave autant qu'il pourra. Je meurs d'envie de vous embraſſer : & j'ai peur qu'il ne nous arrive à vous & à moi quelque

accident, qui differe ce bonheur jusqu'à ce que nous soïons dans un monde qu'on nous fait un million de fois plus beau que celui-ci. Adieu jusqu'à l'autre Courier.

A MONSIEUR

FLOTE.

Particularitez de l'humeur des Italiens, & de la Cour de Rome.

VOus apprenez avec étonnement, mon cher Maître, que je me suis hazardé à faire le voïage d'Italie à la barbe des Espagnols, & de la Canicule. Parmi un nombre infini d'incommoditez que j'ai souffertes sur le chemin, j'ai fait une maudite chere : & si je n'eusse trouvé la cuisine de Monsieur l'Ambassadeur, j'aurois soûtenu, la plume à la main, qu'encore que l'Italie soit le Païs des beaux Palais, elle ne laisse

pas d'être celui des mauvaises Tables. Enfin, me voici à Rome où je menerai une vie si sainte, que je pourrai prétendre une place aux Litanies. Les Sages me défendent le jeu, les Médecins la bouteille, & mon inclination abhorre les Courtisanes. Ainsi, mon cher Maître, je ne puis rien faire, qui ne me conduise en Paradis sans qu'il soit besoin de me charger de Chapelets, ni de Medailles. Plût à Dieu qu'une occasion avantageuse vous appellât en cette Villasse, nous ririons comme il faut, des Coûtumes tyranniques des Italiens : & nous ferions tous les jours des satires contre la regularité des Reverences & des Corteges. On donne ici tout au faste. La dépense qui s'y fait pour paroître, est magnifique, & celle qui se fait en particulier, mesquine ; Force Estafiers, & pas un pauvre Cuisinier. Jugez aprés cela, si je serois longtems en Italie sans m'y ennuïer ; & si je n'y pesterois point de ne me

plus remplir la bedaine, de bisques selon saint-Martin. Nôtre Armée va dans peu de jours assiéger Milan, & l'on croit que les *Doms Diegos* seront mal menez. Si la prosperité accompagne nos armes, nous triompherons ici : mais si la fortune se lasse de nous favoriser, nous y passerons mal le tems. Les Italiens sont à demi Espagnols ; ils ne nous aiment que par force. Je suis tout à vous.

A MONSIEUR FLOTE. [Mainard

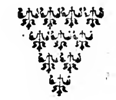
Nouvelles d'Italie.

IL semble, mon cher Maître, que vous ignoriez mon voïage de Rome ; & que vous ne sachiez pas que je visite tous les jours les Temples des Dieux qui furent débauchez comme vous ; & moi si aprés demain le Courier ne m'apporte de

vos nouvelles, je pesterai satiriquement contre vous. Craignez cela, & considerez que je suis au païs de Pasquin. Pour vous obliger à m'écrire, je vous dirai ce qui se passe ici. Il se fit, il y'a quelques jours, un combat d'Amour entre un jeune Marquis, qu'on appelle *de Cursin*, riche de quarante mille écus de rente; & une fameuse Courtisane, nommée, *Iulia Bellamano*. Ils s'échaufferent si fort, qu'ils en sont morts quinze jours aprés; & ils meritent d'être ensevelis devant le grand Autel de la Concubine de Mars. L'Amant n'avoit que vingt ans, & étoit fiancé à une des plus belles filles d'Italie. Ecrivez-moi, je vous en conjure, toutes sortes de Nouvelles: Car c'est ce qui fait presque ici tout le merite d'un honnête homme. J'oubliois, mon cher Maître, à vous dire une bonne sottise: Les maris à Rome durant la Canicule font lit à part, & disent, *nel grand caldo d'agosto moglie mia; non ti connosco*. Le pre-

mier de Septembre, ils se raccrochent avec leurs cheres moitiez: & ce jour-là avant que de proceder à la copulation, ils les promenent devant tout le monde: & vont comme en procession à saint Pierre, à saint Paul, & à quelques autres Eglises. C'est un plaisir que d'être spectateur de cette ceremonie. Savez-vous de la maniere que je l'appelle, *Festum prorogationis Generis humani.* Les Prélats François, & moi en avons ri de bon cœur: ils m'ont ordonné de vous l'apprendre. Je le fais, & suis,

Vôtre tres-....



A MONSIEUR FLOTE.

Mainard lui parle du Carnaval de Rome, & des Spectacles d'Italie.

NOus sommes, mon cher Maître, dans la débauche du Carnaval jusques par dessus la tête : & Rome en ce tems-là me semble la plus belle demeure du monde. Les masques y courent les ruës tout le jour : & la bisque y fait son jeu d'aussi bonne grace que chez vous. Je vous écris la tête chargée d'une trentaine de santez, que je viens d'avaler, dont la vôtre n'a pas été celle qui m'a le moins humecté. Ma Muse entre la poire & le fromage a composé ce Quatrain :

La tête de Flote est si forte
Au bord de son âge dernier,

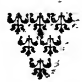
Que la vendange qu'elle porte,
Enrichiroit un Tavernier.

Par tout où je suis, je fais une solennelle commemoration de vous; & si jamais vous étes canonisé, je jeunerai la veille de vôtre fête. Ce que je trouve à dire aux Spectacles, & aux galantes assemblées d'Italie, c'est que les Dames n'y paroissent point: car alors on les tient entre les heures & le chapelet, comme si elles étoient au jour du grand Vendredy. A cela-prés, les folies du Carnaval ne sont pas moins grotesques à Rome, qu'à Paris: j'en ai vû ces jours-gras de si boufonnes, que je ne me puis imaginer, que les Saturnales * aïent eu rien de pareil. Les Italiens parmi ces réjoüissances, sont toûjours sobres; & leurs cuisiniers ont le loisir de se promener au Cours; & de masquer comme les Maîtres. Vive la France pour les bisques, & pour toute autre chose. Quand les Gentilshommes Romains sont las de faire mauvaise chere, ils

viennent se soûler pour huit jours chez Monsieur l'Ambassadeur. Il y fait bon : & vous diriez que Paris est venu visiter Rome, & qu'il y a ici une vallée de misere. Je suis autant qu'on le sauroit être, mon cher Maître,

Vôtre tres-humble Serviteur.

* Fêtes que les Anciens celebroient tous les ans à Rome, au mois de Decembre. Elles duroient cinq à six jours ; & étoient en l'honneur de Saturne fils du Ciel & de Vesta. Pendant ce tems-là, les Maîtres servoient leurs Valets & leurs Esclaves. On faisoit mille choses grotesques, & l'on s'envoïoit aussi des presens les uns aux autres pour se rappeller dans l'esprit l'ancienne liberté qui étoit si considerable sous le Regne de Saturne. *Voïez Macrobe en ses Saturnales.*



A MONSIEUR FLOTE.

Mainard lui mande de ses nouvelles, & lui en écrit quelques-unes du Pape, des Cardinaux & des Prélats François.

JE n'ai, mon cher Maître, jamais desiré l'honneur de vos Lettres si ardamment, que je fais depuis que je suis à Rome. Monsieur le Maréchal.... va presque tous les jours avec un petit nombre de François souper dans les Vignes qu'on peut avec raison appeller belles. Je suis toûjours de la partie, & tâche de me ressouvenir des importantes leçons de goinffrerie que vous m'avez si souvent faites. Mais je ne puis attraper cette bonne grace qui vous réüssit si heureusement. Ce n'est pas,

mon cher Maître, que je sois chagrin, ni que je le puisse être à la vûë des ravissantes bisques qu'on sert sur les tables de nos Prélats François. Ces Messieurs ont amené des Fricasseurs qui montrent aux tristes Cardinaux d'Italie l'Art des sauces & des ragouts. Car ces miserables ne vivent que de raves & de fenoüil. Ils n'usent de cure-dents que pour faire accroire, qu'ils ont dîné quand ils sont à jeun, & ils n'aiment les bonnes viandes que sur la table d'autrui. O! que je vous dirai de belles choses la premiere fois que nous nous verrons. Vive la Cour de France. Je donnerois toute l'eau du Tibre, pour une goutte de la riviere de Seine.

J'aime fort à boire à la nége,
Mais je déteste le Cortege.

On est ici pour la fortune. Saint Pierre est si ami de cette aveugle Demoiselle, que ceux qui sont malheureux, auront de la peine à l'obliger de leur ouvrir la porte du Pa-

radis ; le Chevalier de Souvray vient de prendre la grand-Croix. Il dit qu'il lui semble porter un moulin à vent sur le pectoral. Adieu ; écrivez-moi toutes sortes de nouvelles. La troupe de *gli Novellanti* est la plus nombreuse de toutes celles d'Italie.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur.

A MADEMOISELLE **

Montreüil lui écrit des nouvelles d'un voïage qu'il fait par une partie de la France.

JE ne vous ai point écrit, Mademoiselle, depuis Avignon ; Savez-vous d'où cela vient ? C'est que je suis paresseux : c'est l'excuse la plus commune pour tout le monde ; pour moi c'est la plus veritable.

J'ai entendu la musique des Italiens toute la Semaine-Sainte. Monsieur N. ** âgé de quatre-vingt ans, ennuïé dequoi l'Office étoit trop long le Jeudy-Saint, dit lorsqu'on donnoit les dernieres burettes, *Ne lui donneront-ils point encore à laver en Musique?*

Le mariage de vôtre Marquis ne se fera point. Les parens de la fille ont découvert qu'il n'est pas Gentilhomme. Ce n'est point qu'il n'ait fait faire une Généalogie, par laquelle il prétend être descendu du Maréchal de Fervaques, & cela ne m'étonne nullement. Je prétends bien un jour à vos bonnes graces; & ce n'est pas dire pour cela que je les obtienne. Je ne sai si je vous ai mandé, que Mademoiselle ** contre l'opinion des Médecins s'est sauvée. Pour sa beauté, elle est morte: *Ma foi, la regarder, c'est chercher Rome en Rome, & rien de Rome en Rome ne trouver.* Si Monsieur le Comte en est aimé, il est bien au deses-

poir : s'il en eſt haï, il eſt bien vangé.

Monſieur N. ** eſt parti de la Cour. Il n'y a pas fait ſes affaires, comme il deſiroit ; mais il y a fait ſa Cour, ainſi que j'aimerois à la faire. Il a le viſage & la taille aſſez paſſables, l'Eſprit admirable, & ſur tout à l'âge de cinquante ans, il a une humeur & un enjoüement de vingt. Madame ** l'aïant mis ſur le chapitre de Monſieur le Marquis, il lui dit : *Il a fait depuis peu la ſeule choſe qu'il eut de bon ſens en toute ſa vie.* *Hé quoi*, dit Madame, *c'eſt qu'il eſt mort. Ho ! Songez que vous parlez de mon beau-frere. Hé morbleu, Madame, n'étoit-il pas auſſi le mien, & cela empêche-t-il qu'il ne ſoit vrai de dire qu'il n'étoit bon à rien.*

A toutes les Villes un quart d'heure avant nôtre arrivée, les chemins, quand il fait beau, ſont bordez d'un million de perſonnes : Par tout, nous en avons trouvé de Belles, excepté à **. On pouvoit toutefois dire de mon Hôteſſe, qu'elle avoit

les yeux aſſez dangereux; elle y avoit un dragon. Nous vîmes-là l'amphithéatre. C'eſt un lieu en ovale, grand comme trente fois la place des Clercs, où les Romains donnoient la Comedie à leur mode, des Gladiateurs, des combats, & des bêtes contre des bêtes. Cela eſt haut tout à l'entour comme le clocher de ſaint Apollinaire, & va de degré en degré en étreciſſant, & en deſcendant juſqu'au bas: de ſorte que vous voïez que l'ovale qui fait le dernier rang des degrez, doit être beaucoup plus étroite que le rang des degrez d'en-haut. Chaque pierre eſt plus groſſe qu'un caroſſe, & approche fort de la beauté & de la dureté du marbre. A ce qu'on dit, Mademoiſelle, il n'y a en tout cet édifice pas autant de ciment, de plâtre, ni de chaux qu'il en pourroit dans vos yeux. Quelque grands qu'ils ſoient, il n'y en tiendroit guéres. Toute cette ſtructure ſubſiſte à force d'être bien jointe, & bien enclavée l'une

dans l'autre. Ce petit bijou a été donné par un Bourgeois de Rome à une certaine *Lucia*, qui aimoit les Spectacles publics. Quand je dis, *Bourgeois*, c'est-à-dire *Consul*. Un Consul de Dauphiné auroit de la peine d'en donner autant à sa Maîtresse.

Ensuite, Monsieur * & moi nous allâmes à demi quart de lieuë de Nismes où nous vîmes une moitié qui reste d'un Temple de Diane. Ces gens-là logeoient mieux la Divinité que nous ne la logeons à present ; & faisoient bien plus d'honneur à leurs faux Dieux, que nous n'en faisons au veritable. Nous devrions en avoir honte ; mais la faute vient, je croi, de vous autres Créatures, qui vous mêlez de vous faire adorer ; cela fait grand tort au Créateur.

De ce Temple nous allâmes un peu plus loin voir une masse de pierre fort élevée : elle est contemporaine de l'Amphithéatre & du Temple de Diane. Là nous trouvâmes une ra-

reté. C'étoit un Parisien dont Monsieur ** voulut à toute force s'accoster. Il avoit depuis peu achetté une charge à la Cour, & servoit son quartier. La rareté de cet homme consiste en ce que douze des plus sots hommes du Roïaume ne pourroient dire tant de sottises qu'il en dit lui seul. Comme c'est un illustre en son genre, il faut vous en apprendre le nom. Il s'appelle F **. J'ai remarqué qu'ordinairement un grand Parleur, quelque spirituel qu'il soit, dit quelque impertinence parmi quantité de bonnes choses : que de même un grand Parleur, quelque sot qu'il soit, dit quelque bonne chose parmi quantité de mauvaises. Celui-là fit tout d'une parure; il ne déparla point, & il ne voulut jamais nous honorer d'une chose dite à propos.

On vient de recevoir des nouvelles de la goutte de Monsieur le Cardinal; car vous savez qu'elle a un Courier pour elle seule. Aussi fait-

elle furieusement l'entenduë parmi ses autres compagnes les gouttes de la Bourgeoisie. Il est plus mal qu'un si grand Homme manque de santé, tandis qu'un million de coquins en ont de reste. Mais je n'en puis être fâché : c'est lui, Mademoiselle, qui est cause que je suis si long-tems absent de vous.

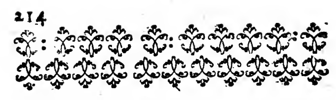
J'ai vû *Pezenas*, le lieu où Sarazin est enterré. Il n'y a nulle difference entre la pierre qui est sur son Tombeau, & celle qui est sur le tombeau du Cordonnier, & si je gage que le Cordonnier n'a jamais fait de si bons sonnets que celui. Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté, cela me fit bien perdre de l'envie de me rendre immortel par mes vers : j'aime mieux être le plus long-tems que je pourrai, un pauvre mortel comme je suis, sujet & exposé à toutes les rigueurs du tems & aux vôtres.

A *Narbonne*, force gens de la Cour furent hier voir (avant que de partir pour Perpignan), un Tableau d'u-

ne Resurrection du Lazare, fait par un Moine, il y a deux cens cinquante ans, qui s'appelloit *Frere Sebastien Piombo.* Il ne fit jamais que deux Tableaux en sa vie; l'un est à Rome, & de celui-ci, Monsieur le Cardinal de Richelieu en a voulu donner quarante mille écus. Vous vous attendez que je vous dise, que si j'avois à choisir du vôtre & de celui-là en pur don, je ne balancerois pas un moment; vous avez raison, je prendrois sans balancer celui de quarante mille écus. Et cependant obligez-moi, s'il vous plaît, de croire que je suis autant qu'on le sauroit être,

Vôtre tres-humble....





REFLEXIONS
SUR
LA RELATION.

RIen, en matiere d'éloquence, ne ſemble plus difficile que la Relation;&c'eſt un petit chef d'œuvre, quand elle eſt bien faite. La Lettre qui a l'air de Relation, eſt ordinairement plaiſante, & ſemée de Proſe & de Vers. Les circonſtances de la choſe qu'on y raconte, doivent être agréablement marquées, & tendre toutes à réjoüir galamment l'eſprit ; de-

ſorte qu'il n'y faut rien d'obſcur, de languiſſant, ni de ſuperflu. Ces défauts ennuïent plus qu'on ne ſauroit penſer, & il importe de les fuïr, & ſurtout dans le récit.



A MONSIEUR [Balzac lett. prem.
D'AMBEUILLE.

Relation de Rome.

JE vous attens à Rome, où je vous fais l'essai des plaisirs que vous y aurez à vôtre arrivée. Pour y être heureux, il faut seulement, Monsieur, n'être pas aveugle. Le Soleil, malgré le froid qu'il y fait cettte année, a la force de nous meurir des raisins, & de nous faire naistre des fleurs; & tout l'hiver tombe sur les montagnes voisines, de peur que nous ne manquions de neige au mois d'Aoust; mais si vous voulez que je ne vous céle rien, il n'y a point de lieu, où la vertu soit si proche du vice, & où le bien soit si mélé avec le mal. On voit des miracles d'un côté & des monstres de l'autre: & au même tems que les uns se donnent la discipline, les autres

autres ſe baiſent, ou ſont quelque choſe de pis. Il y a ici outre cela, une auſſi grande paix, qu'en cette partie de l'air, qui eſt au deſſus des vents. L'oiſiveté eſt le métier des honnêtes gens : & pour ſauver la moitié du monde, un homme ne ſe leveroit pas de table à la hâte, de crainte de troubler ſa digeſtion. Mais en recompenſe, on vous montrera des perſonnes dont la ſainteté éclaire toute l'Egliſe. Ce ſont leurs prieres qui gagnent les victoires; & leurs jeûnes qui font venir l'abondance ſur la Terre. En un mot il y a de ſi grands exemples de vertu, & de ſi belles occaſions de pecher, que je ne m'étonnerai point, ſi vous vous y faites homme de bien : & je vous pardonnerai volontiers auſſi, ſi vous ne le faites pas. Comme la nouvelle Eſpagne eſt le païs de l'or, l'Affrique des Lions, la France des Soldats; ainſi l'Italie eſt le païs des Belles : Quand vous les verrez ſur les lieux, & que vous comparerez leur beau-

té avec la mauvaiſe mine des Italiens, je ne doute point qu'il ne vous ſemble que ces divines femmes ſe ſont faites toutes ſeules; ou que ce ſont des Reines qui ont épouſé leurs valets. La plûpart des Dames de delà les Monts n'ont d'agrément, que ce qu'il en faut, pour n'être pas laides; & s'il y en a quelqu'une dont le viſage vous plaiſe, ce ſera peut-être une Bête agreable; mais à Rome, elles naiſſent généralement éloquentes, & dans une même perſonne, vous trouvez vôtre Maître & vôtre Maitreſſe. Pour moi, je l'avoüe, je ne vis plus ſous le Regne de Clorinde: & tout ce que je puis au lieu où je me rencontre, c'eſt d'honorer encore un peu ſa mémoire. Vous m'accuſerez de legereté; mais Monſieur, penſez-vous que mes ſoupirs ne ſe laſſent point de faire tous les jours quatre cens lieües? & puis je n'ai point reçû de faveur d'elle, qui ne ſoit plûtôt des marques de ſa vertu, que des témoignages de ſon a-

mour, & si elle avoit perdu tout ce qu'elle me donna jamais, elle ne le trouvera pas seulement à dire. Ainsi ce n'est qu'à ma parole que je suis obligé, & je l'estimerois trop si j'en faisois plus d'état que les Princes ne font de la leur. C'est un point décidé, *que cent faux sermens d'un Amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel*; & que ce n'est que le Dieu des Poëtes que nous offensons par nôtre parjure : Je vous dirai le reste sur le bord du Tibre; dans ces ruïnes précieuses où je vais réver une fois le jour, & marcher sur les pas de ceux qui ont mené les Rois en triomphe. C'est là, pourvû que vous soïez encore vous-même, que vôtre felicité vous attend, & qu'y étant, vous tiendrez pour bannis tous ceux que vous aurez laissez en France. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble....

A MONSIEUR

MENAGE.

C'eſt un recit en vers ſemez, où l'on conte ce qui ſe paſſa au Parnaſſe à la nouvelle de la mort de Voiture.

J'Ai, Monſieur, une tres-mauvaiſe nouvelle à vous mander : mais pour cela je ne vous exhorterai point à vous ſervir de vôtre conſtance, ni à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à vôtre vertu de croire qu'on la pût ſurprendre : & il me doit ſouvenir de la maniere, dont Homere ſe ſert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure, que j'ai une pareille choſe à vous écrire. Si celui qui annonçoit à Achille le trépas de ſon ami, eût agi avec un homme vulgaire, il l'auroit conduit par degrés

jusqu'où il devoit le mener : il lui auroit dit que Patrocle venoit de se battre contre Hector ; qu'il avoit été blessé en ce combat ; & ensuite qu'il y étoit succombé. Cela ne se passe point de la sorte chez le Poëte. Le messager va son droit chemin : & comme si ce n'étoit pas assez de dire à Achille, *Patrocle est mort ;* il débute par ces mots *Patrocle git*, & commence ce recit par son Epitaffe. Ainsi je ne vous en ferai point à deux fois : & pour vous traiter comme un grand Homme, je vous dirai, tout d'un coup,

VOITURE, *ce pauvre mortel*,
Ne doit plus être apellé tel.
Voiture est mort, Ami Menage,
Voiture qui si galamment
Avoit fait je ne sai comment,
Les Muses à son badinage ;
Voiture est mort, c'est grand dommage.

Si vous demandez dequoi, je vous dirai qu'aïant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fiévre ; cet-

te maladie qui prend les choses chaudement, & qui se ressouvient toûjours que les Romains l'ont adorée, n'avoit pû souffrir ce mépris, & qu'aprés avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lorsqu'elle sembloit être satisfaite d'une si cruelle vangeance, elle avoit tout d'un coup redoublé sa haine contre lui, & avec tant de violence, qu'elle l'avoit emporté en quatre jours. C'est à quoi l'on attribuë la cause de sa mort, & cela me paroît assez vrai-semblable. Je ne vous entretiendrai point des Ouvrages que nos amis ont composez sur ce sujet, de la tristesse universelle de la Cour, du grand deüil qu'ont pris Messieurs de l'Academie; & enfin de ce qui s'est passé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ai bien de plus grands misteres à vous réveler. J'ai à vous apprendre ce qui s'est fait au Parnasse, & combien illustres ont été les funerailles dont Apollon & les Muses ont honoré le

défunt. Ne demandez point qui m'en a instruit. C'est un secret trop grand pour le confier à une Lettre. Je vous le dirai à nôtre premiere vûë, mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

Lorsque des demi-Dieux les ames éternelles
Délaissant pour jamais leurs dépoüilles mortelles,
Volent vers les beaux champs, où la paix & l'amour,
Et les plaisirs tous purs ont choisi leur séjour.
Si pendant les travaux de leur illustre vie,
Ces Heros ont suivi la fortune de Mars;
Et si la gloire acquise au milieu des hazards,
A fait leur plus grande envie :
Sur un char triomphant pompeusement armé
Mars célebre la mort de ceux qui l'ont aimé,
Par de sanglantes funerailles

Par cent combats fameux, par cent
fieres batailles,
Par la chûte de cent murailles :
Mais si d'autres Heros d'un senti-
ment plus doux,
Car il est des Heros d'une douce
maniere,
(Il en est de Justice, il en est de
Bréviaire)
Ont estimé de grands fous,
Ceux qui se fourrent aux coups ;
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux Adorateurs
Des neufs Filles de mémoire,
Nommez Auteurs.
Soudain que la mort a pris
Quelqu'un de ces beaux esprits ;
(Un Poëte par exemple)
Apollon sort de son Temple,
Et sur Parnasse montant,
Tous les Auteurs l'assistant,
Couvert d'une robe noire
Et d'un grand crespe de deüil,
D'une pompe funebre honore son cer-
cueil.
Je vous conjure de m'en croire,

Sans demander quoi, ni comment:
Car enfin si seulement
Vous en doutiez un moment,
Je quitterois là l'Histoire
Qui n'a que ce fondement.

Ainsi Monsieur, supposé, que vous me croïez, je continuerai à vous dire qu'aussi-tôt que le foible Voiture eût rendu l'esprit, le Genie qui durant ses jours l'avoit accompagné, partit, selon la coûtume, pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais, parce qu'il étoit délicat, qu'il faisoit la plûpart de ses traites en litiere, & s'amusoit à badiner par les Hôtelleries, Voiture étoit pleuré des hommes, qu'Apollon ne savoit pas qu'il fût mort. On fit divers jugemens de ce Genie dans les lieux où il passa. Les uns le prenoient pour un Genie enjoüé, les autres pour un Genie particulier, quelques-uns pour un grand Genie. Il ne sembla commun à pas un, & pas un ne le trouva mauvais. Dés que la nouvelle de la mort de Voiture fût sûë d'Apol-

lon, il fit écrire & porter les billets de son Service, qui ne different des nôtres, qu'en ce que c'est au nom de ce Dieu qu'on prie, & qu'ils sont écrits en Vers.

Voici celui de Voiture.

De par le Fils de Iupiter,
Vous étes priez d'assister
Aux funerailles de Voiture;
Qui demain Mardi se feront:
Au Parnasse sa Sepulture,
Où les Muses se trouveront.

Tout le monde spirituel prié de la sorte, le Mardy qui fut le 7e de Juillet de l'année 1648. on commença la ceremonie des funerailles: & pour vous dire déja une partie du secret, ceci se passoit au Parnasse, à mesure que je l'écrivois:

Au point de la clarté naissante,
L'Aurore pâle & languissante,
Quand la porte du jour s'ouvrit,
De nüages noirs se couvrit;
Tâchant par ses couleurs funebres
A continuer les tenebres.
Sous ce triste manteau de deüil,

Elle parut la larme à l'œil :
Et rendit en cette avanture
Céfale jaloux de Voiture.
Du grand déluge de ſes pleurs
Elle noïa toutes les fleurs
Et groſſit les flots d'Hypocrene
Preſque autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un, qui cet endroit lira
Quelque bel-Eſprit me dira,
Qu'encore que Voiture eût des charmes,
Il ne meritoit pas ſes larmes.
Que l'Aurore ſe faiſoit tort,
De pleurer chaudement ſa mort;
Vû qu'il montroit par tout pour elle
Une averſion naturelle;
Ne la voïant que rarement
Et toûjours fort chagrinement,
Se couchant quand elle alloit naître
Lui fermant au nez la fenêtre;
Et mêmes étant ſi hardi
De receler juſqu'à midi,
Sous une peſante paupiere,
Le ſommeil qui hait la lumiere.
Entre nous cette objection
Fait d'abord quelque impreſſion,

Et mérité qu'on y réponde.
Or voici sur quoi je me fonde.
Ie dis donc, que ce grand ennui
N'étoit point pour l'amour de lui;
Mais seulement pour l'amour d'elles,
I'entens des neufs doctes Pucelles,
Qui depuis long-tems, ce dit-on,
Gouvernent Madame Titon;
Et qui toutes l'avoient priée
Comme leur meilleure Alliée,
De pleurer de bonne façon
Le trépas de leur Nourrisson.
Ce qu'elle avoit bien voulu faire
Dans la crainte de leur déplaire;
Et de perdre ses beaux habits
D'or, de perles, de rubis,
Dont ces neufs Sœurs l'ont équipée,
Comme l'on fait une poupée.
Même on dit que sans s'affliger,
Elle les pouvoit obliger.
Car cette Déesse amoureuse
De sa nature est fort pleureuse.
Or dans peu l'orage cessa,
Et soudain le convoi passa.

Premierement parurent les Graces; les cheveux en desordre, & sans

leurs guirlandes accoutumées. Elles avoient déchiré leurs vétemens pour témoigner leur déplaisir, & étoient presque nuës. Elles conduisoient cinquante Amours communs, qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes ; & marchoient deux à deux, leurs bandeaux déchirez, leurs carquois renversez & vuides, leurs Arcs trainans, & leurs aisles pliées & basses. Trente Cupidons suivoient ceux-ci, & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons ; mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie. Car ces trente étoient tous Amours coquets, qui sont de grands Comediens ; & qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avoit point eu de plus chers amis, ni qu'il eût plus volontiers emploïez en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe, & ils tenoient, l'un la bigotere,

l'autre le miroir, l'autre les pincettes, & enfin les autres, les peignes d'écailles de tortuë, les boëtes de poudres les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, & le reste des armes qui avoient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais voïez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons qui pensoient dupper le monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croïoient n'être point apperçûs, badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir, l'autre se bridoit de la bigotere, l'autre tiroit le poil des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, & un autre qui se faisoit des lunettes, de la peinture dont dans les derniers tems Voiture rajeunissoit ses cheveux & sa barbe. Aprés eux, paroissoient vingt grands Cupidons, couronnez de palmes & de cyprés, armez en amours, mais aïant leurs

armes couvertes de crêpe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes, des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets, & des *Aprétadors* de pierreries. Car Voiture avoit aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis la Couronne jusqu'à la cale.

Un certain Amour de respect,
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage,
Avec un autre Amour discret,
Qui se pique d'être secret,
Suivoient cette brave vingtaine,
Portant deux cassettes d'ébeine.

Ces cassettes étoient remplies, l'une de poulets, & l'autre de boëtes de portraits. Les poulets étoient cachettez, & les boëtes de portraits fermées. On voïoit aprés eux, un Amour seul, qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelloit *l'Amour constant*. Celui-là, de sa nature, est bien plus dangereux que

ses freres. Le mauvais garçon avoit si cruellement tourmenté Voiture, que pour exprimer le desordre de son ame, il l'avoit contraint de faire imprimer au devant du Poëme de *l'Arioste*, qu'il n'étoit pas moins furieux que Roland. Aussi, depuis ces mauvais traitemens, Voiture ne l'avoit jamais pû souffrir, non pas mêmes en la personne d'*Angelique*, pour laquelle il avoit tant enduré, tellement que cette pauvre Dame en avoit été persecutée à son tour.

Elle avoit souffert sa blessure
Sur la terre & les flots, par le monde courant.
Pour Voiture
Mais pour Voiture indifferent:
Tantôt suivant sa débile personne
Des rivages de Seine aux rivages de Somme:
Et cela veut dire en somme
Depuis Paris jusqu'à Peronne
Pour flatter son tourment
Chantant gaillardement
Puisque Voiture s'élogne

Je m'en vais dans la Pologne.
D'un si beau conte c'est assez.
Menage, vous la connoissez
Et vous savez toute l'Histoire
Du grand conducteur Cuisse-noire.
Revenons-donc à nos moutons.
Qui sont les Amours, & comptons.

* On diroit aujourd'hui *s'éloigne* ; mais parce que cela ne pourroit rimer avec Pologne, on regardera *s'élogne* dans les Vers de Monsieur Sarazin comme une licence, qui n'est pas à imiter.

On ne s'étonna point de voir cet Amour constant à l'enterrement d'un homme qui le haïssoit si fort. Car c'est sa coûtume (au moins à ce qu'il jure) de durer jusqu'au tombeau, de vaincre mêmes la mort, & de se perpetuer comme un Fénix dans les cendres de la personne aimée.

Mais de tels discours, fort-souvent
Autant en emporte le vent:
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du Roy Mausole.

Or cela soit dit en passant
Pour la Belle que j'aime tant.
Enfin suivoit une volée
Grande & confusément mêlée
D'Amours de toutes les façons.
C'étoient tous ces Oiseaux garçons,
Dont Voiture a donné la liste.
Aprés, on voïoit sur leur piste,
Les Amours d'obligation;
Les Amours d'inclination;
Quantité d'Amours idolâtres,
Une troupe d'Amours folâtres;
Force Cupidons insensez,
Des Cupidons interessez,
Des petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes;
Mêmement de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des Amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles:
Car vous savez qu'on dit toûjours
Qu'il n'est point de laides Amours;
Et bref tant d'Amours qu'à vrai dire,
On ne les pourroit pas décrire.
Comme l'on voit les Etourneaux
Tournoïant aux rives des eaux;

Lorsque la premiere froidure,
Commence à ternir la verdure:
Leur nombre qui surprend les yeux,
Noircit l'air, & couvre les cieux:
Tels ou plus épais, ce me semble,
Se pressant cheminoient ensemble
Tous les Amours de l'Univers:
Mais un peu de tréve à nos vers,
Et pour discourir d'autre chose,
Retournons tout court à la prose.

Les Amours achevoient de passer, lorsqu'on vit venir les Auteurs que Voiture avoit aimez, & à qui il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur présence, & marchoient selon leurs dégrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers; car pour les Grecs, à cause que Voiture prétendoit que tout François de par *Francus* descendoit d'Hector, il les avoit toûjours haïs comme les ennemis de ses peres. Il avoit composé en Latin quelques Epîtres & quelques Vers, que l'ancienne Rome auroit approuvez,

Pour l'en récompenser, plusieurs prioient *Tibulle* de pleurer sa mort par une Elegie, & Pline le jeune d'honorer sa memoire par un Panégyrique : mais ils s'en excusoient tous deux ; l'un parce qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit fait des Vers ; l'autre sur ce qu'il ne haranguoit plus, depuis qu'il étoit mort ; & ils vous les renvoïoient, protestant que vous composiez des vers dignes du siecle d'Auguste, & que vôtre prose égaloit celle des meilleurs Ecrivains de ce même siecle. Une partie de leur trouppe chantoit les loüanges de ce Bel-esprit. Voici les vers que quelques-uns de cette trouppe firent pour son Epitaphe.

Pullus Apollinis,
Heu! lacrymabili
Morte peremptus,
Inclytus istâ
Conditur urnâ,
Et tumulo levi
Hoc mansurum
Addite carmen:

Vetturius nulli nugarum laude secundus.

Les Italiens marchoient aprés les Latins, & chantoient à l'envi

Sonetti, madrigaletti,
Versi sciolti vezzozetti,
Per Vicenzo Vetturetti.

Le *Cicero d'Adria* entendant ainsi loüer Voiture, demandoit au *Tassonè* qui le conduisoit, qui étoit ce François dont on disoit tant de bien. Car, pour lui, il ne l'avoit jamais vû, & n'avoit lû aucun de ses Ouvrages. Le *Tassonè* à sa maniere accoûtumée, lui répondoit,

Era quel Vetturetto, un cristiano
Maninconico in vista, e picciolino
Ma d'ingegno si grande è si sourano
Che pegaso i caval da paladino
Sotto quel grave peso an dava piano
Et parea caval da Vetturino.
Benche tal volta porti sù la schiena
Di Poëti moderni una dozzeina.

Les Espagnols passoient les troisiémes, & disoient en chemin, faisant *unas decimas*, que Voiture avoit composées en Castillan.

Ces gens ravis de la beauté
De ces Vers pleins de majesté,
Admiroient un si noble Ouvrage,
Et chacun, au stile trompé,
Crioit tout haut en son langage :
Es dé Lopé, es de Lopé.
Lopé qui se voïoit flater,
Pour ôter tout lieu de douter,
Qu'il n'eût fait ce divin Poëme,
D'une fausse gloire pippé
Crioit comme un Diable lui-même :
Es dé Lopé, es dé Lopé.
Y los ecos de Parnasso
Por favorescer Vettura,
Otro narcisso moderno
Aunque es de Lope oieron
Es de Vettura dixeron.

Aprés ces Auteurs étrangers, paroissoient nos vieux Romanciers : on y voïoit presque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe-Auguste jusqu'au Roi François Premier ; & cela, parce que Voiture avoit pris un singulier plaisir à travailler en leur stile. Ces Romanciers étoient suivis d'une troupe de bonnes gens,

qui ſe lamentoient pitoïablement. C'étoient nos vieux Poëtes, que Voiture avoit remis en vogue par ſes Balades, ſes Triolets & ſes Rondeaux, & qui par ſa mort retournoient dans leur ancien décri. *Marot*, qui ſur tous lui étoit le plus obligé, ſe plaignant plus fortement que les autres, & à demi deſeſperé leur chantoit cette Balade :

Maître Vincent nous avoit retirez,
Par ſes beaux vers faits à nôtre maniere,
Des dents des vers, nos ennemis jurez,
Du long oubli d'une ſale pouſſiere :
Lorſque jadis nous tenions cour pleniere,
Tout gentil cœur compoſoit un Rondeau ;
Vieille Balade étoit un fruit nouveau ;
Les Triolets avoient groſſe pratique ;
Tout nous rioit ; mais tout eſt à vau-l'eau.
Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

Bien eſt raiſon, que ſoïons éplorez,
Quand Atropos la Parque ſaffraniere
En retranchant les beaux filets dorez,
Où tant ſe plut ſa ſœur la Filandiere,
A fait tomber Voiture dans la biére,
Bien vous faut-il prendre le chalumeau;
Et triſtement ainſi qu'au renouveau;
Le Roſſignol au bocage ruſtique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau,
Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.
Or nous ſerons par tout deshonorez;
L'un ſera mis en cornets d'épiciere;
L'autre expoſé dans les lieux égarez,
Où les mortels d'une poſture fiere,
Lui tourneront par mépris le derriere,
Pluſieurs ſeront balaïez au ruiſſeau.
Maints au foïer trainant en maint lambeau,
Sera brûlé comme un traître Hérétique;
Chacun de nous aura part au gâteau,

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

Prince Apollon ! un funeſte Corbeau,
En croaſſant au ſommet d'un ormeau,
A dit trois fois d'une voix prophetique,
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau.

Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique.

La Déeſſe *Badinerie* ſuivoit les Auteurs : ſa triſteſſe paroiſſoit badine ; & elle étoit accompagnée du vieux Badin ** que vous connoiſſez :

Il me ſemble que je le *voi*
De noir comme Pégaſe vê - *tu*
En ſa nouvelle tablatu - *re*
Cherchant trois rimes à Voiture.
Il cheminoit à ce con - *voi*
Le front ridé, l'œil abat - *tu*
La barbe juſqu'à la ceintu - *re*
Triſte du trépas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheval Pégaſe en main. Et ce cheval étoit là venu, parce que, comme Voiture étoit petit, il avoit accoûtumé de s'a-

genoüiller badinement toutes les fois qu'il vouloit monter dessus. Le pauvre cheval marchoit avec grand'peine, tant il avoit les jambes de derriere gorgées de ces eaux, qui lui descendent incessamment, & qui se sont tellement corrompuës sur sa vieillesse, qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnasse, & produit toutes les Grenoüilles poëtiques, dont nous sommes persecutez :

* Comme un vieux cheval de ren - *voi*
Maigre, harassé, courba - *tu*
Venoit la debile montu - *re*
Aux funerailles de Voiture.

Son Corbeau & son Chien y étoient aussi. Le Corbeau jettoit des cris pitoïables : & le chien ne disoit mot ; au contraire il marchoit fort pensif, & tenoit la queuë entre les jambes.

** C'étoit Neuf-Germain, Poëte folâtre en faveur de qui Voiture pour se divertir, a composé quelques vers, Comme ce Badin incommodoit de ses Ouvrages tout le monde, Monsieur de Ramboüillet

pour en être moins importuné en lui donnant plus de peine, lui proposa de faire des vers qui rimassent sur chaque syllabe du nom de celui à qui il les adressoit : & cela selon l'ordre que les syllabes étoient dans le nom. Cette grotesque maniere de rimer plût au Seigneur de Neuf-Germain. Il y donna tête baissée, & l'on en rit.

On s'étonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, & la Taupe, ausquels Voiture avoit donné l'immortalité dans ses Ouvrages; & qui à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvoient lui refuser les derniers devoirs : mais le miserable état, où le desespoir de cette mort les avoit reduits, & où ils sont encore, les devoit bien excuser. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vais dire, & vous ne vous imaginerez jamais les choses que leur douleur les force de faire, si un autre que moi vous les racontoit ; mais je vous les garentis vraïes ; car je les sai d'original.

Le Grillon, saisi de douleur
Voulant mourir en ce malheur,

S'étoit cheminant ſur les piſtes
Des anciens Gymnoſophiſtes
Au travers des flammes jetté,
Et dans un four précipité.
Mais tous ces amis qui coururent,
A point nommé le ſecoururent,
Lorſque les ardeurs du fourneau
Commençoient à griller ſa peau.
Maintenant contre ſon envie,
Forcé de conſerver ſa vie,
Gardé des ſiens, plein de courroux
Il ſe renferme dans les trous;
Et prés des fours fait ſa demeure:
N'attendant là, ſinon quelque heure
Que les gens ne s'en doutent pas
Afin de courir au trépas,
Montrant par une voix dolente
Qu'empêcher ſa fin violente
Lui cauſe un immortel ennui:
Et portant toûjours avec lui
Sur ſa peau plus noire que mûre
D'illuſtres marques de brûlure.
Le Hibou, l'unique ſoulas,
Et les délices de Pallas,
Qui devant que le bon Voiture
Eût ſubi la loi de Nature,

Ne recherchoit que l'entretien
Du gentil Peuple Athenien,
Maintenant, dont chacun s'étonne,
Ne voulant frequenter personne,
Mélancolique, songe-creux
D'un esprit fantasque & hideux
Sous des toits remplis d'araignées,
Ou dans des forests éloignées,
Il fuït la lumiere du jour;
Et lorsque la nuit à son tour
Couvre l'Univers de tenebres,
Il pousse mille cris funebres,
Songeant seulement à gemir,
Sans se coucher & sans dormir.
D'ailleurs la discrette Tortuë
Pleine de l'ennui qui la tuë,
De voir dans la tombe enfermé
Le mortel qu'elle a tant aimé;
Pour cacher sa douleur secrette,
De crainte que l'on n'en caquette,
Choisit sa petite maison,
Comme une éternelle prison:
Et là, seule veuve, & dépite,
Ne reçoit aucune visite.
De-là vient qu'assez à propos
Le monde dit que sur son dos

Elle portera sa demeure
Iusques au moment qu'elle meure,
Sans s'en éloigner tant soit peu
Quand même on y mettroit le feu:
Et sans desormais plus paroître
Qu'un peu la tête à la fenêtre.
Mais on tient pour tout assuré
Que la Taupe a si fort pleuré
Qu'enfin elle a perdu la veuë:
Qu'elle dit qu'elle est resoluë
De porter toûjours le grand deüil,
Et pour rencontrer le cercueil;
Qui le fameux Voiture enserre,
De foüiller par toute la Terre:
Cherchant sur tout dans les jardins,
Comme croïant que les jasmins,
Et les fleurs de cette nature
Naissent sur cette sepulture;
Où le plus insolent hyver
N'oseroit les aller trouver.
Au reste bien déterminée
Ne cessant ni jour, ni journée,
De travailler aveuglément.
Et si dans ce beau monument
Le destin permet qu'elle arrive
De s'enterrer là toute vive:

Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle aima si fort.
Or maintenant je vous demande
Si cette miserable Bande
Ne pouvoit pas honnêtement
S'excuser de l'enterrement.

La representation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier, & portée sur les épaules de huit beaux Garçons. C'étoient les Jeux, & les Ris, qui l'avoient accompagné durant sa vie : mais les Ris étoient mélancoliques, & les Jeux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, sur lequel cette figure étoit posée, étoient soutenus par Ronsard, Desportes, Bertaud & Malherbe. Jupiter menoit Apollon, & neuf des plus grandes Déesses, chacune une Muse. Le reste de nos Poëtes des derniers tems suivoient la figure, & fermoient le Convoi. Il y avoit une telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon, à celui de Themis, où l'on a élevé la Sepulture des grands Hom-

mes, que ſans les Satires, qui faiſoient faire place à coups de Tyrſes, la Pompe auroit eu peine à paſſer, les lauriers rompant ſous le faix de la Canaille poëtique, qui avoit monté deſſus : & tout le monde avoüant que depuis les funerailles de Catulle, que ſon ſiecle regardoit comme le nôtre a fait Voiture, on n'avoit point vû au Parnaſſe une ſi belle Aſſemblée.

Dés qu'on eût rendu les derniers devoirs à la figure du défunt, on vit Apollon couronné de ciprés, qui tenant un luth s'avança devant les hommes & devant le Dieux, & chanta des vers. J'aurois dans cet endroit, pouſſé auſſi une quantité de vers, ſi je me fuſſe laiſſé aller à l'entouſiaſme; mais comme la raiſon s'eſt preſentée à point nommé, & qu'elle m'a montré qu'il ne m'appartenoit point de faire parler Apollon, ni de loüer Voiture, j'ai été obligé d'en demeurer là. Mon deſſein étoit, aprés avoir donné à ce fameux Poëte, toutes les loüanges

qu'on peut donner à un homme d'esprit; de le faire choisir par Apollon pour son Collegue à l'Empire de la Poësie : & de faire ordonner à ce Dieu, qu'à l'avenir les Poëtes l'invoqueroient au commencement de leurs Ouvrages.

De plus je lui voulois bâtir en ces bas lieux,
Un Temple, & des Autels d'éternelle structure:
Je voulois le placer aux Cieux:
Et nommer de son nom quelque Etoile, Voiture,
Comme nous appellons l'astre du Nord, Arcture.
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
Et dignes de Voiture, & dignes de paroître,
Il faudroit être Bel-Esprit;
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

A MADAME DE MONTAUSIER.

Relation en vers semez.

Sarazin lui conte ce qui se passe à Chantilly, & l'ordre qu'il a eu de s'acquitter de ce devoir.

Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée,
Où Messire Honoré fit adorer Astrée:
Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautez
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide, & l'amoureuse Alcine
Emprisonnerent leurs Blondins,
Ni les inventions de ces plaisans jardins
Que malgré Falerine

Détruisit le plus fier de tous les Paladins ;
Tout cela quoi qu'en veüille dire
Les gens qui nous en ont conté ,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ai datté ,
Et d'où je prétens vous écrire
En stile de Roman la pure verité.

Le bruit que le zephire excite parmi les feüilles des bocages , au point que la nuit va couvrir la Terre, agitoit doucement la forest de Chantilly , lorsque dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tyrsis. Elles n'étoient point de ces pauvres Nymphes des bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis & pour habit n'ont que l'écorce des arbres. Leur équipage étoit superbe, & leurs vêtemens brillans de l'éclat des pierreries. Elles avoient sur leurs coeffures des capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules, des trousses pleines de flèches , & dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de

la foreſt, qu'elles vouloient attaquer. Elles venoient ſur un chariot paré de velours cramoiſi, bordé d'une crépine d'or, & enrichi de groſſes houpes. La plus âgée par la majeſté de ſon viſage imprimoit un profond reſpect à ceux qui l'approchoient. Celle qui ſe trouvoit à ſon côté, faiſoit éclater une beauté plus accomplie, que la peinture, la ſculpture, ni la poëſie n'en ont pû jamais imaginer. La troiſiéme avoit un air aiſé & facile que l'on donne aux Graces. Elle ſe trouvoit placée aux pieds des deux autres ſur un carreau de toile d'or; & tenant d'une main des rênes de ſoïe, elle conduiſoit quatre chevaux blancs, qui tiroient le chariot & qui marchoient d'une maniere plus ſuperbe, que les chevaux d'Achille, que ceux de Rheſus, & que ceux de Neptune qui firent triompher Pelops, & pour les ôter de toute ſorte de comparaiſon, ces chevaux ſurpaſſoient en tout les chevaux du Soleil.

Aux deux côtez alloient deux demi-Dieux,
L'un d'un air doux, & l'autre audacieux:
L'un comme un vrai foudre de guerre
Par Mars n'étoit point égalé;
L'autre avec raison pouvoit être appellé
Les délices de la Terre.

Cette divine Troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique Berger, la premiere Nymphe lui fit commandement de s'approcher d'elle & tandis que dans un profond respect, ravi d'étonnement il admire cette avanture, la Déesse avec un ton de voix, qui acheva de le charmer, lui parla ainsi:

Quitte ta mélancolie,
Prens ta plume, écris à Julie,
Tout ce qui se passe en ces lieux,
Et pour lui faire mieux connoître qui nous sommes;
Nomme nous comme font les hommes,
C'est le commandement des Dieux.

Le Berger *homme assez sage,*

Suivant ce commandement,
Prit des hommes le langage;
Et quittant là le Roman,
Ecrivit naïvément,
Ce qui ſuit en cette page.

MADAME,

Hier au ſoir entre chien-&-loup je rencontrai dans la grande route de Chantilly Madame la Princeſſe qui s'y promenoit, & qui n'eut jamais tant de ſanté; accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, & de Madame de Saint-Loup, qui n'eut jamais tant de gaïeté, toutes trois en deſhabillé & en caleche, ſuivies des Alteſſes de Condé & de Conti.

Et d'un autre petit Cadet,
Monté ſur un petit bidet,
Dont la mine mutine, & fiere
Montre qu'il eſt fils de ſon pere.
C'eſt nôtre Duc qui ſe fait grand,
Et qui viſiblement profite
Sous la conduite.

De Madame de Champ-grand,
Dont vous connoissez le merite.

Madame la Princesse m'aïant apperçû, m'appella, & me dit, Sarazin, je veux que vous alliez tout à « l'heure écrire à Madame de Montausier, que jamais Chantilly n'a été « plus beau; que jamais on n'y a mieux « passé le tems; qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, & qu'elle se mocque d'être en Saintonge, « pendant que nous sommes ici.

Mandez-lui ce que nous faisons,
Mandez-lui ce que nous disons:
J'obéïs comme on me commande,
Et voici que je vous le mande.
Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient,
Fait voir aux Indiens son visage riant;
Que des petits oiseaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant sous les vertes feüillées;
Que par tout le travail commence avec effort,

A Chantilly l'on dort.
Auſſi lorſque la nuit étend ſes ſombres voiles,
Que la Lune brillante au milieu des Etoiles,
D'une heure pour le moins a paſſé le minuit,
Que le calme a chaſſé le bruit
Que dans tout l'Univers, tout le monde ſommeille
A Chantilli l'on veille.
Entre ces deux extremitez;
Que nous paſſons bien nôtre vie!
Et que la maiſon de Sylvie
A d'aimables diverſitez!
Les ſens y ſont enchantez,
Les bois, les étangs, & les ſources
Et les ruiſſeaux qui dans leurs courſes
D'un pas bruïant & diligent,
Font rouler leurs ondes d'argent,
Les jardins, les foreſts, les côtaux, les prairies
Le ſuperbe bâtiment
Paré de Tapiſſeries,
Où la matiere & l'art combattent noblement,

Et que vous connoiſſez particulierement,
Peuvent-ils pas paſſer pour un enchantement ?
Ici nous avons la muſique
Des luts, des violons, & des voix.
Nous goûtons le plaiſir des bois,
Et des chiens & du cor, & du Veneur qui pique.
Tantôt à cheval nous volons ;
Et bruſquement nous enfilons
La bague au bout de la carriere.
Nous combattons à la barriere.
Nous faiſons de jolis tournois.
Nous allons tous les jours à l'ombrage des bois :
Et nous donnons le bal tous les ſoirs une fois,
Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerriere.
Et quant à nos feſtins, ils valent beaucoup mieux,
Que le feſtin des Dieux ;
Ni le Nectar, ni l'Ambroiſie.
Qui ſont mets fort legers, ſelon ma fantaiſie,

N'égalent pas nos perdreaux
Ni les gros poissons de nos eaux,
Ni les fruits tres-bons, & tres-beaux;
Ni nos mêlons qu'on croiroit d'Italie.
Conterai-je dans cet écrit
Les plaisirs innocens que goûte nôtre esprit.
Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede & Corneille,
C'est-à-dire vulgairement
Les Vers, l'Histoire & le Roman
Nous divertissent à merveille;
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant.
Or çà, parlez-moi franchement,
En vous imaginant ce divertissement,
Vous avez la puce à l'oreille:
Et vous haïssez bien vôtre Gouvernement.
Pour moi, je vous conseille
De venir ici promptement
Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment

D'emprunter la grande Serpente,
Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait.
Elle court comme la Tourmente,
Ou le cheval de Pacolet,
Qui vole comme une fusée.
C'est-là justement vôtre fait;
Et la monture est fort aisée.
Car l'hypogrife est un oiseau fort laid:
Tels palefrois font peur aux Demoiselles.
Et puis du grand vent de ses aîles,
Il gâteroit vôtre collet.
Venez donc, divine Julie,
Nôtre Princesse vous en prie.
Ne vous faites plus desirer:
Et laissez en paix murmurer
Vôtre époux qui peste & qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du Parlement.
C'est un fier & merveilleux Sire.
S'il vouloit pourtant nous écrire,
Il nous obligeroit bien fort.
Adieu, mon Apollon s'endort,

Et je n'en pensois pas tant dire
Sur le champ, & tout d'une tire.

Toutefois je ne suis pas encore si endormi, que je ne sache qu'une Lettre qui a commencé par Madame, doit aussi finir par je suis,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR *

Relation de la Haïe.

VOus me demandez une petite ébauche de la Haïe; hé bien, Monsieur, je vous en envoïe une. La Haïe n'est qu'un village, & pourtant plus de cent Villes des dix-sept Provinces ne l'égalent point en grandeur. Ce fameux village est dans l'assiette du monde la plus charmante: D'un côté, borné de la mer, & de l'autre d'un bois de haute fûtaïe; & partout ailleurs de grandes prairies.

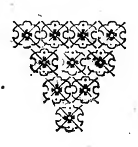
arrosées de petits canaux, & embellies de plusieurs maisons de plaisance. Les ruës de ce beau lieu sont de même que celles des autres Villes de Hollande : mais soit que cet agréable sejour ait reçu du Ciel des prérogatives que je ne connois pas, les canaux qui l'arrosent, sont plus propres, & d'une eau plus vive, que ceux des autres places ; & les arbres dont il est orné, ont une beauté qui ne se remarque point en tous les arbres de la Terre. Au milieu de cet incomparable village, est le Palais des Princes d'Orange : & l'on tient dans ce superbe bâtiment l'Assemblée des Etats. Il est lavé d'un côté par un beau & large Canal, que je ne puis vous décrire aussi avantageusement qu'il le merite. La forme en est quarrée, & il est bordé d'un quai de pierres de taille, large d'environ quarante pas. Les plus belles maisons de la Haye sont bâties sur ce quai ; & du côté de celle du Prince, il est ombragé d'un plan de

plusieurs allées d'arbres à double rang, ausquelles le Canal sert comme de perspective. Elles sont toutes si droites, & si couvertes, que rien n'en peut surpasser la beauté. A quelques pas delà est une grande place sablée, & entourée de quatre doubles rangs d'arbres où se fait le Cours: un mail assez beau aboutit à cette place, & se va terminer à un bois, où l'on voit une maison de plaisance de la Princesse Doüairiere d'Orange. Ce Palais est digne de la magnificence de cette Princesse; & il est rempli de tout ce que les Arts ont produit de plus achevé. Il est moins resté de raretez aux Indes, que cette Princesse n'en a ramassé dans cette belle Maison; & comme si c'étoit pour suivre son exemple, chaque logis des Particuliers qui sont un peu considerables, mériteroit le nom de Palais. Je sai une maison de ces Particuliers, où il y a trente originaux des Peintres les plus renommez de Flandre, & d'I-

talie, des Bustes & des Medailles antiques, des Animaux de mer, inconnus, des Pierres dont Adam seul a sû le nom, & une Biblioteque de Livres choisis. Que si elle n'est la plus nombreuse, c'est au moins la plus rare. Vous me dispenserez, s'il vous plaît, de m'étendre sur cet endroit de la Bibliotheque; cela passe mes forces; & vous me permettrez seulement de me borner à vous bien montrer, que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssante Servante.



A MONSIEUR ** [Mademoiselle des Iardins.

Relation d'Amſterdam, & de la ſorte qu'on y rend la Juſtice.

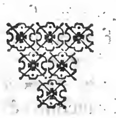
JE ſuis reſoluë, Monſieur, de ne vous plus écrire qu'en maniere de Relation, & pour commencer, je vous dirai que mon procés d'Amſterdam va fort lentement. J'ai pour Rapporteur, un Bourgmeſtre, qui aime le vin, autant que vous aimez Mademoiſelle **. Quand je le vais voir à ſon lever, il eſt encore ſaoul du jour précedent; & lórſque je l'attens ſur le midi, il eſt ſaoul de la journée méme. Amſterdam eſt une grande Ville bâtie ſur pilotis, à l'imitation de Veniſe. Je ſuis ſi peu ſavante en Chronologie, que j'ignore ſi c'eſt Veniſe qui eſt ſur le modele d'Amſterdam, ou Amſterdam ſur celui de Veniſe. Ce que je ſai, c'eſt qu'elles ſont ſur pilotis toutes deux.

Veniſe

Venise est arrosée des eaux de la mer, & Amsterdam lavé de l'un de ses bras. Les canaux de Venise sont couverts de gondoles peintes & dorées; & ceux d'Amsterdam de barques fumantes de bitume. Les ruës de Venise sont remplies de nobles Venitiens, & celles d'Amsterdam d'un nombre presque infini de Bourgeois mal civilisez, qui disputent le pavé à tout Etranger de qualité. Pour achever d'établir me differences, on n'est pas si sensible à la beauté des Cavaliers à Amsterdam qu'à Venise. Toutefois Amsterdam, a ses beautez. Les ruës y sont larges, nettes & arrosées de canaux bordez de grands & de beaux arbres. Il est habité par une affluence de Peuples de tout Païs : & cette confusion, & cette difference forment une idée de l'ancienne Babylone, qui ne déplaît point aux Voïageurs. Mais ce qui ne leur agrée pas beaucoup, c'est la maniere dont on y administre la Justice. On pendit, il y a quelque tems, un

Etranger pour avoir porté le soir des pistolets aprés neuf heures sonnées; & par un effet de misericorde sans exemple, on ne donna que quatre coups de foüet à un Habitant qui avoit volé le trésor d'une Eglise. Cela excepté, Amsterdam semble le plus agréable séjour de l'Europe. Il n'y a Perse, ni Armenien, qui ne se plaise à Amsterdam comme en son propre Païs: & si j'étois Juïve, je voudrois y passer le reste de mes jours; mais parce que je suis Chrêtienne, je n'y demeurerai que jusqu'à la fin de mon procés. Je suis

Vôtre tres-humble....



A MONSIEUR ** [Madem. des Iardins.

Relation de la Cour de Bruxelles.

JE ſuis enfin arrivée à Bruxelles, & plus j'examine l'eſprit qui regne parmi les Dames de cette agreable Ville, moins je comprens comment nôtre petit Ami s'eſt tiré vivant d'entre leurs mains. Elles ſont toutes propres à tuer un homme de ſon humeur : & ſi mes deux Voiſines de Paris le mettoient à l'agonie ſi-tôt qu'elles entroient dans ma chambre, c'eſt ſon Fantôme qui eſt de retour auprés de vous. Jamais la Pruderie n'a eu de ſi belles Eſclaves, qu'elle en a ici. Je n'y ai entendu prononcer le mot d'*Amour*, que par les Prédicateurs. C'eſt un crime capital que d'avoir un homme dans ſon caroſſe ; & ſi la paſſion du jeu ne faiſoit juger que les Dames ne ſont pas impaſſibles, je croirois être à l'école

de Seneque, plutôt qu'à la Cour de Bruxelles, tant je la trouve differente de l'idée que j'en avois conçûë. C'est sagement fait au Roi de venir remedier à cela ; & quand il n'auroit point d'autre droit de conquerir les Païs-bas, que le dessein de rétablir la galanterie dans une Cour aussi charmante que celle-ci, cette raison favoriseroit glorieusement son entreprise. Encore si ces Dames étoient, comme la plûpart de celles de Paris, qui ne se refugient dans l'empire de la vertu, que quand la Galanterie les chasse du sien, j'approuverois leur conduite ; & je les plaindrois sans les blâmer ; mais ce n'est pas de-là que viennent les regularitez de Bruxelles. Il y a sept, ou huit belles & jeunes personnes en cette Cour, qui sont galantes par tout, hors dans le cœur. Leurs habits, leurs conversations & leurs gestes, tout promet l'hospitalité aux Etrangers ; il n'y a rien de si engagean, mais si-tôt qu'on se hazarde de

les aimer, leur ame dément leurs yeux de tout ce qu'ils avoient avancé. Vous serez peut-être surpris de me trouver si savante sur cette matiere: & en effet, cette étude est rare dans une personne de mon sexe; mais comme on dit que Sa Majesté se prépare à marcher vers ce Païs-ci, j'ai crû qu'il étoit d'une bonne Françoise d'apprendre la carte aux Volontaires de ma connoissance. Faites-en part, s'il vous plaît, à ceux que vous croïez, qui en ont le plus de besoin: & donnez-vous la peine de les avertir, qu'ils se munissent de quelque précaution en passant par les Villes de Flandre, qu'ils doivent traverser avant que d'arriver à celle-ci. S'ils ne se servent de préservatif, Bruxelles seul coûtera plus de gens de qualité au Roi, que les dix-sept Provinces ensemble. Je suis,

Vôtre tres-humble ...

HISTOIRE
DE LA MATRONE D'EPHESE.

Petrone traduit en Franç.

IL y avoit autrefois à Ephese une Matrone d'une si grande reputation de chasteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voisines avoient pris soin de la connoître. Celle-ci aïant perdu son mari, ne se contenta point de suivre la biere, les cheveux épars, de se les arracher, & de se frapper la gorge nuë; elle suivit encore le corps jusques au lieu, où, à la coûtume des Grecs, on le laissoit, & là, elle se mit à le regarder, & à le pleurer nuit & jour. Il y avoit déja cinq jours, que cette femme étoit auprés du corps de son mari sans manger, lorsque ses parens, ses amis, & les Magistrats mêmes l'allerent presser inutilement de sor-

dir de-là. La Dame avoit une Suivante auprés d'elle, qui lui prétoit ses larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela ; & les hommes de toutes les conditions demeuroient d'acord que c'étoit là le seul exemple d'un veritable amour conjugal. Dans ce temslà, le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands chemins, assez proche de l'endroit où cette femme pleuroit son mari. La nuit d'aprés cette execution, le Soldat qui étoit en garde aux potences, de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui servissent d'exemple, aïant vû de la lumiere, & entendu les cris d'une personne affligée, voulut savoir ce que c'étoit. Il descendit dans le monument, & y voïant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord, que c'étoit un fantôme. Enfin voïant un corps mort, des gens qui le pleuroient, & une femme qui se déchiroit le visa-

ge, il crût ce que c'étoit, que cette femme étoit au desespoir de la perte de son mari. Sur cela il fit dessein de la consoler : pour cet effet, il commença par apporter son petit souper auprés d'elle, & par lui vouloir persuader de ne pas continuer dans une douleur inutile : que c'étoit là le destin de tout le monde : qu'on ne vivoit que pour mourir, & tous les lieux communs dont on se sert pour adoucir la douleur des personnes affligées. Mais la Dame offensée de ce qu'on la croïoit assez foible pour se consoler, redoubla ses cris, se frappa plus rudement la gorge qu'auparavant ; & jetta sur le corps du mort une partie des cheveux qu'elle s'étoit arrachez. Cependant, le Soldat ne se rebuta point, & se servoit, pour faire manger cette desesperée, des mêmes raisons qu'il avoit emploïées pour la faire vivre. La Suivante émuë de l'odeur des viandes, du vin, & des raisons du Soldat, y donna les mains ; &

aprés avoir bû & mangé, elle commença de combattre l'opiniâtreté de sa Maîtresse. Que vous servira-t-il, *lui dit-elle*, de vous faire mourir « de faim, de vous enterrer toute « vive, & d'avancer vos jours par « une mort précipitée ? Croïez-vous « que les morts soient touchez de vos « larmes ? Pensez-vous ressusciter vô- « tre mari avec vos cris ? Joüissez de « la vie tandis que vous l'avez. L'é- « tat où vous voïez ce corps, vous « apprend à aimer la vie. Il n'est pas « mal-aisé de persuader les gens de « vivre. Cette Dame desséchée par les pleurs qu'elle avoit versez, & par l'abstinence de quelques jours, se laissa vaincre, & ne mangea pas moins qu'avoit fait sa Demoiselle. Du reste, on sait à quoi nous portent ordinairement Cerés & Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit emploïées pour faire vivre la Matrone, il attaqua sa chasteté. Il ne paroissoit ni sot, ni mal fait à nôtre Lucrece. La Demoi-

ſelle même lui rendoit de bons offices, & diſoit à ſa Maîtreſſe; Quoi! " vous défendrez-vous d'un amour " qui vous plaît? mais pourquoi vous tenir plus long-tems en ſuſpens? " La Dame ne crût pas devoir refuſer ſon corps à celui qui venoit de le lui ſauver; & le Soldat victorieux lui perſuada de l'aimer, comme il lui avoit perſuadé de vivre. Ils demeurerent donc enſemble, non ſeulement cette nuit, mais encore le lendemain, & le jour d'aprés, les portes du monument fermées ſur eux: de ſorte que ceux qui paſſoient auprés de là, croïoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur ſur le corps de ſon mari. Cependant le Soldat, charmé de la beauté de cette femme, & du ſecret, emploïoit ſa ſolde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle, lorſque les parens d'un des pendus, s'étant apperçûs, qu'il n'y avoit plus de garde à l'une des potences, l'en détacherent,

& l'allerent enterrer. Le Soldat voïant cette potence sans cadavre, & craignant le supplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à sa Maistresse, ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas son Arrest de mort, qu'il s'alloit passer l'épée au travers du corps, & qu'il la supplioit d'avoir soin de la sepulture de son Amant, comme elle avoit eu de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoïable que chaste : A Dieu « ne plaise, *lui dit-elle*, que je voïe « en même tems la mort de deux « hommes que j'ai tant aimez : j'aime « mieux pendre le mort, que de lais- « ser mourir le vivant, & disant cela, elle fait tirer de la biere le corps de son mari, & l'envoïe attacher à la potence, qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile femme ; & le peuple parut étonné le jour d'aprés de voir qu'un mort se fût allé pendre.

VOYAGES DE BAchaumont, & de la Chapelle, par quelques endroits de France.

C'Est en Vers que je vous écris,
Messieurs les deux Freres nouris,
Aussi-bien que gens de la Ville.
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous, qu'en dix mille,
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'Histoire
De ce qui nous est arrivé,
Depuis que par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux dont je me suis trouvé
Assez mal pour vous faire croire,
Que les destins ont reservé
Ma guerison, & cette gloire
Au remede tant éprouvé,
Par lequel de fraîche memoire,

L'un de nos amis s'eſt ſauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne ſerez pas, Meſſieurs, fruſtrez de vôtre attente, & vous aurez je vous aſſure, une aſſez bonne relation de nos Avantures. Car, Monſieur de Bachaumont qui m'a ſurpris dans le tems que j'en commençois une mauvaiſe, a voulu que nous la fiſſions enſemble; & j'eſpere qu'avec l'aide d'un ſi bon ſecond, elle ſera digne de vous être envoïée.

LA CHAPELLE.

Contre le ſerment ſolemnel que nous avions fait, Monſieur de la Chapelle & moi, d'être ſi fort unis dans le voïage, que toutes choſes ſeroient en commun, il n'a pas laiſſé par une diſtinction philoſophique, de prétendre en pouvoir ſeparer ſes penſées; & croïant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai ſurpris ſur le fait, & je n'ai pû ſouffrir qu'il eût ſeul cet avan-

tage. Ses Vers m'ont paru d'une maniere si aisée, que m'étant imaginé qu'il étoit facile d'en faire de même :

Quoique malade & pareſſeux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre,
Quelques-uns des miens avec eux ;
Ainſi le reſte de la Lettre
Sera l'Ouvrage de nous deux.

Bien que nous ne ſoïons point tout-à-fait aſſurez de quelle façon vous avez traité nôtre abſence ; & ſi vous meritez le ſoin que nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions ; nous ne laiſſons pas neanmoins de vous envoïer le récit de tout ce qui s'eſt paſſé dans nôtre voïage, & nous vous le faiſons ſi particulier, que vous en ſerez aſſurément ſatisfaits. Nous ne vous prions point de vous ſouvenir de nôtre départ de Paris : car vous en fûtes témoins ; & peut-être mêmes que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin. Il eſt vrai que nous

reçûmes vos embrassemens avec assez de fermeté, & nous parûmes sans doute bien Philosophes,

Dans les assauts, & les alarmes,
Que donnent les derniers adieux,
Mais il falut rendre les armes,
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes.
Alors ce fut que de nos yeux
Vous eussiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux dessechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance, aussi furent-elles en peu de tems essuïées, & nous vîmes le Bourg-la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cesserent, & que nôtre appetit s'éguisa : mais l'air de la campagne l'avoit, dés sa naissance, rendu si grand, qu'il devint tout-à-fait pressant vers Antony, & presque insupportable à Longjumeau. Il nous fut impossible de passer outre sans l'appaiser auprés d'une fontaine, dont l'eau paroissoit la

plus claire, & la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit jusques-là serrées,
Et d'un appetit vigoureux
Toutes deux furent devorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons aïent eu de la peine à digerer deux perdrix froides. Voilà pourtant la verité de la chose, comme elle est. Nous en fûmes incommodez jusqu'à saint-Euverte, où nous couchames deux jours aprés nôtre départ sans qu'il arrivât rien qui meritât de vous être mandé. Vous savez le long sejour que nous y fimes, & que Monsieur Boïer dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long-tems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures: Mais nous trouvâmes moïen d'en a-

voir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orleans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent, & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent, vous auront pû dire que c'est l'un des plus-honnêtes hommes de France, & que vous en serez entierement persuadez, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un d'Elbaine,
C'est-à-dire avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté;
D'une vertu mâle & romaine,
Qu'on respecte en l'Antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire, & quelquefois nos aprés-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forest, qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la Canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris de voir arriver une maniere de Courier assez extraordinaire.

Qui sur une mazette outrée,
Bronchant à tout moment trotoit,
D'Ours sa casaque étoit fourée,
Comme le bonnet qu'il portoit,
Et le Cavalier rare étoit,
Tout couvert de toile cirée
Qui fondant partout dégoûtoit.
Ainsi l'on peint dans les Tableaux,
Un Icare tombant des nuës,
Où l'on voit dans l'air épanduës
Ses ailes de cire en lambeaux
Par l'ardeur du Soleil fonduës,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un Homme qui tombe des nuës avec un qui court la poste, vous paroîtera bien hardie : mais si vous aviez vû le Tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours aprés dans une Hôtellerie, cette vision vous seroit venuë comme à nous, ou tout au moins elle vous sembleroit excusable. Enfin de quelle façon que vous la receviez, elle ne vous sauroit paroistre plus bizarre, que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit nôtre

ami N*.. Quoique nôtre joïe fût extrême dans cette rencontre, nous n'osâmes pourtant nous hazarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit: mais sitôt,

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, froté, déciré,
Et qu'il nous parut délassé,
Il fut, comme il faut, embrassé.

Nous écrivimes en ce tems-là, comme aprés avoir inutilement attendu l'homme que vous savez, nous resolûmes enfin de partir sans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture, n'en pouvant trouver de commode à Orleans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carosse de Paris, nous reçûmes une Lettre de Monsieur N. par laquelle il nous assuroit qu'il viendroit dedans, & que ce soir-là nous souperions ensemble. Aprés donc avoir donné les ordres necessaires pour le recevoir, nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes, parut le le long des grands chemins, une ma-

niere de Coche délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai Cocher de loüage. Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions ; & nous en fûmes bientôt assurez, quand ceux qui étoient dedans, aïant reconnu nos livrées, firent arrêter.

Alors sortit avec grand cris
Un Béquillard d'une portiere,
Fort bazanné, sec, & tout gris,
Béquillant de même maniere
Que Boïer béquille à Paris.

A cette démarche qui n'eût crû voir Monsieur Boïer : & cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur N... Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de ce carosse, l'un pour aller à la maison de Monsieur son frere auprés de Tours ; & l'autre à quelques affaires. Aprés les civilitez accoûtumées, nous retournâmes tous ensemble à la Ville, où nous lûmes une Lettre d'excuses, qu'ils apportoient de la part de Monsieur Boïer, & cette fâcheuse nouvelle

nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurerent que malgré la fiévre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit-là, il n'auroit pas laissé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, si son Médecin qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes, sans beaucoup de peine, que puisqu'il ne venoit point aprés tant de sermens, il est assurement

Fort malade, & presqu'aux abois,
Car on peut sans qu'on le cajole,
Dire pour la premiere fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc se resoudre à marcher sans Monsieur Boïer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez; mais avec sa permission, en peu de tems consolez. Le soupé preparé pour lui, servit à regaler ceux qui vinrent à sa place : & le lendemain nous allâmes tous ensemble coucher à Blois. Durant le chemin, la conversation fut un peu goguenarde, aussi étions-

nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne songeames d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Aprés une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une Hôtellerie avec Monsieur le Président *, faisant si bien l'honneur de la Ville, qu'à peine nous pût-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain nous renouvellâmes, à nôtre aise, une amitié qui par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompuë. Aprés mille questions faites comme il arrive ordinairement dans une entrevûë de fort bons amis, qui ne se sont pas vûs depuis long-tems, nous eûmes, quoiqu'avec un extrême déplaisir, la curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruite,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre Ami Blot,
Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.

La douleur nous defend d'en dire
plus d'un mot,
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame
bien ſenſée.

Enfin aïant cauſé de pluſieurs autres choſes qu'il ſeroit trop long de vous dire, nous allâmes faire la reverance à ſon Alteſſe Roïale, enſuite dîner chez lui, avec Monſieur & Madame la Préſidente le Bailleuil.

Là d'une obligeante maniere,
D'un viſage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chere :
Nous donnant à ſon ordinaire ;
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne ſouffroit pas ſur ſa nappe, une ſeule mie de pain. Des verres bien rincez de toutes ſortes de figures, brilloient ſans nombre ſur ſon buffet ; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu ſeul nous bûmes frais :
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & ſur les banquets

Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

Sa sale étoit parée pour le balet du soir, toutes les Belles de la Ville, priées, tous les violons de la Province assemblez, & tout cela se faisoit pour divertir Madame le Bailleul.

Et cette belle Présidente
Nous parut si bien ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente,
Assurément elle effaça
Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens qui se préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent aprés le diné. Amboise devoit être nôtre couchée : & comme il étoit déja tard, nous n'eûmes que le tems qu'il faloit pour y arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voïager sur la levée, & sur la vûë de cette agréable Riviere,

Qui par le milieu de la France,
Entre les plus heureux côteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,

Et porter par tout l'abondance,
Dans cent Villes & cent Châteaux
Qu'elle embellit de ſa preſence.

Depuis Amboiſe juſqu'à Fontalade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommoditez de quatre méchans gîtes ; & à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir. Vous ſaurez ſeulement que la joïe de Monſieur de Luſſans ne parut pas petite, de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement : mais nonobſtant la beauté de ſa maiſon, & ſa grande chere il n'aura que ces cinq Vers.

Ni les Païs où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la caſſonnade,
Ne ſont point pour charmer les ſens,
Ce qu'eſt l'aimable Fontalade,
Du tendre & commode Luſſans.

Il ne ſe contenta point de nous avoir ſi bien reçûs chez lui, il voulut encore nous accompagner juſqu'à Blaïe. Nous nous détournâmes un peu de nôtre chemin pour aller rendre tous enſemble nos devoirs à

Monsieur le Marquis de Jonsac son beau-frere. Un compliment de part & d'autre décida la visite, & de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux, & du pain tendre, cette provision nous fut necessaire,

Parce qu'entre Blaïe & Ionsac,
On ne trouva que Croupignac,
Et Croupignac étoit funeste,
Car Croupignac étoit un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq, ou six cens que la peste
Avoit envoïez devant Dieu:
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.
Un septiéme soi disant Prêtre,
Plus pestiferé que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux & si traître.

Ce lieu si dangereux & si miserable fut traversé brusquement, & n'esperant pas trouver de village, il falut se resoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux & le pain tendre

de Monſieur de Jonſac furent d'un grand ſecours. Enſuite d'un repas ſi cavalier, en continuant nôtre chemin, nous arrivâmes à Blaïe : mais ſi tard, & le lendemain nous en partîmes ſi matin, qu'il nous fût impoſſible d'en remarquer la ſituation qu'à la clarté des étoiles. Le montant qui commençoit de tres-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Aprés donc avoir dit mille adieux à Luſſans, & reçû de lui mille baiſers, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes long-tems avant le jour :

Mais ſi-tôt que par ſon flambeau,
La lumiere nous fut renduë,
Rien ne s'offrit à nôtre vûë,
Que le Ciel, & nôtre batteau,
Tout ſeul dans la vaſte étenduë
D'une affreuſe campagne d'eau.

La Garomne eſt effectivement ſi large depuis qu'au bec des Landes elle eſt jointe avec la Dordonne, qu'elle reſſemble tout-à-fait à la mer: & ſes marées montent avec tant d'im-

petuosité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire.

Et vîmes au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques, & de vaisseaux
Qu'aucun autre Port de la Terre.

La Riviere étoit alors si couverte, que nôtre Felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire qui se devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré ce grand nombre de Navires, & de Marchands de la plûpart des Nations pour charger les vins de ce Païs.

Car ce fâcheux, & rude Port
In cette saison a la gloire
De donner tous les ans à boire
Presqu'à tous les Peuples du Nort.

En effet, les Marchands emportent de-là, tous les ans, une effroïable quantité de vins : mais ils n'emportent pas les meilleurs. On traite ces gens d'Allemans, & il est défendu non seulement de leur vendre

du vin pour l'enlever ; mais encore de leur en laiſſer boire dans les cabarets.

Aprés être décendus ſur la gréve, & avoir admiré quelque tems la ſituation de cette Ville, nous nous retirâmes au Chapeau-rouge, où Monſieur Talemand nous vint prendre auſſi-tôt qu'il ſçût nôtre arrivée. Nous nous retirâmes depuis dans nôtre logis. Pendant nôtre ſéjour à Bordeaux pour y coucher, les journées ſe paſſoient toutes entieres le plus agréablement du monde chez Monſieur l'Intendant ; car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont point d'autre reduit, que ſa maiſon. Il n'y a dans le Parlement pas un homme, qui ne ſoit ravi d'être de ſes amis. Il avoit trouvé mêmes que la plûpart étoient ſes couſins : & on le croiroit plûtôt Premier Préſident de la Province, que l'Intendant.

Enfin il eſt toûjours comme vous l'avez vû, hormis que ſa dépenſe eſt plus grande ; mais pour Madame l'In-

tendante nous vous dirons qu'elle est tout-à fait changée :

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait ce grand œil bleu,
Plein de douceur, & plein de feu ;
Elle n'est pourtant plus la même.
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes, passe maintenant les nuits au Lansquenet. Toutes les femmes de la Ville sont devenuës joüeuses pour lui plaire. Elles vont regulierement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle Assemblée, n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve toûjours là bien-à-propos pour entretenir les personnes qui n'aiment point le jeu. Sa conversation est fine & spirituelle, & c'est-là que Messieurs les Gascons apprennent le bel air & la belle façon de parler :

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans sa maniere est unique,
A l'esprit méchant & bien fin,

Et si jamais Gascon s'en pique,
Gascon sera mauvaise fin.

Au reste sans faire ici les goguenards sur Messieurs les Gascons, puisque Gascon y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque risque; & nôtre retraite un peu précipitée ne fut pas mal-à-propos. Voïez pourtant quel malheur ; nous nous sauvons de Bordeaux pour donner deux jours aprés dans Agen.

Agen cette Ville fameuse,
De tant de Belles le séjour,
Si fatale & si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.
Dés qu'on l'approche, on doit bien prendre garde à soi :
Car tel y va de bonne foi,
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sai quoi
Arrété pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie sans en pouvoir sortir. Le Fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Mon-

sieur de Saint-Luc arrêté depuis six mois, & Dortis depuis six semaines. Ce fut lui qui nous instruisit de toutes choses, & qui voulut absolûment nous faire voir les Enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à souper : & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas, nous fit bien connoître que nous étions en un Païs enchanté. Ces Dames, à n'en point mentir, ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent d'abord, & tant d'esprit qu'elles nous gagnerent dés la premiere conversation. Il est impossible de les voir & de conserver sa liberté : & c'est la destinée de tous ceux qui passent par ce lieu-là ; s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres,
Il y falut laisser les nôtres.
Là tous deux ils nous furent pris :
Mais n'en déplaise à tant de Belles,
Ce fut par l'aimable Dortis,
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leur bon plaisir. Elles ne lui envierent point cette conquête, & nous jugeant apparemment tres-infirmes, elles ne daignerent pas emploïer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes, & les chemins libres, si bien que rien ne nous empêcha de gagner Encosse, sur des coureurs que Monsieur de Chameraut nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce veritable ami qu'on peut assurer,

Et dire sans qu'on le cajole,
Qu'il sait bien tenir sa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guéres ; car excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrenées, éloigné de tout commerce, & sans y avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un pe-

tit ruiſſeau, qui ſerpente à vingt pas du village, entre des ſaules & des prés les plus verds qu'on puiſſe s'imaginer, étoit toute nôtre conſolation. Nous allions tous les matins, prendre nos eaux en ce bel endroit, & les aprés-dinées, nous y promener. Un jour que nous étions au bord, aſſis ſur l'herbe; & que nous reſſouvenant des hautes marées de la Garonne, nous examinions les raiſons que donnent Deſcartes & Gaſſendi, du flux & reflux, ſortit tout d'un coup d'entre les roſeaux les plus proches, un Homme qui nous avoit apparemment écoutez. C'étoit

Un Vieillard tout blanc, pâle & ſec,
Dont la barbe, & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainſi l'on peint Melchiſedech:
Ou plûtôt telle eſt la figure
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui faiſant le Salamalec,
Dit à tous la bonne avanture.
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive:

(Mais d'une grandeur excessive)
Qui lui tenoit lieu de chapeau,
Et que ce chapeau dont les bords
Alloient tombant sur les épaules,
Etoit fait de branches de saules,
Et couvroit presque tout son corps.
Son habit de couleur verdâtre
Etoit d'un tissu de roseaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un crystal épais & bluâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de Croix, & trois pas en arriere : mais la curiosité prévalut sur la crainte, & nous resolumes, quoiqu'avec de petits battemens de cœur, d'attendre le Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait agréable, & qui nous parla fort civilement en cette sorte :

Messieurs, je ne suis point surpris,
Que de ma rencontre imprévûë
Vous aïez un peu l'ame émuë.
Mais lorsque vous aurez appris
En quel rang les Destins ont mis,
Ma naissance à vous inconnuë,
Et le sujet de ma venuë,

Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le Dieu de ce Ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui panche au pied de ce côteau,
Prens le soin dans cette prairie
De verser incessamment l'eau,
Qui la rend si verte & fleurie.
Depuis huit jours matin & soir,
Vous me venez reglément voir,
Sans croire me rendre visite:
Ce n'est pas que je ne merite,
Que l'on me rende ce devoir.
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair & si net
Est le lieu de mon appanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un Cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,
Loüant mes bords & ma verdure.
Ce qui me plaît, je vous assure
Plus qu'une offrande, ou qu'un Au-
tel
Et tout à l'heure je le jure;
Vous en serez foi d'immortel,
Recompensez avec usure.
Dans ce petit vallon champêtre

Soïez donc les tres bien-venus.
Chacun de vous y sera maître;
Et puisque vous voulez connoître
Les causes du flux & reflux,
Ie vous instruirai là-dessus
Et vous ferai bien-tôt paroître
Que les raisonnemens cornus
De tout tems sont les attributs
De la foiblesse de vôtre être.
Car tous les dits & les redits
De ces vieux Reveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis,
Même dans nos Sectes dernieres
Les Descartes, & les Gassendis,
Quoiqu'en differentes manieres
Et plus heureux, & plus hardis
A foüiller les causes premieres,
N'ont jamais traité ces matieres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi qui sai la fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous, mon amour est si forte,
Qu'aprés en avoir éclairci
Vôtre esprit de si bonne sorte,
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Ie veux que la docte coborte

Vous en donne le grand-merci.

Il nous prit alors tous deux par la main, & nous fit asseoir sur le gazon à ses côtez. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnez de nous voir en conversation avec un Fleuve ; mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença.
Lorsque l'onde en partage échut
Au frere du grand Dieu qui tonne,
L'avenement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par tout, & falut
Que chaque Dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Alors madame la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque & si fanfaronne,
Que sa démarche lui déplût,
Et le puissant Dieu resolut
De châtier cette Gasconne
Par quelque signalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas
Quand elle lui vint rendre hommage

Il se refrogna le visage,
Et la traita de haut en bas.
Mais elle au lieu de l'appaiser
Aïant pris soin d'apprivoiser
Avec la puissance Dordogne
Mille autres Fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offenser.
Lui d'une orgueilleuse maniere,
Comme il a l'humeur fort altiere
Amerement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiere
Deux fois si loin la repoussa,
Que cette insolente Riviere
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arriere.
Bien qu'au vrai cette temeraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire;
Les grands Fleuves ne crurent pas
De voir dans un tel embarras
Se separer de leur confrere
Ni l'abandonner. Au contraire
Ils en murmurerent tout bas,
Accusant le Roi trop severe;
Mais lui branlant ses cheveux blancs
Tous dégoutans de l'onde amere,

Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais ſçû,
Et ce que le monde admire
Auſſi avions-nous reſolu
Pour nôtre honneur de n'en rien dire;
Mais aujourd'hui vous m'avez plû
Si fort, que je n'ai jamais pû
M'empêcher de vous en inſtruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous-deux; mais ſi viſte qu'il étoit à plus de vingt pas avant que nous nous en fuſſions apperçûs. Nous le ſuivîmes le plus legerement que nous pûmes; & voïant qu'il étoit impoſſible de l'attraper, nous lui criâmes pluſieurs fois,

Hé! Monſieur le Fleuve, arrétez:
Ne vous en allez pas ſi vîte.
Hé de grace, un mot écoutez;
Mais il ſe remit dans ſon gîte.

Et rentra dans ces mêmes roſeaux, d'où nous l'avions vû ſortir. Nous allâmes en vain juſqu'à cet endroit. Car le bon homme étoit déja tout fondu en eau, quand nous arrivâmes, & ſa voix n'étoit plus,

Qu'un murmure agréable & doux :
Mais cet agreable murmure
N'est entendu que des cailloux.
Il ne le put être de nous,
Et même sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Aprés l'avoir plusieurs fois appellé inutilement, la nuit nous obligea de retourner à nôtre logis, où nous fîmes mille reflexions sur cette avanture. Nôtre esprit n'étoit pas tout-à-fait content de cet éclaircissement, & nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une sédition, où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez. Nous revinmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous vouloir donner là-dessus un quart d'heure de conversation. Mais il ne parut plus, & nos eaux étant prises, le tems vint enfin de s'en aller. Un carosse que Monsieur le Senéchal d'Armagnac avoit envoïé, nous mena bien à nôtre

aiſe chez lui à Caſtille, où nous fumes reçûs avec tant de joie, qu'il étoit aiſé de juger que nos viſages n'étoient point deſagreables au Maître de la maiſon.

C'eſt chez cet illuſtre Fontrailles,
Où les tourtes, & les ortolans,
Les perdrix rouges, & les cailles,
Et mille autres vols ſucculens
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon, & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres Caſaniers qui ne connoiſſez que la valée de miſere, & vos Rotiſſeurs de Paris, vous ne ſavez ce que c'eſt que la bonne chere. Si vous vous y connoiſſiez, & que vous l'aimaiſſiez comme vous le dites, vous iriez chez Fontrailles, vous gorger de mets excellens. Vous y ſerez aſſurément bien reçûs, & vous le trouverez toûjours le même. Il ne s'embaraſſe plus des affaires du monde; & il ne ſe divertit qu'à faire achever ſa maiſon qui ſera parfaitement belle. Les honnêtes gens de

ſa Province en ſavent bien le chemin, mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Aprés nous y être empifrez quatre jours avec Monſieur le Préſident de Marmieſſe, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe, déſcendre chez Monſieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit, & qui nous donna de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouſe. Le lendemain Monſieur de Marmieſſe nous voulut faire voir dans un diner juſqu'où peut aller la ſplendeur & la magnificence, ou plûtôt avec ſa permiſſion, la profuſion & la prodigalité : c'eſt ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une deſcription magnifique.

Toi qui préſides aux repas,
O Muſe ! ſois-nous favorable,
Décris-nous un peu tous les plats,
Qui parurent ſur cette table.
Pour nôtre honneur, & pour ta gloire,
Fais qu'aucun de tous ces grands mets,

Ne s'échappe à nôtre memoire :
Et fais qu'on en parle à jamais :
Mais comme nôtre esprit s'abuse,
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins;
Non non, les doctes Demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles
Ne bûrent jamais que de l'eau.

Ainsi ne sachant à qui pour cela nous adresser, il faut nous contenter de vous dire, qu'on ne vit rien de si splendide, & nous eussions crû Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos amis & des nôtres, ne nous eût encore le lendemain dans un diné, fait admirer cette Ville comme un prodige pour la qualité des belles choses qu'elle fournit. Vous devinerez aisément le nom de ce genereux Ami, quand nous vous dirons,

Que c'est l'un de ces beaux esprits,
Dont Toulouse fut l'origine.

C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air, ni l'accent du Païs :
Et l'on jugeroit à sa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

C'est l'agréable Monsieur d'Osneville, dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit de sa vie bougé de la Cour.

Vous saurez qu'il est marié
Environ depuis une année,
Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'Hymenée;
Lié tout-à-fait, c'est-à-dire,
Qu'il est lié tout-à-fait bien,
Qu'il ne lui manque du tout rien,
Et qu'il a tout ce qu'il desire
L'Epouse est bien apparentée,
Et bien apparenté l'Epoux,
Elle est jeune, riche, espritée,
Et lui jeune, riche, esprit doux.

Avec lui, & dans son carrosse nous quittâmes Toulouse pour aller à Groüille, où Monsieur le Comte d'Aubijoux nous reçût fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais, qu'il a fait bâtir au mi-

lieu de ſes jardins entre des fontaines & des bois ; & qui n'eſt compoſé que de trois chambres, mais bien peintes, & tout à fait ajuſtées. Il a deſtiné ce lieu pour ſe retirer en particulier avec deux, ou trois de ſes amis ; ou quand il eſt ſeul, pour s'entretenir avec ſes livres :

Malgré l'injuſtice des Cours
Dans cet agreable hermitage,
Il coule doucement ſes jours ;
Et vit en veritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & fort bien ſervie, ce ne ſeroit vous apprendre rien de nouveau. Mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ſavoir que faiſant ſi grand' chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour ; auſſi ſon viſage étoit-il d'un homme mourant. Bien que ſon parc fût tres grand, & qu'il eût mille endroits, tous plus beaux les uns que les autres pour ſe promener, nous paſſions les journées entieres dans une petite Iſle plantée, & tenuë auſſi propre qu'un jardin,

dans laquelle on trouve comme par miracle une fontaine, qui jaillit & va moüiller le haut d'un berceau de grand cyprés, qui l'environnent.

Sous ce berceau qu'Amour, exprés
Fit pour toucher quelque Inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis prés de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un cyprés.
Helas! *que l'on seroit heureux*
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie,
On pouvoit toûjours amoureux
Avec elle passer la vie!

Vous connoistrez par-là que dans nôtre voïage, nous ne songions pas sans cesse à faire bonne-chere: & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste quoi que *Groüille* ait tant de charmes, Monsieur *d'Aubijoux* ne nous put tenir que trois jours, aprés lesquels il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de

de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieuë de Carcassonne. Vos santez y furent buës mille fois avec le cher ami *Balzant*, qui ne nous quitta pas un moment. La Comedie fut aussi un de nos divertissemens, assez grand, parce que la trouppe n'étoit pas mauvaise; & qu'on y voïoit toutes les Dames de Carcassonne. Quand nous en partimes, Monsieur de Penautier qui sans doute est l'un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolûment que nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée. Le tems étoit si beau, que le lendemain sur nos chevaux frais, & qui suivoient en main depuis Encosse, nous esperions aller coucher prés de Montpellier; mais par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne
Toûjours il pleut, toûjours il tonne;
Ainsi toute la nuit il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chut,
Que la campagne submergée

Tint deux jours la Ville assiegée.

Que cela ne vous surprenne point, quand il pleut six heures en cette Ville, comme c'est toûjours par orage, & qu'elle est située dans un fond tout environné de montagnes, durant peu de jours les eaux se ramasserent en si grande abondance, qu'il fut impossible d'en sortir sans courir risque de se noïer. Nous le voulûmes pourtant hazarder; mais l'accident d'un Laquais emporté, & qui sans doute étoit perdu, si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des Messieurs qui se promenoient dans la grande place, & qui nous parurent être des Principaux du Païs, aïant appris nôtre avanture, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuïer. Ils nous voulurent faire voir les raretez de leur Ville. Ils nous menerent d'abord dans l'Eglise Cathedrale, qu'ils croïoient un chef-d'œuvre pour la hauteur de

ſes voutes ; mais nous ne pouvons bien dire,

Si l'Architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale, ou quarrée ;
Et moins encore s'il la bâtit
Haute, baſſe, large, ou ſerrée.
Car arrivez en ce ſaint Lieu,
Nous n'eûmes jamais d'autre envie
Que de faire des vœux à Dieu,
De ne le voir de nôtre vie.
Ce qu'on y montre auſſi de rare,
Eſt un vieux, & ſombre Tableau,
Où l'on voit ſortir un Lazare
A demi mort, de ſon tombeau.
Mais le Peintre l'a ſi bien fait,
Sec, pâle, hideux, noir, effroïable,
Qu'il reſſemble bien moins le portrait
Du bon Lazare que du diable.

Ces Meſſieurs ne furent pas contens de voir ces deux merveilles, ils eurent encore la bonté pour nous regaler tout-à-fait, de nous preſenter à deux, ou trois de leurs Demoiſelles, qui tomboient de la verole. Voilà tous les divertiſſemens que

noûs eûmes à Narbonne. Voïez parlà si deux jours que nous y demeurâmes, se passerent agreablement. Toi qui nous as si bien divertis,

Digne objet de nôtre courroux
Vieille Ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux, & qu'é-
gouts
Pourrois-tu prétendre de nous,
Le moindre vers à ta loüange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze, ou vingt malheureux
Drilles,
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois misérables Filles
Aussi mal saines que ton air:
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui merite qu'on le prise.
Bien peu de chose est ton Tableau,
Et bien moins que rien ton Eglise.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprécation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent,

& nos chevaux n'en n'aïant plus que jusqu'aux sangles, il nous fut permis de partir, aprés avoir marché trois ou quatre lieuës dans des plaines toutes noïées ; & passé sur de méchantes planches, un Torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux, & qui étoit large comme une Riviere.

Beziers, cette Ville si propre, & si bien située, nous fit voir un païs aussi beau que celui que nous quittions, étoit vilain. Le lendemain aïant traversé les Landes de saint-Hubens, & goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes *Montpellier* se presenter à nous, environné de ces plantades, & de ces blanquettes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail. Car on jouë-là le long des chemins à la chicane. Dans la grande ruë des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, on croit être dans la boutique de *Martial*, & cependant,

Bien que de cette belle Ville
Viennent les meilleures senteurs,

Son terroir en muscats fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette ruë si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures Hôtelleries; mais nous fumes bien-tôt épouvantez,

De rencontrer dans cette place,
Un grand concours de Populace.
Chacun y nommoit d'Assouci;
Il sera brûlé, Dieu merci,
Disoit une vieille Bagasse.
Dieu veüille qu'autant on en fasse
A tous ceux qui vivent ainsi.

La curiosité de savoir ce que c'étoit, nous fit avancer. Tout le bas étoit plein de peuple, & les fenêtres étoient remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes l'un des Principaux de la Ville, qui nous fit entrer aussi-tôt au logis dans la chambre où il étoit; nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci pour un crime qui étoit en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes un grand nombre de Da-

mes qui, à ce qu'on nous dit, étoient les plus galantes, les plus qualifiées, & les plus ſpirituelles de la Ville. A leurs petites mignardiſes, à leur parler gras, & à leurs diſcours affe-ctez, nous crûmes bien-tôt que c'é-toit une aſſemblée de Précieuſes de Montpellier. Mais quoiqu'elles fiſ-ſent de nouveaux efforts, à cauſe de nous, elles ne paroiſſoient que des Précieuſes de campagne, & n'imi-toient que foiblement les nôtres de Paris. Elles ſe mirent exprés ſur le chapitre des beaux eſprits pour nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il ſe commença donc une converſa-tion aſſez plaiſante :

Les unes diſoient que Ménage
Avoit l'air & l'eſprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas ſage ;
Que Coſtar n'étoit pas pedant.
Les autres croïoient Scudery
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toûjours bien mis,

Sa Sœur une Beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une tres-grande quantité dont il ne nous souvient plus. Aprés avoir bien parlé de si beaux Esprits, il fut question de juger de leurs Ouvrages. Dans l'*Alaric*, & dans le *Moïse*, on ne loüa que le jugement, & la conduite ; & dans la *Pucelle*, rien du tout. Dans *Sarasin* on n'estima que la Lettre de Monsieur *Ménage*, & la Préface de Monsieur *Pelisson* fut traitée de ridicule. *Voiture* même passa pour grossier. A l'égard des Romans, *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; *Cyrus*, & *Clelie* pour la beauté de l'expression, & la grandeur des évenemens. Mille autres choses se débiterent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'*Assouci*, parce qu'il leur sembla, que l'heure de l'execution approchoit. Une de ces Dames prit la parole, & s'adressant à celle qui

nous avoit paru la principale, & la maîtresse Précieuse,

Ma-bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Mêmes composé quelque chose,
En vers sur la Metamorphose?
Il faut donc qu'il soit Bel-Esprit?
Aussi l'est-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits.
Ses Lettres lui furent scellées,
Dés leurs premieres assemblées.
J'ai la liste de ces Messieurs,
Son nom est en tête des leurs.
Puis d'une mine serieuse,
Avec certain air affecté
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de Précieuse
Lui dit, Ma chere, en verité
C'est dommage que dans Paris
C'est Messieurs de l'.....
Tous ces Messieurs les beaux Esprits
Soient sujets à cette infamie.

L'envie de rire nous prit si furieusement, qu'il nous falut quitter la chambre & le logis pour en aller éclater à nôtre aise dans l'Hôtellerie.

Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les ruës à cause de l'affluence du peuple.

Là d'hommes l'on voïoit fort peu :
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflâmées
Accouroient à foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, & jamais on n'a rien vû de si terrible. Les unes disoient que c'étoit trop peu de le bruler ; les autres qu'il faloit l'écorcher auparavant ; & toutes que si la Justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin

On auroit dit à voir ainsi
Ces Bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci
Les avoit toutes violées.

Cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous regagnâmes avec bien de la peine, nôtre logis où nous apprîmes, en arrivant qu'un homme de qualité avoit fait sauver le mal-

heureux ; & quelque tems aprés, on nous vint dire que toute la ville étoit en rumeur ; Que les femmes y faisoient une sédition, & qu'elles avoient déja déchiré deux, ou trois personnes pour être seulement soupçonnées de connoître d'Assoucy. Cela nous donna une tres-grande fraïeur.

Et de peur d'être pris aussi,
Pour amis du Sieur d'Assouci,
Ce fut à nous de faire gille.
Nous fûmes donc assez prudens
Pour quitter d'abord cette Ville,
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous nous sauvons vîte comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de Meliarque, esperant de pouvoir arriver avant la nuit à demi lieuë de Montpelier. Nous rencontrâmes nôtre d'Assoucy avec un page assez joli qui le suivoit. Il nous conta en deux mots toutte ses disgraces ; Aussi n'avions nous pas le loisir d'écouter un long discours, ni de le faire. Chacun s'en alla donc de son côté, lui fort vîte.

quoi qu'à pié, & nous assez doucement, à cause que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes avant la nuit chez Monsieur de Cuisson, qui pensa mourir de rire de nôtre avanture. Il prit le soin par sa bonne chere, & par ses bons lits de nous faire bientôt oublier ces fatigues; nous ne pûmes, étant si proche de Nismes, refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du pont de Gard & des Arénes,
Qui nous restent pour monumens
Des magnificences romaines.
Ils sont plus entiers & plus sains,
Que tant d'autres restes si rares,
Echappez aux brutales mains
De ce déluge des Barbares,
Qui furent les fleaux des Humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous primes assez vîte la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire, si celebre pour sa Foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure,

Paroître sur les bords du Rône
Ces murs pleins d'illustres Bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux, la Cour & le Trône
De trois ou quatre puissans Rois.
On y aborde par
L'heureuse & fertile plaine
Qui doit son nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine,
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur romaine.

Nous vîmes, pour parler un peu moins poëtiquement, cette belle & celebre Ville d'Arles, qui par son pont de batteaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurement y entrer par la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du païs : & les Dames y sont propres, jolies & galantes : mais si couvertes de mouches, qu'elles en paroissent un peu trop coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours, où elles faisoient fort bien leurs de-

voirs avec quantité de Messieurs assez lestes. Elles nous donnerent lieu de les accoster, & sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation, nous avançâmes assez nos affaires, & que nous fimes peut-être quelques jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée où l'on nous traita plus favorablement encore : mais avec tout cela, ces Belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes & traversâmes avec bien de la peine

La vaste & pierreuse campagne
Couverte encor de ces cailloux,
Qu'un Prince revenant d'Espagne,
Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux jusqu'à la petite Ville de Salon, qui n'a point d'autre rareté, que le Tombeau de *Nostradamus*. Nous y couchâmes, mais nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne qui s'avisa d'accoucher cette nuit là, proche de nôtre chambre,

de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin : & cette diligence servit à nous faire considerer plus à nôtre aise, en arrivant, cette multitude de maisons qui s'appellent *Bastides*, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté ; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant oüi parler de Marseille, que de vous en entretenir presentement, ce seroit vous repeter les mêmes choses, & peut-être vous ennuïer :

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre & sans pareille
Pour son Terroir, & pour son Port ;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est nôtre Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
Auquel suffit pour toute-garde,
Un Suisse avec sa halebarde,
Peint sur la porte du Château.

Ce Fort est sur le sommet d'un

rocher, presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plûpart du monde ne vivroit que sous son bon plaisir.

Aussi voïons-nous que les Rois
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier, ont fait choix
Toûjours de gens de consequeuce,
De gens pour qui dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eut vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eut blanchi sous les armes.

Une description magnifique qu'on fit autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver au haut de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure, toute tremblante, & prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement de

crainte de la jetter par terre, & aprés avoir heurté long-tems sans entendre mêmes un chien aboïer sur la Tour :

Des gens qui travailloient-là proche
Nous dirent, Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-tems :
Le Gouverneur de cette roche
Retournant en Cour par le coche
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout, quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine; car le tems l'avoit presque effacé.

Portion de Gouvernement
A loüer tout presentement.
Plus bas en petit caractere,
Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le Secretaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous Messieurs les beaux Esprits.

Dans la créance, aprés cela, de n'avoir plus rien de rare à voir en ce païs, nous le quittâmes sur le

champ, & même avec empressement pour aller goûter des muscats de la Ciutat. . Nous n'y arrivâmes toutefois que fort tard, à cause que les chemins sont rudes, & que passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y point arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurement curieux de savoir

Que les Marchands & les Nochers
Rendent ce lieu considerable;
Mais pour le muscat adorable,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans de brûlans rochers,
Fut du meilleur sur nôtre table.

Les grandes affaires que nous avions en cet endroit, furent achevées aussi-tôt que nous en eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain sur le midi nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette Ville est dans une situation admirable exposée au midi, & couverte au Septentrion par des montagnes qui sont élevées jusqu'aux nuës, & qui rendent son port tres-grand & tres-sûr. Nous y trouvâmes Monsieur le Che-

valier Paul, qui par sa Charge, par son merite & par sa dépense, est le premier & le plus considerable du Païs.

C'est ce Paul dont l'experience
Gourmande la mer & le vent,
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les Peuples du Levant.

Il nous regala dans sa Cassine, propre, & si bien tenduë, qu'elle nous sembla un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusques-là que des oliviers de médiocre grandeur, lorsque la curiosité d'en voir de gros comme des chênes nous fit aller jusques à Hieres. Que ce lieu nous plut ! Qu'il est charmant ! & quel sejour seroit-ce que Paris dans un tel climat !

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France & si froids
On est contraint de chercher l'ombre
Des Orangers, qu'en mille endroits,
On y voit sans rang & sans nombre

Former des forêts & des bois !
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre.
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toûjours beaux, toûjours verds,
Toûjours fleuris en pleine terre.

Que ces Orangers nous donnerent de mépris pour les nôtres, dont les mieux gardez ne doivent pas être, en comparaison, appellez des Orangers:

Car ces petits nains contrefaits,
Toûjours tapis entre deux ais,
Et contraints sous des casemates,
Ne sont, à bien parler, que vrais
Et miserables culs de jattes.

Nous ne pouvions terminer nôtre voïage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable : aussi dés le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nôtre devotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la sainte Beaume. C'est un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre au milieu d'un rocher, escarpé de plus de quatre-vingt toi-

ſes de haut, fait aſſurement par miracle, car il eſt tres-aiſé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec apparence
Que les Saints Eſprits ont taillé
Ce Roc, qu'avec tant de conſtance,
La Sainte a ſi long-tems moüillé
Des larmes de ſa penitence.
Mais ſi d'une adreſſe admirable
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le Demon cauteleux & fin.
En a fait l'abord effroïable,
Sachant bien, que le Pelerin
Se donneroit cent fois au diable
Et ſe damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant, avec beaucoup de peine par une horrible pluïe; mais par la grace de Dieu ſans murmurer. Dés que nous y fûmes arrivez, il nous prit une extrême impatience d'en partir. Nous examinâmes donc aſſez bruſquement la bizarrerie de cette demeure, & en un moment les Religieux qu'on y trouve, nous inſtruiſirent de leur

Ordre, de leur coûtume, & de leur maniere de traiter les Passans. Car ce sont les Religieux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair:
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Ces Moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge.
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge.
L'on ne peut être sans horreur
Dans cette effroïable demeure,
Et la faim, la soif & la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Encore qu'il fût presque nuit, & qu'il fist le plus vilain tems du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte Baume. Les Reliques qui sont à Saint Maximin nous porterent bonheur, & nous firent arriver avec l'aide d'un guide sans nous être égarez : mais non pas sans être moüillez. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée

toute entiere en devotion, c'eſt-à-dire à faire toucher des Chapelets par quantité de Corps Saints, & à mettre d'aſſez groſſes pieces dans tous les trones, nous allâmes nous enyvrer d'excellente blanquette, & de là coucher à Aix. C'eſt une Capitale ſans Riviere, & dont tous les dehors ſont fort deſagreables. Mais en recompenſe, elle eſt belle & aſſez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut enſuite nôtre couchée, lieu celebre pour tous les bons vins; & le jour d'aprés, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame de Caſtellane y étoit. Nous lui rendîmes viſite le même jour; & nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie. Avignon nous avoit paru ſi beau, que nous voulumes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loiſir. Un ſoir que nous prenions le frais ſur le bord du Rône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui ſe promenoit, qui nous ſembloit a-

voir de l'air du Sieur d'Assoucy. Son manteau qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût voir au visage. Nous prîmes dans cette incertitude, la liberté de l'accoster, & de lui demander :

Est-ce vous Monsieur d'Assouci ?
Oüi, c'est moi, Messieurs me voici,
N'aïant plus pour tout équipage,
Que mes vers, mon lut & mon page.
Vous me voïez sur le pavé
En desordre, mal propre & sale.
Aussi je me suis esquivé,
Sans emporter paquet, ni mâle,
Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en Terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même Page que nous lui avions vû, lorsqu'il se sauva de Montpellier, & que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui. Nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant,

Ce petit garçon, qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,
Que ſait-il, en quel exercice,
En quel art l'avez-vous inſtruit?
Il ſait tout, dit-il, s'il vous duit,
Il eſt bien à vôtre ſervice.

Alors nous remerciâmes le Sieur d'Aſſoucy fort civilement, à peu prés comme vous auriez pû faire, & nous ne lui répondîmes autre choſe:

Qu'adieu, bon ſoir & bonne nuit;
De vôtre Page qui vous ſuit,
Et de tout ce qu'il ſait auſſi,
Grand-merci, Monſieur d'Aſſoucy.
D'une telle offre de ſervice,
Monſieur d'Aſſoucy, grand-merci.

Nôtre Lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle ſoit écrite de Lyon. Ce n'eſt pas que nous n'aïons encore à vous mander quelque choſe des beautez du Pont-Saint-Eſprit, des bons vins de Coindrieux, & de Côte-rotie. Mais nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains. Outre cela nous voulons avoir dequoi vous entretenir

lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir. Cependant,

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire:
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer bûvant avec vous,
Qu'en voïageant de vous écrire.
Adieu les deux Freres nouris
Aussi-bien que gens de la Ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

DATTE.

De Lyon où l'on vous a dit,
Que le Roi par un rude Edit
Avoit fait défenses expresses,
Expresses défenses à tous,
De plus porter chausses suissesses.
Cet Edit qui n'est rien pour nous,
Vous reduit en grandes détresses,
Grosses bedaines, grosses fesses,
Car où diable vous mettrez-vous?

ADRESSE.

A Messieurs les aînez Broussins,
Chacun enseignera la ruë,
Car leur demeure est plus connuë
Au Marais, que les Capucins.

A MONSIEUR L'ABBE' TUBEUF.

Costar lui fait une petite Relation d'un Lieu appellé Saint-Ligaire.

IL est raisonnable, Monsieur, qu'à mon tour je vous fasse réponse; & que je vous rende compte de ce que vous desirez savoir. Ce Saint-Ligaire que vous n'avez point vû dans la Carte, est à une demi-lieuë de Niort, & à une journée de Balzac. Je vous parlerois bien de Poitiers, ou de la Rochelle; mais il me semble que les Villages dont les Illustres des siecles portent le nom, sont plus celebres, que les Ports de mers, & les Sieges des Evêques. A ce Saint-Ligaire les jours y sont plus longs que les vôtres; & il ne s'y en voit point sans Soleil. On m'a dit qu'il y pleuvoit quelquefois : mais je

pourrois en douter, si je voulois; & jusqu'ici je n'y ai vû que de la rosée. Dans le mois de Decembre où nous entrons, le tems y est si doux, que n'appercevant de mes fenêtres qu'un bois de chênes verds d'un côté, & de l'autre une grande prairie, je ne voi, ni ne sens l'hyver : & mêmes hors de la maison, si les arbres avoient des feüilles, je croirois que l'Eté dureroit encore. Pour les personnes qui habitent un si aimable Païs, je me contenterai de vous dire, que c'est comme par tous les endroits de la Terre; il s'y trouve des sots qui sont bons, & des méchans qui ne sont pas sots; des rieurs & des ridicules; quelques Beaux-Esprits, & ce que vous estimerez peut-être le plus, quelques beaux Visages. Enfin, Monsieur, j'y vivrois avec beaucoup de satisfaction, si je pouvois ne songer pas que je suis à cent lieuës de vous : & qu'il n'y a point d'aprence que je retourne si-tôt à Paris. Ce qui me console, c'est l'esperance de

recevoir ſouvent de vos Lettres. Si elles ſont toutes comme la premiere, auſſi obligeantes & auſſi jolies, je ſerai toûjours avec une ardente & fidele paſſion, ce que je ſuis,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur...

A MADAME **

*Le Chevalier d'Her ** lui raconte de quelle ſorte s'eſt rompu le deſſein de repreſenter une Maſcarade.*

C'Eſt ſans doute à Mademoiſelle de N. ** que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs, que nous aïons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez, Madame, quand je vous aurai fait une petite Relation de ce qui ſe paſſa le Mardy-gras. Nous avions imaginé une aſſez jolie Maſcarade. Nôtre deſſein étoit

de reprefenter les *Amadis*, & Mademoifelle vôtre fille avoit obtenu de Madame fa Tante, qu'elle mafqueroit auffi-bien que nous. Nous nous fimes un vrai plaifir de la feule idée d'être habillez comme ces vieux Fous, qui couroient les champs pour reparer les torts, & comme ces Demoifelles fcrupuleufes qui montoient en croupe derriere eux, & les fuivoient dans leurs avantures. Nous confultâmes toutes les Tapifferies anciennes pour prendre les vrais habits de ce fiecle-là, & durant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre chofe parmi nous. Aujourd'hui l'un ajoûtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis, que les foins que nous donnâmes à faire préparer nôtre équipage romanefque. Enfin le Mardigras vint, ce jour que nous avions tant defiré pour nôtre Mafcarade. Nous nous affemblâmes le foir chez Madame ** pour nous habiller. Je

pris le harnois de Paladin avec Messieurs de...... qui étoient aussi destinez à être Chevaliers errans. Mademoiselle de ** ne nous a jamais paru si belle, que quand elle fut habillée en Oriane. C'est, à n'en point mentir, une beauté de tous les siecles. Elle étoit charmante avec la parure de sa Tris-ayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joïe, & bien disposez à courir tous les bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute nôtre nuit. Sur cela, Mademoiselle de ** nous dit avec un air d'enjoüement, que je tâcherois à vous exprimer si vous ne le connoissiez pas: *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être : mais si j'en suis crûë, nous nous deshabillerons tous, & au lieu d'aller au bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout ; & que quand le*

dessein en a été fort agreable, l'execution ne l'a pas été. Tout le monde condamna d'abord son avis ; mais quand on y eut donné un moment de reflexion, on trouva qu'elle disoit vrai : & aussi-tôt chacun jetta une piece de son équipage d'un côté, un autre d'une autre : enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joïe, causé par la bizarrerie de ce que nous faisions, qu'il eût été impossible qu'aucun bal nous eût autant réjoüis. Dieu sait combien nous plaisantâmes sur nôtre dépense perduë, & sur nôtre Chevalerie avortée. Ces folies nous menerent si loin, que nous ne nous separâmes qu'à cinq heures du matin; c'est aussi tard que si nous eussions bien couru. Voila, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant nôtre Carnaval; & nous avons resolu de donner desormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle vôtre Fille.

A MADEMOISELLE **

Montreüil lui raconte ce qui se passa au mariage de Loüis XIV.

LE Mercredi vingt-sixiéme de Mai, je partis à trois heures aprés midi pour aller encore une fois coucher à Saint-Sebastien. J'avois avec moi l'un de mes amis, qui parloit fort-bien Espagnol. Quand nous eûmes traversé Fontarabie, nous arrivâmes à un gros Bourg fermé de murailles, appellé *la Renterie*. Quelques-unes des maisons furent ruinées par les guerres, lorsque nous assiegeâmes Fontarabie. On voit qu'elles étoient magnifiques, de belles pierres de taille, & les ruës pavées comme les beaux jeux de Paume de Paris. Mais, Mademoiselle, ce ne sont toûjours que de beaux restes, c'est une chose bien triste que cela.

Songez à vous tandis que vous étes jeune. Voila comme vous serez dans trente ans; & moi dans vingt. Nous trouvâmes à un carrefour de ce Bourg, un François qui nous fit un grand deshonneur. C'étoit un Tresorier de **. Il étoit si yvre, qu'aïant mis l'épée à la main sans sujet, il tomba de cheval, & fit assembler une troupe d'Espagnols autour de lui. C'est une chose si extraordinaire en Espagne de voir un homme s'enyvrer, que c'est à peu prés comme si l'on voïoit en France un fils tuer son pere, ou une fille aussi aimable, aussi sage & aussi spirituelle que vous, coucher avec un grand garçon. Quiconque s'est enyvré une fois seulement, n'a jamais de Charge. Les Espagnols montrent bien en cela, qu'ils sont plus raisonnables que nous, puisqu'ils ne permettent pas qu'on perde la raison un seul moment sans perdre l'honneur. J'entens à force de boire : car à force d'aimer c'est autre chose. Deux Da-

mes, dans deux diverses portes, nous offrirent à boire si obligeamment, que nous ne pûmes nous en défendre. Il n'y avoit rien de plus propre que leurs verres en forme de tasse. La neige entouroit toutes les sou-coupes. Leur boisson est aussi froide que leur cœur est chaud : & la plûpart des femmes de ce païs-là ne sauroient vivre sans glace, & sans amour. Les Espagnols craignent le manque de glace, comme nous craignons celui de vin, & la sterilité de bled. Tel Moine qui resiste à l'austerité des jeûnes, des cilices & des haires, ne sauroit supporter celle de boire chaud : & l'on nous montra deux jeunes Cavaliers, qui avoient quitté les Recollets de Burgos, parce que, dans l'année de leur Noviciat, la glaciere avoit manqué.

Les Païsanes sont pour la plûpart plus belles, plus propres & mieux habillées qu'en France. Leurs cheveux sont de deux façons; les unes ont deux ou trois cordons nattez,

& pendans sur les côtez & par derriere; les autres pliez seulement en deux. Telle villageoise étoit si ajustée, d'une taille si belle, que si nous n'eussions vû que son corps & son visage, & qu'on nous eût caché ce qu'elle portoit sur sa tête, au lieu de déviner que c'étoit un panier, nous aurions juré que c'étoit une couronne. Leur juppe de dessous est plus longue que celle de dessus, afin qu'on la voïe; tant il est vrai que l'orgueil de cette Nation s'étend mêmes jusqu'aux plus basses conditions. Pour les dents, elles les ont fort belles : j'entens parmi les pauvres gens; car les femmes & les filles de qualité, même les Bourgeoises les ont un peu gâtées, à cause de leur fard. On diroit qu'elles ne savent pas que les dents sont un bijou qui se doit nettoïer : & je pense qu'elles s'imaginent qu'elles ne servent qu'à manger; & qu'elles sont faites que pour être vûës & baisées. Je ne suis point de leur avis. Je ne suis jamais

bien pris, si je ne le suis par les dents : & l'on ne me tient pas bien, si l'on ne me tient par-là. Presque tous les yeux sont noirs, brillans, amoureux, & dés-là fort beaux.

Les chemins y sont tous pavez où il faut, remplis de grosses fascines, & de troncs d'arbres coupez dans les endroits perilleux ; les fontaines revétuës de pierres de taille & de mousse ; les ponts y ont des garde-foux où il est besoin. Enfin tout y fait son devoir ; & cela me fait juger qu'une fille qui est passionnément aimée, aime aussi de la même sorte. Helas ! Mademoiselle, ce n'est pas comme en France. Les lames d'épées sont toutes de même longueur : & un Fourbisseur seroit puni, s'il en avoit vendu une plus longue que l'autre. Cette loi devroit être par-tout, on ne devroit attaquer les gens qu'avec armes égales. Le jour que je fus vaincu, vos yeux... Mais ne parlons plus de cela.

Le commencement de la nuit me

prit à une lieuë de Saint-Sebaſtien : Quand je vis le Soleil couché, je conſiderai de plus prés les Pyrenées, les vallons, les bois de haute fûtaïe, les fleurs, les herbes de ſenteur, les jaſmins communs, les gênets d'Eſpagne doubles. Que tout cela m'auroit ſemblé beau ſans la reflexion que je faiſois de tems en tems ſur vôtre abſence !

Le Jeudi vingt-ſeptiéme de Maï, jour de la Fête-Dieu, comme je n'étois revenu à Saint-Sebaſtien, qu'afin de voir l'extraordinaire ceremonie du jour, je m'en allai droit à la Paroiſſe. Pour arriver juſqu'au pied de l'Autel il y a quarante marches toutes couvertes de tapis de Turquie. Le Tabernacle eſt petit, & ſeulement de bois doré ; mais derriere il y a cent degrez fort étendus, qui s'élevent juſqu'à la voute, chargez d'un million de cierges, qui comme autant d'étoiles, éclairant ces degrez tout couverts de talc d'auripeau, & de chandeliers de vermeil-doré, font le plus magnifique & le plus

ébloüiſſant éclat, que les yeux puiſſent ſoûtenir. Leurs caſſolettes ſont d'un parfum au deſſus des nôtres; leur muſique, leurs orgues, leurs luths, leurs claveſſins, font de certains écos à voix perduës, qui s'en vont dans les airs, & qui ſont aſſez agréables; mais qui pourtant ne valent pas, ce me ſemble, ce que font nos Muſiciens. Leur Muſique de ruelle vaut encore moins.

Sur les dix heures le Roi d'Eſpagne arriva. On lui avoit dreſſé une maniere de tente quarrée, ſoutenuë ſur quatre pilliers. Le tapis de pied, le dais, les rideaux, le fauteüil, tout cela de drap d'or. Il n'y a point de Prié-Dieu : & je n'en ai pas vû en Eſpagne. L'Infante n'y vint point. Elle entend toûjours la Meſſe chez elle, auſſi-bien que la plûpart des grandes Dames d'Eſpagne, qu'on ne voit jamais, ſinon de loin, aux balcons & à la promenade. On nous refuſa même de voir dîner l'Infante. Les Grands d'Eſ-

pagne étoient derriere le pavillon du Roi; & si-tôt qu'il y fut entré seul, (quoique cela soit plus large & plus long que deux lits) on referma les rideaux, & on ne le vit plus. Ces Grands, au nombre de cinq, se mirent sur un banc; ils y demeurerent assis, & se couvrirent aussi-bien que le Roi à diverses reprises, pendant la moitié du tems que dura la Messe; c'est-à-dire toutes les fois que l'Evêque de Pampelune qui celebroit, mettoit sa mitre. Cet Evêque n'est guéres plus gros par le corps que Monsieur Devaune : mais par la tête il l'est deux fois autant, & plus haut de demi-pied : l'on ne trouve pas son pareil dans toute l'Espagne, aussi est-il de la Franche-Comté. Il ne se rencontre presque point d'Espagnol naturel qui soit gros. Les Grands & autres d'Espagne causent à la Messe comme l'on y cause en France : mais un peu plus bas. Quelques-uns avoient des habits de broderie; mais fort au dessous de ceux

de nos Courtiſans. Il eſt vrai que quatre ou cinq avoient des cordons de chapeau de diamans de vingt-cinq & trente mille écus. Pour la mine, j'en vis deux qui l'avoient ſi bonne, que toute fiere que vous êtes, c'eſt tout ce que vous pourriez faire, que de garder vôtre cœur devant eux. Preſque tous les chapeaux des Eſpagnols de qualité, ſont gris, quoiqu'ordinairement leurs habits ſoient noirs. Leurs rotondes, & leurs manchettes ſont de trois doigts de hauteur, & du prix environ de quinze ſols. Le bas Peuple porte du paſſement ; mais dont nos Laquais ne voudroient point. Leurs ſouliers ſont pointus & ſans talon. Ils croïent être aſſez relevez d'eux-mêmes, ſans emprunter leur grandeur d'un petit morceau de cuir.

Aprés que la Meſſe fut finie, le Roi d'Eſpagne ſortit du pavillon, & fut un quart d'heure ſans pouvoir ſortir de l'Egliſe, ni toute la Proceſſion. La raiſon étoit qu'il faloit

attendre que les danseurs & les machines, qui font une partie de cette Procession, fussent passez. Je pris ce tems pour m'en aller à un balcon du logis, où j'avois couché, à vingt pas de l'Eglise. En y allant je m'arrêtai vis-à-vis du balcon de l'Infante, qui ne devoit y paroître que pour saluer le Saint-Sacrement, & le Roi son Pere quand il passeroit. Toutefois voïant une douzaine de François assez bien faits, & quatre ou cinq Dames de la Cour de France avec des capelines de plumes, l'impatience la prit, & elle s'y alla montrer deux ou trois fois. Son balcon étoit de fer, peint de bleu, avec des roses blanches attachées par des rubans bleus, sur toute la bordure d'appui. Sous ses pieds elle avoit un tapis de velours plein cramoisi, & autour d'elle, cinq ou six carreaux de drap d'or : & elle étoit seule dans le balcon. Quand je fus arrivé à celui que mon hotesse me gardoit, je vis passer d'abord envi-

ron cent hommes habillez de blanc, danſant avec des épées & des ſonnettes aux jambes, chaque bout d'épée dans la main gauche de ſon camarade. Aprés cela danſoient cinquante petits Garçons avec des tambours de Baſque, & ceux-là & ceux-ci avec des maſques de papier & de parchemin, ou des tavaïoles à clairvoïe. Enſuite marchoient ſept figures des trois Rois Maures, chacun ſa femme derriere lui, & un S. Chriſtophle, le tout de la hauteur de deux piques; de ſorte qu'on voïoit des têtes groſſes comme un demi-muid, qui alloient de pair avec les toits. Il ſembloit que vingt hommes n'euſſent pas pû porter la moins lourde; neanmoins deux ou trois hommes, cachez dedans, les faiſoient danſer. Elles ſont d'oſier & de toile peinte; mais ſi étrangement, que cela donne d'abord de la fraïeur. Dix ou douze petites & groſſes machines ſuivoient, pleines de marionnettes. Entre autres je remarquai un Dragon gros comme une petite ba-

leine ſur le dos duquel ſautoient deux hommes avec des poſtures ſi extravagantes, qu'ils ſembloient être poſſedez. Tous les porteurs de ces machines, & generalement tous les hommes d'Eſpagne qui paſſent vingt ans, ſoit cordonniers, ſoit cabaretiers, quoiqu'ils faſſent, ne quittent ordinairement l'épée, & le poignard qu'en ſe couchant. Les tapiſſeries d'Eſpagne ſont admirables & à quatre rangs, c'eſt-à-dire les unes ſur les autres juſqu'au dernier étage. La plûpart des Seigneurs tendent des couvertures de mulet en broderie. Leurs repoſoirs ſont ſi miſerables, que le plus beau n'approche pas du plus mediocre de Paris. Leurs peintures ne ſont que de la détrempe. Les honnêtes gens à Madrid n'ont point de plumes, ou ce ſont quelques Flamans qui ont charge chez le Roi. Je penſe que la raiſon eſt que comme ils voïent que les plumes ſont fort legeres, ils auroient peur que cela fiſt tort à leur gravité.

Pour revenir à l'ordre de la Proceſſion, je croi que vous voïez aſſez, qu'à ce qui étoit paſſé juſques-là, un Turc qui eût été à mon balcon, n'auroit pas pû juger ſi c'étoit une maſcarade, ou une ceremonie d'Egliſe. Enfin l'Evêque parut avec le Saint-Sacrement; quatre Seigneurs portoient le Dais. Le Roi ſuivoit, & l'on ne pouvoit dire qui marchoit plus-gravement, ou celui qui portoit Noſtre-Seigneur, ou Philippe-Quatriéme. Ceux qui diſoient qu'il n'avoit point d'autre Majeſté que celle qu'il ſe donne avec ſa lenteur, ſes pas comptez, & ſes yeux immobiles, ont tort; car il eſt de tres-belle taille, & quoique ſon viſage ſoit maigre, & qu'il n'ait que fort peu de cheveux, on remarque qu'il a été admirablement bien fait en ſa jeuneſſe. Il reſſemble plutôt à un Flamand qu'à un Eſpagnol. Auſſi le Roi ſon pere étoit petit-fils de l'Empereur Charles-Quint, natif de Gand. L'Infante reſſemble à la Reine-Mere

ſa Tante : Elle a les yeux admirables, les lévres d'un rouge ſi beau, que ceux qui ne s'y connoîtroient pas, ſoupçonneroient qu'il eût été mis par ſes propres mains, & non point par les mains de la nature. Elles ſont un peu relevées, c'eſt à dire belles à voir; mais bien meilleures encore à baiſer, pour un Roi, cela s'entend: Le teint d'un blanc à ébloüir, une douceur, & un charme inexplicable dans la moindre de ſes actions; ce que j'en eſtime le plus, c'eſt une fleur de ſanté ſans égale.

Sur les quatre heures aprés midi, Monſieur....apporta une Lettre du Roi de France à l'Infante : Elle lui fit force complimens pour la Reine de France, Mere du Roi : & comme Monſieur....lui demanda une & deux fois ſi elle ne vouloit rien lui ordonner pour dire au Roi, elle lui dit, *Hé mon Dieu! vous avez grand tort, ne vous ai-je pas dit trois fois, que vous diſiez à la Reine ma Tante, que je meurs d'envie de la*

voir ? Allez, dites cela ſeulement. Toute la Cour trouva ce compliment ſi ſpirituel & ſi fin, qu'on eût pû ſoupçonner (quelque eſprit qu'ait l'Infante, ſi le porteur eût été Monſieur le Maréchal de Clerambaut) qu'il lui auroit fait dire cela ; mais pour Monſieur...... on le connoît, on ſait qu'il eſt trop homme d'honneur, & qu'il n'eſt point homme à l'avoir inventé.

Quand nous fumes retournez à Saint- Jean-de-Lus (ce qui fut à onze heures du ſoir) on nous dit que ſur les neuf heures à la vûë de la Cour, trois fort bons Nageurs, s'étant fiez à la marée, s'étoient noïez ; cela fit pitié aux Dames qui ſe promenoient dans des caroſſes au bord de la mer.

Samedi vingt-neuviéme de Mai, il ne ſe fit rien de remarquable. Il y eut Comedie Eſpagnole. A l'iſſuë, je fis une choſe dont je vous demande mille pardons : je fus demi-heure ſans ſonger à vous. Otheman

joüa de la Viole autant de tems; mais ne vous en fâchez pas, l'Infante fut oubliée aussi-bien que vous: & le Roi écouta cet Illustre attentivement.

Dimanche trentiéme de Mai, le Roi d'Espagne quitta Saint-Sebastien, & arriva à Fontarabie avec l'Infante.

Lundi trente-uniéme de Mai, rien du tout.

Mardi premier Juin, Monsieur le Cardinal alla à la Conference, & là avec Dom-Loüis de Haro, le dernier article fut conclu & signé. Durant la Conference Monsieur le Cardinal donna la musique & la collation aux Espagnols. Les Espagnols de leur côté donnerent peu à manger à quelques Dames & à quelques Seigneurs François; & même ce peu-là rien qui vaille; mais pour ce qui est de boire, ils firent une profusion d'eaux de liqueurs, de vins d'Espagne parfumez & glacez.

Le Mercredy deuxiéme de Juin, rien.

Le

Le Jeudy troisiéme Juin, le mariage fut celebré par l'Evêque de Pampelune. Les Relations vous en diront les circonstances. Peut-être pourtant oubliera-t-on celle-ci. Dom Loüis de Haro (qui épousoit l'Infante pour le Roi de France) avançant sa main, elle avança aussi la sienne vers la main de Dom Loüis de Haro : mais leurs deux mains ne se toucherent point ; & tout d'un même mouvement, sans baisser la main, ni le bras, elle mit la main dans celle du Roi d'Espagne son Pere, & leurs mains se toucherent : Cela fait, le Roi ôta son chapeau à l'Infante, & lui fit une reverence, non plus comme à sa Fille, mais comme à la Reine de France. Le Roi d'Espagne ce jour-là, & tous les trois autres que je l'ai vû aux Conferences, m'a paru fort haut en couleur, m'aïant semblé fort pâle à Saint-Sebastien à la Procession. On vit dîner ensuite l'Infante, ce qu'on n'avoit jamais fait encore. Ce que vous

avez oüi dire que celui qui épouſe une Reine comme Procureur, au lieu du Roi, doit mettre, & met effectivement une jambe dans le lit de la Reine, n'eſt peut-être pas faux, & peut avoir été en uſage autrefois; mais je vous aſſure que Dom Loüis de Haro n'a rien fait d'approchant de cette ceremonie, & que ni dans Fontarabie, ni dans Saint-Jean-de-Lus on n'a point oüi parler de cela.

Le ſoir je revins à Saint-Jean-de-Lus, parce que je voulois être au bal pour vous en rendre compte. Tout le bal ſe danſa ſur le même Théatre qui ſert à la Comedie Eſpagnole. Le Roi, les Seigneurs & les Dames de la Cour entrerent un quart d'heure aprés par une porte de derriere le théatre. La Reine-Mere, & les Dames de la Cour qui ne vouloient point danſer, entrerent par la grand'porte, & ſe mirent ſur une chaiſe, & un échaffaut de deux pieds de haut au milieu de la grand'ſalle.

Voici à peu prés le nom de ceux qui danserent : Le Roi, Monsieur, la Princesse de Bade, le Duc de Crequy, Mademoiselle qui a beaucoup de graces à toutes choses en a encore davantage à danser. Elle est mêmes plus belle quand elle est parée. Elle avoit vingt rangs de perles en écharpe sous sa gorge, à sa tête & à ses manchettes. Cela faisoit un ornement plus propre & plus cher que vous n'en aurez de vôtre vie. Monsieur ** prit Madame....... plût à Dieu que vous fussiez aussi bien prise de moi, qu'ils le sont l'un de l'autre. Monsieur le Comte de Soissons, Monsieur de Turene..... quoique jeunes ne danserent, ni ne monterent sur le théatre. On y vit le Duc de Medina qui fut estimé tres-beau. Il n'a pas plus de vingt ans, assez richement couvert : mais les cheveux gras & pendans, avec la petite rotonde de quinze sols. Tout compté & tout rabattu (ne vous en rapportez pas à moi, je puis me tromper)

ce fut la Duchesse de Valentinois, qui ravit mes yeux. Vous la verrez peut-être quelque jour passer par vôtre Ville : & vous remarquerez en elle je ne sai quelle grace & de certaines manieres si charmantes, que ni homme, ni femme ne sauroient la regarder sans émotion. Les hommes qui selon mon sentiment, danserent le mieux, ce furent Messieurs Saucour, Villequier..... Je n'ose parler du Roi qui les passa tous en bonne mine & à bien danser. Comme je suis peu flateur, je soupçonne toutes les loüanges, qui me viennent en l'esprit pour les Rois & pour vous : mais en cette occasion je ne cours aucun hazard & je dis la verité.

Le Vendredy quatriéme de Juin, le Roi de France envoïa son present à l'Infante. C'étoit une cassette, où il y avoit je ne sai combien de mille livres de pierreries. Monsieur le Duc de Crequy en étoit le porteur. L'Infante n'ouvrit point la cassette, elle la donna à sa Dame d'honneur, &

en mit les deux clefs dans ſa poche. Quand ce preſent n'eût pas valu cent piſtoles, c'eût été toûjours un preſent Roïal.

A deux heures aprés midi, la Reine de France arriva à l'Iſle de la Conference avec Monſieur. Le Roi d'Eſpagne avec l'Infante de l'autre côté y arriverent un peu aprés dans un batteau, dont la magnificence paſſoit tous les batteaux qu'on a jamais vûs. Le Roi d'Eſpagne pencha la tête vers les cheveux de la Reine-Mere, ſa Sœur. Ce n'étoit pas une embraſſade, ce n'en étoit qu'une demie. Il ne la baiſa point du tout, cela ſembla étrange entre Frere & Sœur aprés vingt-cinq ans d'abſence; mais il ne faut pas s'en étonner, ce n'étoit point par froideur, ni par défaut d'amitié, au contraire ils avoient tous les larmes aux yeux, de la joïe de ſe revoir; mais c'eſt que la coûtume d'Eſpagne porte cela. L'Infante ſe jetta aux pieds de la Reine ſa Tante, qui la

baiſa & l'embraſſa deux ou trois fois. Monſieur ſalua l'Infante de plus de trois pas, & ne la baiſa point durant toute la Conference, qui dura une heure & demie : pas un mêmes des principaux Acteurs ne s'aſſit, ni ſe couvrit, non pas même le Roi. Comme la Conference étoit ſur le point de finir, on vit arriver le Roi de France qui étoit venu au galop, lui vingtiéme. Il avoit ôté ſon Ordre, de peur d'être connu du Roi d'Eſpagne. Il demeura à la porte de la Conference; & paſſant ſa tête entre les épaules de Dom Loüis de Haro, & de Monſieur le Cardinal qui l'occupoient, il regarda l'Infante un bon quart d'heure. Il étoit un peu pâle durant tout le chemin qu'il fit dans la galerie, & quand il vit l'Infante, il acheva de le devenir. L'Infante qui au ſigne de l'œil, que lui fit Dom Loüis de Haro, jetta la vûë ſur le Roi de France, ſe doutant que c'étoit lui, devint de côté preſque de même couleur. Com-

me le Roi de France étoit là *incognitò*, celui d'Eſpagne ne le ſalua point, & fit ſemblant de le prendre pour un Gentilhomme François. Les Grands d'Eſpagne paſſerent de leur gallerie dans la gallerie de France: & baiſerent de bon cœur les filles de la Reine. Ils trouverent Mademoiſelle de Meneville la plus belle, & ils trouverent bien. Aprés l'entrevûë je retournai coucher à Fontarabie. Le ſoir à Soleil couché nous allâmes mon ami & moi promener derriere la maiſon du Roi. Aux fenêtres de derriere de l'appartement de l'Infante parurent quelques Demoiſelles, qui faiſoient & recevoient des ſignes de trois jeunes Gentilshommes Eſpagnols, qui étoient au pied de la muraille. Ils tournerent des mouchoirs, ils jetterent des baiſers & des œillades avec la main, & firent des complimens, où il entra plus de ſix Soleils, vingt Etoiles, & trente Roſes. Mon ami, croïant me faire plaiſir, ſe moqua fort de cette fa-

çon de faire l'amour. Pour moi, je n'en puis rire de bon cœur : car je suis en état de faire l'amour un an durant de bien plus loin que cela.

Samedi cinquiéme Juin, j'allai pour voir l'Infante pendant son dîné, l'on ne voulut pas nous le permettre. L'Exemt, ne nous pouvant faire cette amitié, nous en fit une autre : il nous mena dans un cabinet du Roi d'Espagne. Je me dédis bien alors du jugement que j'avois fait de leurs peintures. J'y vis trente admirables Tableaux, entre autres un homme à l'agonie; sa femme avoit une tristesse peinte sur le visage, qui marquoit qu'elle n'enduroit que par l'esprit ; le mourant témoignoit de la douleur en corps & en ame. Dans les yeux, & sur le front de dix autres personnes, la mélancolie étoit si bien diversifiée, qu'on pouvoit distinguer une douleur de cousin-germain d'avec une autre d'un parent plus éloigné. Une nourrice au pied du lit tenoit un petit enfant une pomme

à la main qui rioit;ce qui relevoit merveilleusement les larmes des autres. On appercevoit même une maniere de douleur dissimulée sur le visage d'une Servante, qui se contraignoit derriere une porte à faire la triste, quoi qu'elle eût une secrette joïe dans l'ame, de ce qu'un Notaire lui faisoit signe qu'elle étoit sur le Testament. Comme je m'étonnai de ce qu'il y avoit de si bons Peintres en Espagne, l'on me dit que tout cela étoit de deux Italiens, *Hannibal Carrache* & *Raphaël d'Urbin*. A deux heures nous pensions monter à cheval pour retourner à Saint-Jean-de-Lus, on nous dit que Dom Loüis de Haro n'avoit pas encore achevé de dîner, nous voulumes voir cela: veritablement si les Reposoirs de Saint-Sebastien nous avoient paru des buffets de village, son buffet nous parut un Reposoir de Ville Capitale. Il y avoit sans hyperbole vingt-quatre bassins de vermeil-doré, & autant de sou-coupes, que de couverts.

Le Dimanche ſixiéme de Juin, fut l'entrevûë des deux Rois. Le Roi d'Eſpagne arriva une demi-heure avant le Roi de France. Celui-ci ſalua le Roi d'Eſpagne & l'Infante; mais il ne la baiſa point. Ce qui ſembla étrange, puiſqu'elle étoit ſa femme. Les Rois, aprés quelques complimens, jurerent la paix, & la ſignerent. Ils avoient chacun leur Livre d'Evangile, leur Table, leur Ecritoire : & ils ne ſe ſervirent pas du même Crucifix : Chacun eut le ſien qu'il tenoit à la main, le tout ſi égal qu'ils ne ſe pouvoient diſtinguer que par la difference des perſonnes. Monſieur le Cardinal faiſoit la Charge de Grand Aumônier, c'eſt-à-dire tenoit le Livre des Evangiles au Roi de France; Monſieur le Cardinal Antoine qui eſt Grand Aumônier, n'étant point en France. La Paix ſignée & jurée, Monſieur le Cardinal fit le ſignal pour tirer. Monſieur de Maupeoux, Major du Regiment des Gardes, commanda de

faire la décharge, & de recharger trois fois. La décharge des Espagnols répondit de l'autre côté de la riviere autant de fois, & fut ce semble, meilleure que la nôtre, quoique leurs Troupes fussent plus petites deux fois, & moins lestes quatre. Leurs Gardes du Corps, & leurs Gardes Vallons sont assez florissans. Ils sont deux cens, tous avec des habits & des manteaux de velours jaune: mais le reste me parut peu de chose. Leurs Gardes ordinaires sont si mal-faits, qu'il semble qu'on ait défendu sur peine de la vie à tous les hommes de bonne mine d'y entrer. Quelques-uns ont des plumes; mais tous en devroient avoir pour cacher leurs chapeaux, dont le meilleur ne pourroit servir qu'à faire un épouvantail de cheneviére. Toute la Cavalerie Espagnole est infiniment meilleure que la nôtre; j'entens pour les chevaux; car pour les Cavaliers, ce ne sont que des Officiers cassez, & reformez qui sont assez mal en ordre.

Deux ou trois chevaux Eſpagnols ont été vendus à des François quatre mille francs piece. Le Duc de V. ** nous fit entrer dans une maiſon ſur le bord de la riviere, & nous montra ſa ſommellerie, ſous pretexte que nous devions avoir ſoif. Il y eut en ſon fait plus d'orgueil que de bonté; & il avoit plus d'envie de nous faire voir ſa richeſſe, que nous n'en avions de boire. La moindre de ſes boiſſons paſſoit l'ambroſie, & ſa vaiſſelle d'argent égaloit celle de Dom Loüis de Haro.

Le Lundi 7e. jour de Juin, toute la Cour de France alla querir l'Infante à la Conference. Le Roi d'Eſpagne s'y rendit avec elle. Il falut aprés deux heures de converſation ſe dire adieu. L'Infante ſe jetta trois fois aux pieds de ſon Pere avec des larmes. Son Pere ne pleura point : mais en recompenſe il avoit pleuré dans l'Egliſe de Fontarabie, quand le mariage ſe fit, & l'Infante pas. Pour ce qui eſt du jour que le Roi d'Eſ-

pagne sortit de Madrid avec l'Infante, Monsieur ** dit que le Roi, l'Infante, les Peuples, pauvres & riches pleuroient par les chemins avec tant d'emportement, que lui-même, quoiqu'il fût François, quoiqu'il vint en France avec l'Infante, se mit à pleurer comme les autres. Le Roi de France s'excusant au Roi d'Espagne de la peine que ce mariage lui avoit donnée, en le faisant venir de Madrid ; le Roi d'Espagne répondit, *Je serois venu à pied, s'il eût été necessaire.* Monsieur le Cardinal donna aux Espagnols quantité de bagatelles magnifiques ; le mot de *magnifique* corrige, comme vous savez, celui de bagatelle. Entre autres il dit au Comte... *Vôtre épée est d'argent, & bien ciselée : mais je veux vous en donner une plus belle.* Le Comte s'approcha de la fenêtre sans rien répondre, & jetta son épée dans la riviere. Un Garde Espagnol courant pour la pêcher, un Garde François lui tendit le pied, & le fit tomber;

se jetta dans la riviere devant lui & l'eut. On trouva cela fort galant au Comte de ** & ma foi, bien qu'en quelques choses ils soient au dessous de nous, il y en a d'autres dans lesquelles ils nous passent. Je vous l'ai déja dit, & je vous le repete : Par exemple, le Duc de * a dix carosses, qui le suivent, & qui ne servent qu'à mener quatre-vingt ou cent valets de livrée : il a aimé une femme qu'il a quittée depuis peu : il lui envoïa ce billet :

J'estime tant mon cœur que j'avoüe que je ne saurois vous païer de sa perte. Pour vous en consoler, voilà un contrat de vente que je vous fais de ma Terre de Sarrana. Vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente.

Elle lui renvoïa son billet, & son contrat coupez en deux avec cette réponse : *J'estime vôtre cœur encore plus que vous ne l'estimez. Car non seulement j'avoüe qu'on ne sauroit me païer de sa perte : mais je vous ferai voir tout le reste de ma vie, qu'on ne m'en sauroit consoler.*

On croit que cette générosité le fera revenir, & l'on juge de ce qu'il fera par tout ce qu'il a fait autrefois. A l'âge de vingt-cinq ans, il aimoit une Courtisane. Il eut quelque soupçon, aprés en avoir joüi deux ans, qu'elle avoit de l'amour pour un Gentilhomme de Madrid, il lui dit un matin, *Vous savez la maison où je vous pris dans Seville; vous pouvez vous y en retourner promptement, & je vous envoïerai de quoi vous y conduire.* Il lui envoia huit cens pistoles; elle dit au Gentilhomme qui les lui porta, *dites au Duc ..... que j'ai aimé son merite, & non point sa richesse; que je ferois conscience de lui causer de la dépense, puisque je ne lui donnerai jamais de plaisir. Il ne coûte pour aller à Seville que sept écus par le coche, je les prens & je lui renvoïe le reste. Voilà la clef de mes deux cabinets, il y trouvera les pierreries & les bijoux qu'il m'a donnez & tous les habits, hors celui que je porte. Je lui aurois laissé aussi-bien que les au-*

tres, si ce n'est qu'il n'est pas bien séant à une femme qui a été aimée d'un si grand Seigneur, de sortir de chez lui toute nuë.

Dés que le Duc eût entendu sa réponse, il lui fit porter vingt mille livres, s'en alla dans sa chambre, lui promit de ne soupçonner jamais sa fidelité, & aprés avoir été amoureux d'elle, six ans de suite, il la maria richement l'année du Jubilé. La Cour de France auroit de la peine à fournir un Amant plus honnête homme, & le Marais, une Courtisane plus genereuse : & si l'on en vouloit trouver, il seroit bon de les chercher au Palais dans la boutique d'Augustin Courbé, ou d'Antoine de Sommaville. Le premier soupé qu'il donna à la premiere femme qu'il aima, fut servi en des plats de faïence. Les tasses, les sou-coupes, les salieres étoient de cryſtal de Venise. A chaque service on les jettoit par la fenêtre. Il y entre en cela plus d'extravagance que de galanterie. J'en

demeure d'accord : mais la jeunesse & l'amour sont deux belles excuses. Plût-à-Dieu être en état de m'en servir à aussi bonnes enseignes, & à aussi bons titres que vous, je ferois bien plus des miennes que vous ne faites des vôtres. Ordinairement pourtant la plûpart des Espagnols sont chiches. J'en ai vû quatre, ou cinq s'arracher les cheveux dix fois en une heure, sans rompre une seule carte, parce qu'il coûte de l'argent pour en avoir d'autres ; & que les cheveux reviennent sans qu'il en coûte rien. Et vous remarquerez que parmi le menu peuple, ce n'est pas celui qui gagne, c'est celui qui jette les dez & les cartes, qui les païe. Tout cela n'est pas trop à propos, sert peu au recit du mariage, & n'a ni suite, ni grace ; mais pourvû que je vous divertisse, que m'importe?

L'Isle de la Conference s'appelle *l'Isle des Faisans*, la riviere qui l'environne, *Bidossoa* : mais je vois que c'est une Isle & une riviere qui cette

année ont fait fortune. Elles vont prendre sans doute *le titre de l'Isle, & de Riviere de Paix, ou quelque autre plus auguste, l'Isle de l'Union; la Riviere des Rois.* Il me semble que je vois une *Nanon*, ou une *Cathos* à qui il est arrivé quelque heureuse avanture, & qui se fait appeller *Madame* gros comme le bras. Un peu avant que la Conference finît, je m'en revins au galop à Saint-Jean-de-Lus, afin de prendre une place que Monsieur ** me faisoit garder chez Monsieur *** pour voir l'entrée. La Gazette vous en dira la magnificence. Presque tous les chevaux avoient des plumes & des aigrettes: Les hommes, les chapeaux, les couvertures, les housses, les habits étoient si couverts de broderie, de plumes, de galands & de harnois dorez, que cela sentoit le grand Cyrus à pleine bouche. Le carosse de la Reine parut aprés cela. Dedans il y avoit Elle, le Roi, la Reine-Mere, Monsieur, Mademoi-

ſelle, Mademoiſelle de Valois, Mademoiſelle d'Alençon, & une autre que je ne pûs voir, quoiqu'il fiſt auſſi clair qu'en plein jour. Ce caroſſe étoit brodé de broderie relevée, bien que la broderie ne ſe releve plus guéres en France. Depuis quinze jours, elle ne fait que ſe rabaiſſer, force gens de neant en portent. Deſſus l'Imperiale, dedans, dehors, aux mantelets, aux rideaux, aux portieres, je dis deſſus & deſſous, on ne ſauroit voir l'étoffe. Avec tout cela, il n'a coûté que ſoixante & quinze mille livres. Monſieur le Cardinal, quand on lui dit, qu'il y avoit parmi les gens de Cour pour deux millions de broderie, dit ſpirituellement: (Il dit tout comme cela) *ce n'eſt qu'un million pour les Courtiſans, & un million pour les Marchands;* voulant dire que tout cela avoit été emprunté par des gens, dont la moitié ſe trouveroient inſolvables. En effet beaucoup de Gentilshommes mal logez ſe plaignent d'être incommodez

à Saint-Jean-de-Lus, qui le feront bien davantage, quand ils feront de retour à Paris : & je croi vous avoir déja mandé, que tel s'eft montré fi mauvais ménager, que de deux moulins il n'a fait qu'un habit.

Le Mardy huitieme de Juin, le Roi, la Reine-Mere, Monfieur, & Mademoifelle allerent à la Meffe aux Recolets. Le foir, Monfieur le Cardinal reçut nouvelle que le Roi d'Angleterre s'étoit embarqué à Fleffingue, à une autre petite fille qui ne feroit pas vous, il faudroit lui enfeigner que c'eft un Port de Hollande ; & qu'on avoit pris un Traître qui alloit mettre le feu aux poudres par une mêche, & une trainée pour perdre le Roi d'Angleterre, & qui tenoit un efquif prêt pour fe fauver. Dans la Lettre où eft cette nouvelle, il y a un ruban grisdelin avec ces chiffres: *C. 2. R. D. C.* cela veut dire, *Charles Second, Roi des Cœurs.*

Je ne fai pas trop bien faire un Cœur, vous le voïez : mais je fai

bien le donner; plût-à-Dieu que je ſuſſe auſſi-bien le prendre. Il faut, dans Londres, avoir ce ruban à ſon chapeau, comme il faloit avoir de la paille durant la ſeconde guerre de Paris; autrement on ſeroit aſſaſſiné: Excuſez ſi la comparaiſon cloche.

Monſieur le Cardinal a promis à Monſieur ** d'achever les affaires auſſi-tôt que la Cour ſera à Fontainebleau. J'eſpere que la fortune en uſera encore avec lui comme elle fit lorſqu'il fut nommé Evêque, c'eſt-à-dire qu'elle s'accommodera à ſon humeur. Il eſt trop impatient pour l'attendre, elle vint au devant de lui. Il lui a grande obligation; ce n'eſt guéres ſa coûtume, & j'en connois d'auſſi grands Seigneurs que lui, qu'elle fait bien attendre. Pour moi, quoiqu'elle m'ait d'abord ôté toute eſperance, je ne me plains pas trop d'elle. Il y en a de beaucoup plus malheureux. Ce ſont ceux à qui elle ne l'ôte jamais, c'eſt-à-dire qu'elle laiſſe eſperer juſqu'à la mort, c'eſt une pauvre vie.

Le Mercredi neuviéme de Juin, on fit le mariage du Roi & de la Reine en propre perſonne. Il y avoit des baluſtres dreſſez avec des pilliers de bois, & des planches jointes enſemble, au lieu de pavé depuis le logis de la Reine-Mere, où l'Infante avoit couché les deux nuits paſſées, jusqu'à la porte de la Paroiſſe de Saint-Jean-de-Lus, où toute la ceremonie alla à pied. Etant arrivez dans l'Egliſe, la Reine & le Roi de France n'eurent qu'un theatre, & qu'un même carreau qui étoit fort grand. La Reine-Mere en eut un à elle ſeule. Le reſte de la ceremonie ſera dans la galerie.

J'ai oublié de vous dire que la Reine avoit & garda durant toute la marche, & toute la ceremonie, une Couronne d'or ſur ſa tête. Madame de Noailles, ſa Dame d'Atour, la lui ſoûtenoit par derriere, de peur que la peſanteur ne lui fiſt, mal. Perſonne n'alla à l'offrande, que le Roi & la Reine. Le Roi

n'avoit qu'un habit de drap d'or, tout couvert de dentelles noires. Presque tous les grands Seigneurs en avoient un pareil, de sorte qu'il n'étoit distingué des autres, que par sa bonne mine. Le Roi ne voulut ni Comedie ni Bal, & se coucha à dix-heures dans le lit de la Reine, qui s'étoit couchée un peu auparavant dans une chambre qui étoit joignant la sienne. Il a commandé à Monsieur ** de le loger toûjours en même Logis avec la Reine, quelque petit que le Logis puisse être, fût ce dans un village. Voilà tout.

Le Lundy dixieme de Juin le Roi alla à la Messe avec la Reine, & la Reine-mere, & toute la Cour aux Recollets : mais le Roi dîna seul dans sa maison, & la Reine seule dans une autre chambre. La Cour part Lundy prochain pour Paris. Ce seroit à vous une espece d'ingratitude, & de lâcheté si vous laissiez copier la moindre page de ces sot-

tises-là. Tout ce que j'ai ecrit, n'est qu'à dessein de vous plaire, mais souvent on n'est que ridicule en beaucoup d'endroits, où l'on essaïe d'être agréable. Songez que tout le monde n'aura pas la même bonté que vous. Il nous sera facile de m'excuser. Car on fait aisément credit d'esprit à un homme dont on tient le cœur. Si Monsieur le Président.. veut lire ces bagatelles, tres-volontiers : mais soyez y présente, autrement point. Adieu, Mademoiselle, peu de gens feront pour vous ce que je viens de faire, & si vous en perdez la memoire, je ne sai quel jugement on fera de vous.



A MONSIEUR **

[M Bordelon L. C. t. 2.

Cette Lettre contient diverses choses racontées d'un air ingenieux.

J'Ai rendu visite à *** le Docteur; il dit merveilles contre le Livre *d'Agreda*. Il ne l'a pourtant pas lû; mais il en a entendu citer les endroits *reprehensibles*; & il a assez d'adresse pour en bien exagerer les défauts, & leur donner un tour odieux. Pendant qu'on joüoit la Tragedie de *Judith* avec un concours extraordinaire de Spectateurs, qui applaudissoient à cette Piece, Monsieur H. P. ne pouvoit se persuader qu'elle meritât ces applaudissemens: Et pourquoi? C'est qu'il avoit entendu dire par Monsieur D. qu'il étoit impossible que Monsieur Boyer fist une bonne Piece. Mais Monsieur D. pourquoi cela est-il impossible? Il ne répondoit autre chose

ſinon, que cela eſt impoſſible : & voilà ſur quoi Monſieur H. P. regloit ſon ſentiment. *Je vous ſoûtiens,* diſoit un jour L. J. S. (auſſi-bien que celui dont je vous ai autrefois parlé) *qu'Homere eſt le plus grand Homme qui ait jamais été ; que tout ce qu'on peut penſer & dire de plus beau, eſt contenu dans ſes Ouvrages ; que tous les principes des Sciences y ſont myſterieuſement renfermez.* Mais montrez-nous-y donc toutes ces beautez & toutes ces richeſſes, lui dit-on. *Je ne le puis pas*, répondit-il, *car je ne l'ai jamais lû ; mais on m'a aſſuré*, ajoûta-t-il, *qu'Horace avoit dit ce que j'avance ; & Horace eſt un habile homme, aux ſentimens duquel on s'en peut rapporter.* De bonne foi, Monſieur, croïez-vous que je jugerois temerairement, ſi je diſois que ces gens-là font grand tort à leur jugement, de le rendre ainſi l'eſclave de l'opinion des autres, en s'ôtant la liberté de mettre en uſage leurs propres lumieres ? Tout cela ou pareſſe, ou pré-

vention, ou entêtement, ou ignorance opiniâtre. Si les H. P... les L. J. S. avoient lieu d'être convaincus qu'ils fussent seuls dans le monde capables de se laisser prévenir, de mal concevoir, de juger faux, de penetrer imparfaitement, & de décider sans bien connoître, ils se rendroient assurement justice, en se laissant conduire par tous autres sentimens que par ceux qu'ils peuvent tirer de leurs reflexions & de leurs connoissances.

Vous savez que depuis la fameuse Lettre écrite en faveur des Spectacles, & attribuée au Pere C. plusieurs Livres ont paru faits exprés, pour prouver que ces sortes de divertissemens sont tres-condamnables, parce qu'ils sont tres-pernicieux. Pour moi, si j'avois à present à écrire sur le même sujet, je m'appliquerois à prouver que depuis quelque tems la Comedie est aussi condamnable pour les choses qui se passent au Parterre, que pour celles qui se

representent ſur le Theatre. En effet, il ſe trouve d'ordinaire dans le Parterre une Jeuneſſe effrenée, qui ſemble croire n'être aſſemblée dans ce lieu, que pour y apprendre aux autres l'hiſtoire de ſes débauches, pour y mettre le deſordre, pour y inſulter les honnêtes gens, & pour y troubler la tranquillité qu'on y voïoit regner autrefois : le Clerc de Procureur, & le Courtaut de Boutique, s'imaginent avoir acheté avec leurs quinze ſols le droit de faire le petit Maître; c'eſt-à-dire, le droit de tambouriner leur impatience, de ſiffler leur avis, de berner le Bourgeois, & de juger de la Piece ſans l'avoir écoutée. Croiriez-vous que le lieu de la Scene eſt le moins blâmable, ſi on le conſidere entre les deux extrémitez où il ſe trouve; je veux dire, entre le derriere du Theatre & le Parterre? C'eſt l'opinion de M. B.

Il y a bien d'autres gens que vous & moi qui ſe plaignent de ces *Fables hiſtoriques*, ou *Hiſtoires fabuleu-*

ſes, que depuis quelques années on oſe donner hardiment au Public, ſous les Titres de *Memoires de ....* *Hiſtoire de .... La vie de .... Hiſtoire ſecrette de ....* Quoique ces Ouvrages ne contiennent que quelques circonſtances vraïes, enveloppées de toutes ſortes d'intrigues, également capables de corrompre la verité de l'hiſtoire, & injurieuſes à des perſonnes conſiderables par leur qualité & par leur naiſſance, & dont les défauts devroient être cachez, ſi on leur en remarquoit. Ces ſortes de Livres ſont autant de monſtres qu'il faudroit exterminer de la Republique des Lettres, comme des moïens inventez pour introduire le menſonge, pour accoûtumer l'eſprit à ſe nourrir d'erreur, à s'entretenir de bagatelles, & à ſe dégoûter des lectures ſolides. Que l'on remarque de difference entre ceux qui s'occupent entierement de ces inutilitez pernicieuſes, & ceux qui ne liſent point d'autres Memoires que ceux de Co-

mines, de Tavanes, de Guise, de Puissegur, de Sully, du Cardinal de Richelieu, de Villeroi, de Depontis, &c. ni d'autres Histoires que celles qui ont été écrites par Messieurs de Thou, le Laboureur, Mezeray, Cordemoy, Godeau, Vanel, Maimbourg, Varillas, Cousin, Fléchier, Marsolier, l'Abbé de Choisy, Tillemont, Fleury, Chevreau, Felibien; par Calcondile, Davila, Coëffeteau, par le Pere Bouhours, le Pere Daniel, & autres Auteurs celebres, qui n'ont point pris d'autres regles que la verité pour plaire & pour instruire! J'ai fait tant de fois attention sur les effets differens que produisent l'une & l'autre lecture, qu'il m'est impossible de m'empêcher de dire hautement, qu'il est de l'interêt du Public de ne point permettre aussi facilement l'Impression de ces Histoires fabuleuses, trompeuses, badines & Romanesques, que celle des Histoires veritables. Je ne vois aucune raison qui puisse justifier

le cours de celles-là, à moins qu'on ne regarde l'étude de celles-ci comme une occupation inutile & superfluë. Qu'on donne tant qu'on voudra aux Enfans, & à ceux qui n'aïant pas plus de solidité d'esprit que les Enfans, n'aiment que des contes *de peau d'âne*; qu'on leur donne, dis-je, tant qu'on voudra des fictions; mais du moins qu'en faveur de la posterité, on avertisse le Public que ce sont des fictions qu'on donne, afin que ceux qui viendront aprés nous, & qui s'appliqueront à l'étude de l'Histoire, ne confondent point la verité avec la fable. On me vient de dire que quand Mezeray examinoit par ordre de Monsieur le Chancelier Seguier, ces sortes d'Historiettes Romanesques, dont je vous viens de parler, il n'en approuvoit aucune.

Vous ne vous êtes point du tout trompé, quand vous avez crû que je ne manquerois pas de faire beaucoup d'attention sur l'esprit, le ca-

ractere, la conduite, & les manieres d'agir des jeunes gens de ce païs-ci; je les ai aſſez étudiez, quand je quitte le cabinet pour aller dans le monde; je les ai, dis-je, aſſez étudiez & examinez, pour vous en faire un fidele portrait. Le voici; voïez s'ils ſont differens de ceux que vous y avez vûs, dans le temps que vous faiſiez les mêmes remarques & les mêmes reflexions que moi. La plûpart des jeunes Gens entrant dans le monde, oublient autant qu'ils peuvent tout le bien qu'ils ont appris, rougiroient de honte s'ils le mettoient en pratique, apprennent avec empreſſement tout le mal qu'ils ne ſçavoient pas, ne ſont pas fâchez qu'on croïe qu'ils faſſent un uſage de cette pernicieuſe ſcience, & ſe font même honneur de paſſer pour être beaucoup plus méchans qu'ils ne le ſont en effet. Ils craignent de paroître encore enfans, s'ils ne mépriſent pas ceux qui ont eu ſoin de leur éducation, & s'ils ne font pas tout le contraire

des choſes qu'ils leur conſeillent. Ils s'imaginent qu'il eſt indigne de leur âge, d'imiter les gens ſages; mais au contraire qu'il leur ſera glorieux de ſuivre les mauvais exemples de ceux que ces mêmes ſages regardent comme des étourdis & des extravagans. Ils ſont exceſſifs en tout, tres-grande épée, tres-grande tabatiere, tres-grande cravate, tres-grand manchon, tres-grand bruit, tres-grand mouvement, tres-grande dépenſe. Les modes ſont toûjours outrées chez eux, & pouſſées juſques là où elles peuvent aller. Les femmes coquettes ne manquent jamais de les duper, quand elles l'entreprennent. Ils donnent avec toute la facilité poſſible dans tous les panneaux que leur dreſſent certains Chevaliers d'induſtrie, qui n'ont point d'autre métier que de procurer des plaiſirs, & flater les paſſions. Ils décident de tout, avec plus d'aſſûrance que n'en ont ceux qu'une longue experience, une continuelle étude, & une attention pro-

fonde ont rendus les plus capables de porter des jugemens, & de donner des décisions. Les plaisirs & la liberté sont les regles de leur vocation ; & l'établissement qui leur plaît le plus, est celui où il leur paroît qu'ils ne seront gênez par aucune application, ni inquietez par ceux à qui la Nature a donné de l'autorité sur leur conduite. Enfin ils se livrent sans résistance en proïe, à l'opinion, à la prévention, & à tous les faux principes, sans vouloir se rendre à l'équité des maximes raisonnables, & à la sureté des avis judicieux qu'on leur propose, pour leur servir de guides au milieu des troubles & des agitations que l'ardeur de leur âge met dans leur esprit & dans leur cœur. Vous ne connoîtrez pas assurément dans ce portrait les *d'Agu*... les *Lam*..... les *Port*.....& les autres, qui (comme vous savez, que vous & moi l'avons souvent remarqué) ont fait paroître entrant dans le monde autant de solidité de

jugement, d'application d'esprit, & d'attention pour remplir leurs devoirs, qu'en montrent ceux qui y ont demeuré plusieurs années. Je vous nommerois encore Monsieur *de Lu...* parmi ces Illustres dont je viens de vous parler, si l'interêt que vous savez que je prens dans tout ce qui le regarde depuis sa plus tendre jeunesse, ne rendoit suspect ce que je dirois de son merite. Il entre dans le monde : sa conduite fera beaucoup mieux son éloge, que je ne le pourrois faire.

Il paroît depuis quelque tems une Réponse aux Lettres Provinciales, qui les bat entierement en ruïne, & qui cependant ne leur fera pas grand mal. Comment cela se peut-il faire ? C'est que, quoique cette Réponse fasse voir évidemment les injustices outrées, les médisances atroces, les faussetez injurieuses hardiment répanduës dans toutes ces Lettres, contre une des plus celébres Societez, qui soûtiennent les interêts de l'E-

gliſe ; cependant il y a ſi long-tems qu'elles ont mis par leur tour plaiſant & enjoüé le parti des Rieurs (grand & fort petit) de leur côté, qu'elles ſont en poſſeſſion d'une autorité & d'un credit qu'il ſera tres-difficile de leur ôter. Les Jeſuites auront beau rendre des ſervices conſiderables à l'Egliſe & au Public ; élever & donner des Prédicateurs qui ne s'écartent jamais de la pureté de la Morale de JESUS-CHRIST ; exciter par l'exemple de leur propre conduite, & par leur zele dans les Tribunaux de la Confeſſion, à la pratique de cette même Morale ; inſpirer la plus belle éducation que la plus illuſtre Jeuneſſe du Royaume puiſſe recevoir ; bien des gens ne laiſſeront pas de lire avec un eſprit de facile crédulité les Lettres Provinciales, & ne voudront pas ſeulement voir la Réponſe, ni même en entendre parler. En verité la prévention eſt en cette occaſion un jugement bien injuſte, bien cruel, & bien a-

piniâtre, puiſque (quoique ces Lettres aïent été condamnées par les Papes, par les Evêques, par les Docteurs, & brûlées par la main du Bourreau par des Arrêts du Parlement & du Conſeil d'Etat) elle s'eſt miſe en une telle poſſeſſion des eſprits, qu'elle réſiſte à toutes ces Puiſſances. Vous me connoiſſez aſſez pour ne pas vous imaginer que le credit des Peres Jeſuites m'ait prévenu; je ne leur demande rien, je n'atensrien d'eux; & ainſi ce n'eſt que l'équité de leur cauſe qui m'a porté à écrire ce que vous venez de lire au ſujet des *petites Lettres*. Quand je vous parle de quelqu'un, ſoïez perſuadé que je l'ai étudié pour le connoître, & que je ne prens que la juſtice & la verité pour motifs & pour regles du bien que je vous en dis, ſans me laiſſer gouverner ni conduire par la complaiſance, par la timidité, ou par l'interêt. Quand j'aſſure que, par exemple, Monſieur l'Arch...... de P. fonde tout ce qu'il fait ſur une

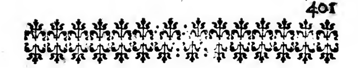
pieté solide, une pieté de bonne foi; que Mr. le Ch.. est veritablement digne d'être le chef de la Justice; qu'une probité ferme & sincere, jointe avec une grande étenduë de jugement, & beaucoup de penetration d'esprit, est (pour ainsi dire) l'ame de toutes les pensées, de toutes les paroles, & de toutes les actions de Monsieur le Duc de Beau..... que c'est avec une grande integrité & une exacte vigilance, que Monsieur de la Rey.... s'est acquis une si glorieuse réputation, & s'est rendu si necessaire au Public: Je parle de cette sorte sans interêt; (car je n'ai point l'honneur d'être connu, & n'attens aucune faveur de ces grands Hommes) mais seulement parce que je les connois pour être tels que je le dis, & que je croirois faire injure à la verité, dont je prendrai toute ma vie le parti, si je ne leur rendois pas cette justice.

Je vais à present vous parler d'un Livre, contre lequel il y a, à peu

prés, autant de gens qui ſe déchaînent, qu'il y en a de prévenus en faveur des Lettres Provinciales. Ce Livre eſt le *Mercure Galant.* Les Eſprits précieux ſe perſuadent qu'il eſt du bon goût de le mépriſer, & de le renvoïer bien loin hors de Paris, comme un Ouvrage qui ne convient qu'à des Provinciaux. C'eſt en vain qu'on leur repreſente, qu'entre un grand nombre de faits qui regardent l'Hiſtoire du Tems, & qui ſont dignes de la curioſité des plus honnêtes Gens, il contient encore pluſieurs Pieces faites par des perſonnes de réputation, & pour qui eux-mêmes ont de la conſideration & de l'eſtime : tout cela ne les fait point rentrer en raiſon ; ils le mépriſent, parce qu'ils n'oſeroient l'eſtimer. Tel prétend qu'on en devroit ôter les Genealogies, qui dans la ſuite (comme je l'ai remarqué) eſt bien aiſe d'y voir la ſienne, ou d'y chercher celle d'un autre dont il a beſoin. Enfin quelque choſe que di-

sent ces Critiques, ils ne se sentent point portez à rejetter ce Livre, quand ils prennent la peine d'en considerer separément la plûpart des morceaux. Pour moi, j'avoüe (quand je devrois leur faire la plus grande pitié du monde) que j'en estime & ces morceaux, & la maniere naturelle avec laquelle ils sont liez ensemble. Je ne suis pas le seul qui recherche depuis le premier Mercure jusqu'au dernier, pour en faire un corps complet, comme un Recueil tres-curieux de ce qui regarde l'Histoire de nôtre Tems. On me vient d'apprendre que le premier Tome a été imprimé au commencement de 1672. deux mois avant la mort de Moliere, dont il est parlé dans le Tome troisiéme. Cet Ouvrage fut continué environ trois ans, puis il recommença en 1677.

Adieu. Je n'ai plus rien à vous dire pour aujourd'hui. Je suis, &c.



REFLEXIONS
SUR
LA LETTRE
Qui accompagne un Présent.

ON marque qu'on craint que le Present, qui se fait, ne soit à la confusion de la personne qui l'envoïe ; car il ne merite point d'être envoïé; de sorte que s'il agrée, on en aura toute l'obligation à la bonté qui regardera plutôt le cœur de celui qui donne, que la chose donnée, à la faveur de laquelle on n'a seulement songé, qu'à témoigner son estime, & son respect.

L'on a bien peur de gâter par un mauvais compliment ce qu'on envoïe, & que la liberté qui se prend, ne fasse moins estimer le donneur: mais comme ce qui s'envoïe est estimé, l'on espere que la personne à qui il se donne, étant juste, considerera que ce qui se fait, n'est que pour lui plaire, & lui marquer la passion avec laquelle on est son tres-humble & tres obligé Serviteur.

Il ne se pouvoit rien faire de plus raisonnable que d'envoïer à Monsieur * * * ce qu'on lui envoïe, parce que cette chose lui convient extrémement, & que s'il la fait valoir, comme il le peut, elle le fera particulierement estimer.

Il ne ſe peut rien envoïer de moins proportionné au merite, ou à la beauté de Mademoiſelle *** & l'on auroit honte auſſi de la maniere qu'on en uſe, ſi l'on n'eſperoit ſe ſauver bien-tôt par un Préſent plus raiſonnable, & dont elle pourra ſavoir plus de gré.



A MONSIEUR. [Plaidoyers 2. partie.

CHEURIER.

Patru lui envoïe ses Plaidoïers.

JE vous envoïe mes Plaidoiers; mais, Monsieur, je crains que ce ne soit à ma confusion. Les loüanges que vous me donnez, me font peur, & mon Livre en vous détrompant vous & beaucoup d'autres, me va couvrir de honte. La haute réputation est un lourd fardeau, & le plus souvent on ne la conserve qu'en gardant le cabinet. Là nos amis seuls nous voïent de prés; & le monde ne nous est favorable, que sur leur récit, qui nous est toûjours avantageux: mais quand le Public nous examine lui-même, & nous voit de ses propres yeux, l'amitié ne le corromp point; & il en juge sans misericorde. Combien de tems a-

t'on attendu des Ouvrages, qui ont été dans le mépris presque aussi-tôt qu'ils ont vû le jour ? si l'esprit en soi ne dépend point de la fortune, il en dépend au moins en ce qui regarde le dehors, & les divers sentimens des gens. Ronsard est mort dans une paisible possession de sa gloire. Jamais Poëte ne fut plus fameux; les Rois l'ont admiré. Toute la Cour de Charles IX. en étoit charmée. On a mêmes osé le comparer à Homere & à Virgile. Pourquoi tout cela ? Parce que l'aveuglement de son siecle a duré autant que lui. Marot a toûjours tenu, & tient encore son rang; mais à peine connoissons-nous Villon, l'un des plus beaux Esprits, dont la France se puisse vanter. Vous voïez par-là, Monsieur, que le sort regne sur le Parnasse aussi bien que sur le reste des choses. Quoiqu'il en soit, & quelque succés que puisse avoir mon Ouvrage, je ne regrette ni le tems, ni le travail qu'il m'a coûté, puisqu'il

me donne occasion de vous témoigner l'estime & le respect que j'ai pour vous.

A MONSIEUR DU CHASTELET CONSEILLER D'ETAT.

Costar lui fait tenir des Ouvrages d'esprit.

VOus trouverez, Monsieur, dans ce paquet les papiers, que je vous avois promis. Si j'étois sage, vous n'y trouveriez que cela; car j'ai peur de gâter par un mauvais compliment tant d'excellentes choses, & de diminuer le prix du present que je vous fais. Je crains mêmes que ma liberalité ne me ruïne auprés de vous; & que pour estimer le don, vous n'en estimiez moins le donneur. S'il venoit de mon ge-

nie, & que ce fût de mes biens, je ne ferois point en cette peine. Ce qui la foulage, vous étes juste. Ce que je perdrai dans vôtre esprit, je le regagnerai dans vôtre cœur, & vous m'en aimerez davantage, quand vous considererez ce que je fais pour vous plaire, & vous marquer la passion avec laquelle je suis,

Vôtre tres-humble.

A MADAME LA COMTESSE DE TESSE'.

Costar lui envoïe des Vers.

QUand j'eus l'honneur de vous voir, vous me demandâtes, Madame, des Stances; & depuis, voici la premiere fois que j'ai pû vous les envoïer, quelque desir que

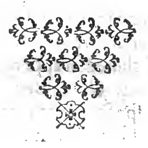
j'en euſſe. Vous me ferez bien la faveur de le croire; & lorſque vous ſongerez à ce que vous étes, vous n'aurez point de peine à vous imaginer qu'il n'y a guéres de plus grand ſupplice à un honnête homme, qui vous a vûë, que de ne pouvoir faire ce que vous lui commandez. L'Auteur de ces Vers les a compoſez pour une Dame qui vaut beaucoup, mais s'il vous voit jamais, il aura honte de ſon idolatrie. Il avoüera qu'il n'y a que vous ſeule qui les meritiez; & qu'il auroit eu de plus nobles penſées, s'il eût été inſpiré par une perſonne auſſi belle, & auſſi pleine de charmes que vous. Le connoiſſant comme je fais, j'eſpere voir quelques Poëſies de ſa façon, dont vous ſerez le ſujet. Car à vôtre retour à Paris, il n'y aura point de cœurs bien faits, ni de beaux eſprits, qui ne vous rendent les hommages qui vous ſont dûs. Cependant Madame, à deux cens lieuës d'un ſejour ſi agreable, je continuerai à

me

me réjoüir de vôtre gloire, & à faire des vœux pour la conservation d'une beauté qui est l'ornement de mon siécle, je les ferai si haut, que le bruit en pourra aller jusqu'à vous. Si cela est, vous m'en saurez peut-être gré, & vous m'accorderez la grace que je vous demande, d'oser prendre la qualité,

MADAME,

De vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



A MONSIEUR LE MARQUIS DE SILLERY

Costar lui fait present d'un Recueil de Lettres.

CE n'est pas sans un peu de honte, Monsieur, & mêmes sans quelque crainte que je prens la liberté de vous faire presenter mes Lettres. Elles sont infiniment au dessous de vôtre esprit, & si vous les examinez avec cette subtilité, qui vous fait découvrir des taches, où les plus éclairez n'apperçoivent que des beautez, en pensant vous rendre du respect, je me serai rendu un mauvais office. Néanmoins, Monsieur, quand ma réputation de bon Ecrivain y courroit fortune, je ne saurois me défendre de m'acquiter

de ce que je crois vous devoir ; & il faut que je satisfasse la passion que je me sens pour les qualitez de vôtre ame. Si vous n'approuvez ma façon d'écrire, vous approuverez au moins ma façon d'agir : & elle vous obligera peut-être de trouver bon, que je sois vôtre admirateur déclaré ; & que je m'en vante par tout où vous m'avez permis de me dire,

MONSIEUR,

Vôtre tres, &c.

A MADAME LA PRESIDENTE.

[Madame de S ... nge.

Ce qu'on devroit envoïer à ses amis le jour de leur Fête.

C'Est, en verité, un grand abus d'envoïer des fleurs à ses amis le jour de leur Fête. Je m'imagine qu'on mettroit peut-être en usage,

une galanterie plus utile, & qui con-viendroit mieux au goût du siécle.

En effet ne pourroit-on pas,
Au lieu de fleurs & de corbeilles,
Envoïer de bons Cervelas,
Des Saucissons & des Bouteilles ?

Vous serez, je croi, de mon sentiment ; & vous demeurerez d'accord avec moi, que le Cervelas fait trouver le vin admirable ; & que le vin produit des choses fort plaisantes. Il ôte le souvenir de tous les chagrins, il donne du bien à ceux qui n'en ont pas ; de la franchise aux plus dissimulez : il éveille les plus endormis, & endort les plus éveillez.

Je n'entreprendrai point de dire
Tout ce que le vin a d'appas.
Je croi que vous n'ignorez pas,
Que c'est lui seul qui nous inspire
Tous les bons mots dans un repas.

C'en est assez, ce me semble, afin d'autoriser la mode que je veux introduire :

Pour commencer, mon aimable Catin,

Puisque c'est aujourd'hui ta Fête,
Je te fais porter du bon vin,
Qui ne donne point dans la tête.
Je t'embrasse, & je suis mille fois plus à toi,
Que je ne suis à moi.

A MADAME **

Montreüil lui fait present de quelques bagatelles.

Lundy prochain vous recevrez, Madame, une boëte de babioles. Vous croirez peut-être me faire une civilité, que de m'en rendre l'argent : & je vous avertis tres-serieusement, que vous me ferez une injure. Quelle difference y auroit-il entre moi, & un homme que vous n'aimez point, si vous ne vouliez bien vous contraindre à recevoir ces bagatelles ? Si vous m'en dites seulement grand-merci, je ne vous verrai d'un mois. Un autre pourroit

croire que vous en ſerez ravie ; mais j'ai trop bonne opinion de mon merite ; & je veux eſperer que c'eſt une menace. Vous trouverez cela un peu dur à digerer ; mais j'ai bien enduré de vous d'autres caprices. Vous ne ſavez pas de quel prix ſont vos remercimens. Gardez-les pour quelque ſervice de conſequence ; & croïez que vous en aurez beſoin au premier jour.

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME **

*Le Chevalier d'Her ** lui envoïe du vermillon.*

VOus m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choiſi pour me confier les petites choſes, dont le teint de Mademoiſelle ** a

besoin. Je vous envoïe, pour cela, le meilleur vermillon de Paris ; & je souhaite de tout mon cœur, qu'elle en soit contente ; & que Monsieur le Marquis ** y soit trompé. Mais si l'on vous voit sans cesse toutes deux ensemble, le vermillon sera assez inutile à vôtre amie. Vôtre teint gâte plus le sien que mon rouge ne l'embellira. Si vous vouliez être genereuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoïe, afin d'avoir le teint moins beau, & de ne flater pas celui de Mademoiselle ** avec tout le brillant qu'il aura. Peut-être même le devriez-vous faire pour vôtre propre interest. Comme vous avez un incarnat infiniment plus vif que celui de vôtre amie, on croira le vôtre emprunté, & le sien naturel. A la premiere rencontre, je joüerai si bien mon personnage là-dessus, que je serai le premier à admirer ce que j'ai achetté ; & c'est tout dire pour vous assurer que je garderai fidelement le secret que

vous me recommandez, & que je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur. **

A MARGOTON.

Il lui envoïe Clelie.

VOus me faites plaisir de me demander des Romans. Mais vous m'en feriez bien davantage de me dire que vous les voulez lire plûtôt pour apprendre à aimer, qu'à parler & à écrire. Quand vous parleriez, & que vous écririez aussi spirituellement que la celebre Sapho, vous n'en seriez pas plus belle à mes yeux, si vous ne saviez aimer avec autant d'ardeur que moi. Dés que vous aimerez, vous parlerez, & écrirez : il n'est point de si grand maître que l'amour. Pour peu qu'on l'é-

coute, l'esprit s'éveille, & se purifie. Ce petit Dieu vous fera d'agreables leçons dans l'ouvrage que je vous envoïe. Prenez la peine de le lire pour en tirer le profit que je souhaite ; & soïez persuadée que j'aime bien mieux que vôtre cœur ait quelque chose de tendre que de voir que vous écriviez, & que vous parliez plus poliment que vous ne faites.

C'est, MARGOTON,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR N.* [Lettre de Mademoiselle N. *

On lui dit qu'il envoïe d'un air galant.

QUoique la bague que vous m'avez envoïée, soit admirablement bien faite, ce n'est point

par-là, Monsieur, que je la considere; & je l'estimerai toûjours beaucoup plus à cause de la personne de qui elle vient qu'à cause de son prix. Il n'est rien de si galant que la Lettre que vous m'écrivez là-dessus, & vôtre maniere de donner est quelque chose de plus que le don, quelque considerable qu'il puisse être : je n'entens point parler de celui que vous me faites de vous-même, rien ne le peut égaler; & je le cherirai toûjours autant qu'il le merite, & que le doit

Vôtre tres-humble Servante.

Dans les Lettres de Remerciemens, on trouvera aussi des réponses à ceux qui ont fait des presens; & l'on peut voir ces Lettres.



REFLEXIONS SUR LA LETTRE,

Où l'on demande, & où l'on prie.

IL y a diverſes manieres de prier d'une grace ; & en voici quelques-unes, qui peuvent ſervir à en imaginer d'autres, ou à en faire de plus belles.

On pourra dire à la perſonne à qui l'on demande, qu'elle nous a ſi particulierement obligez, qu'on eſpere qu'elle aura la bonté de nous continuer ſes graces ; parceque la tres hum-

ble demande qu'on ose lui faire, est fort juste; & qu'on aura toute la vie un veritable ressentiment de la bonté qu'on aura pour nous; & de la justice qu'on nous rendra.

Si c'est à un Ami que la Lettre s'adresse, on lui dira, que la grace que l'on espere de lui & dont on le prie instamment, lui sera plus glorieuse qu'elle ne sera utile à celui qui la recevra; qu'ainsi on la lui demande avec plus de hardiesse; parce que dans la tres-humble priere, qui lui est faite, on considere particulierement ses interests.

Sur l'assurance qu'un hnnête homme a l'humeur bien faisante, on le supplie tres-

humblement d'une grace, l'aſſurant que s'il a la bonté de nous l'accorder, on tâchera ſans ceſſe de la reconnoître par mille tres-humbles ſervices, qui ne lui ſeront pas deſagréables.



A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE NESMOND.

Balzac lui demande sa protection contre un chicaneur.

VOus m'avez, Monsieur, obligé avec tant de bonté dans les affaires d'autrui, que je compte sur vôtre assistance dans mes plus chers interests. Je suis, je l'avoüe, honteux de ne paroître jamais devant vous, qu'avec un visage de suppliant ; & je voudrois de tout mon cœur vous rendre mes tres-humbles devoirs, d'une autre sorte. Mais il y auroit de l'orgüeil à ne vouloir pas vous être entierement redevable. Vôtre protection est si charmante, que je suis ravi de vous être tous les jours obligé par quelque nouvelle faveur.

Qui invoquerons-nous en nos maux, que celui qui nous écoute heureuſement ? & à qui adreſſerons-nous nos vœux, qu'à nôtre protecteur particulier ? Préſervez-nous, M^{r}, des derniers efforts de la chicane : Elle nous perſecute ; & aprés nous avoir fait perdre ce que nôtre bon droit n'a pû conſerver, elle nous peut ravir ce que le remords des Juges nous a laiſſé. Je n'accuſe pas leur integrité, quoique je ne me loüe point de leur jugement. Ce que je dis pour leur décharge, c'eſt que le faux eſt ſouvent vrai-ſemblable ; & que les ſubtilitez des Normans ſont tres-difficiles à démêler. Si vous vous étiez entretenu là-deſſus avec quelqu'un de nos Commiſſaires, il ſeroit inſpiré d'une parole que vous lui diriez : il recevroit un eſprit nouveau pour le bien de nôtre affaire ; & l'effet en paſſeroit à ſa Compagnie. Le reſpect qu'on doit à vôtre vertu, feroit conſiderer de plus-prés nôtre cauſe ; & vous feriez le premier auteur de la conſolation

que nous attendons. Je vous conjure avec passion de nous vouloir faire cette grace ; & de me croire sans reserve,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant Serviteur, B.

Les Peuples de chaque Province du Roïaume de France ont chacun une qualité de cœur, ou d'esprit qui les distingue les uns des autres. La Normandie s'appelle le païs de Sapience, & Messieurs les Normans, gens sages, adroits, rusez & chicanneurs au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. La chicanne, à ce qu'on dit, a pris naissance dans leur contrée, & un Normand en matiere de chicanne, est un diable incarné. Au reste, si les Normans sont chicanneurs, ils ne sont pas moins legers. Car ils promettent bien, mais c'est un miracle quand ils tiennent. Ils ont, comme le marque le Proverbe, leur dit & leur dédit ; de sorte que sur

ce chapitre, l'un de leurs Poëtes qui s'étoit engagé de paroles avec une personne considerable, lui écrivit,

Sache, mon cher Ami, que je ne
t'obeïs,
Qu'afin de mieux sauver l'honneur
de mon pais.

Boirobert, Epit. 8. *T.* 1.

A MONSIEUR

LE MAIRE

D'ANGOULESME.

Balzac le conjure de faire raccommoder un chemin.

J'Espere, Monsieur, que vous aurez agreable la priere que je vous fais. Elle regarde l'interêt public aussi bien que le mien particulier: & vous êtes si ponctuel dans les fonctions de

vôtre charge, que de vous découvrir un mal, c'est presque y avoir remedié. A l'entrée du Fauxbourg N... il y a un chemin tres-difficile, & plus dangereux qu'un labyrinthe. Il apprendroit à jurer à un homme qui ne dit qu'en verité. Il desespere tous ceux qui vont à Angoulesme; & je faillis hier à m'y perdre dans de la boüe. Trois mots d'ordonnance, que je vous demande, remettront les choses en meilleur état, & obligeront toute la Campagne. Ajoûtez, Monsieur, les benedictions de dehors à celles que vous recevrez dans la Ville; ne souffrez point que la face du Public, à l'embelissement de laquelle vous travaillez avec tant de bonheur en d'autres endroits, soit défigurée en celui-ci; & aïez, s'il vous plaît, la bonté de considerer une personne qui n'est pas ingrate. Des gens disent davantage: & ils vous assureront que vous avez un moïen d'étendre vôtre reputation hors des bornes de l'Angoumois; &

de faire durer long-tems l'année de vôtre Mairie. Je ſaurai par le retour de celui qui vous rendra cette Lettre, ſi ces gens diſent vrai ; & ſi vous me faites la grace d'eſtimer le remerciment que je vous ferai. C'eſt

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur, B. **

A MADAME DE SEVIGNY.

Coſtar la ſupplie de l'aider à reconnoître les bons offices de Monſieur *

ON me mande, Madame, que Monſieur * a tâché à me rendre de bons offices auprés de ſon Eminence. Il eſt de vos plus grands & de vos plus précieux Amis. Ai-

dez-moi, Madame, je vous en ſupplie, à reconnoître ſa generoſité : & mettez ſur vôtre compte tout ce qu'il fera pour moi. Il ne vous en coûtera que quelques témoignages d'eſtime ; & vous ne plaindrez point cette dépenſe. Vous n'en ſauriez faire qui vous acquierre plus d'honneur : quand vous n'y trouveriez pas vôtre interêt, j'oſerois me flater, que la conſideration du mien ſuffiroit pour vous obliger de m'accorder la grace que je vous demande avec reſpect ; & vous ne m'en jugeriez pas indigne, ſi je pouvois vous marquer à quel point je ſuis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.



A MADAME *

Coſtar la conjure de lui vouloir du bien.

QUand vous m'auriez tout-à-fait oublié, Madame, je croirois toûjours que vous auriez raiſon; & encore que je n'en puſſe déviner la cauſe, je ne laiſſerois pas de m'imaginer qu'il y en auroit une tres-bonne; & rien ne m'empêcheroit d'eſtimer les qualitez que vous poſſedez. Mademoiſelle ** l'une de vos plus cheres amies, eſt ſi fort perſuadée là-deſſus, de la ſincerité de mes ſentimens; & elle m'en ſait tant de gré, que ſi elle pouvoit les reconnoiſtre, elle le feroit de tout ſon cœur. Mais il n'y a que vous, Madame, qui aïez de quoi païer pour vous-même; & qui puiſſiez acquitter des dettes de cette nature. Cela

ne vous coûtera pas beaucoup, s'il ne vous coûte beaucoup de me vouloir un peu de bien. J'espere que vous n'y aurez point de répugnance, lorsque je vous aurai fait connoistre de quelle sorte je suis,

Vôtre tres-humble....

A MONSIEUR *

Costar lui demande une place dans son esprit.

VOus dites, Monsieur, mille mots en ma faveur. Ces bons mots sont de bons offices, & ne témoignent pas moins vôtre generosité, que vôtre esprit. Je savois qu'il étoit tres-agreable; & que vous aviez pris soin de l'embellir de toutes sortes de connoissances par le commerce des excellens livres, & des Nations les plus polies : mais je ne savois pas que cet esprit fût aussi bien

faiſant, que bien fait, & qu'il eût toutes les qualitez qu'il faut pour me charmer, & me faire deſirer avec ardeur qu'il vous plût de m'y recevoir. A cette heure que je le connois, il n'y auroit rien, Monſieur, que je ne fiſſe pour obtenir cette grace, ſi je la croïois le meriter; & qu'en échange je vous puſſe donner quelque choſe qui fût du poids de celle que je ſouhaite paſſionnément. C'eſt

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur, C.



A MADAME LA MARQUISE DE CASTELNAU.

Costar lui mande qu'il souhaiteroit de recevoir des marques de son estime, & de sa bienveillance.

VOus ne feriez, Madame, pas tant mal d'envoïer quelquefois apprendre de mes nouvelles. Je suis assez malade, & assez vôtre treshumble Serviteur pour meriter ces petits soins. Ce procedé, il est vrai, n'est point autrement dans l'ordre; & c'est une chose un peu nouvelle, que de mendier des civilitez, & des témoignages d'affection : mais, Madame, puisque j'ai osé vous demander de la Ciutat, il me semble que je suis bien fondé à vous supplier tres-

tres-humblement de me donner une partie de mes autres necessitez. Celles-ci sont pressantes, & je ne saurois vivre davantage sans recevoir des marques de vôtre estime, & de vôtre bienveillance. J'avois crû m'en pouvoir passer plus aisément; mais comme j'éprouve le contraire, je m'efforcerai de m'en rendre plus digne, & de vous obliger à devenir sensible aux maux

De vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AGNAN.

Costar lui demande ses bonnes graces.

ON tâche, Monsieur, à me mettre la vanité dans la tête, & à me persuader que si j'ai la hardiesse

de vous demander l'honneur de vos bonnes graces, vous aurez la generosité de me les accorder. Une prétention si haute, & si mal fondée a quelque chose de chimerique; & je ne puis, sans temerité, suivre les sentimens de ceux, que l'affection aveugle en ma faveur. Ainsi, Monsieur, je ferai mieux de ne rien hazarder, & de prendre plûtôt la liberté de m'adresser à vous, pour voir comment il faut que je m'y conduise. Depuis quinze ans j'admire la beauté de vôtre esprit, & suis vivement touché des autres qualitez qui accompagnent celle-là. Mais apparemment je vous serai toûjours inutile: & je ne prévois pas que je vous puisse être fort agréable. Prononcez là-dessus, Monsieur, & aïez s'il vous plaît, la bonté de me dire franchement si je dois élever mes desirs jusqu'à la gloire d'être aimé de vous; ou s'il faut que je continuë à les borner à la petite étenduë de ce que je vaux; & que je me contente d'honorer vô-

tre vertu, & d'être avec peu de bruit.

MONSIEUR,

Vôtre tres - humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME *.

*Costar la prie de ne point faire Monsieur N. ** son confident.*

TRouvez-bon, Madame, que je trouve un peu mauvais, que vous montriez mes Lettres au Gentilhomme, dont vous me parlez si souvent. A cette heure que j'y pense, il ne seroit point tant mal-à-propos de m'en fâcher un peu : & si vous me vouliez promettre de prendre soin de ne me pas laisser longtems en mauvaise humeur, je m'y mettrois tout presentement : mais, Madame, vous étes une vraïe femme à ne vous en soucier pas plus

que de raiſon: & quand je voudrois me radoucir, il faudroit que j'en euſſe toute la peine. J'aime donc mieux me contenter de vous repreſenter tres-humblement, que vous ne faites rien qui vaille, de chercher un Confident comme celui-là. Je me connois en phyſionomie, & quand j'y ſerois moins ſavant, je ne juge point trop mal des gens, lorſque je les ai entendu parler. Si vous ouvrez vôtre cœur à ce galant homme, il s'y jettera à corps perdu, & y entrera ſi avant, que vous ne l'en tirerez pas quand vous voudrez : il fera bien plus que d'y dérober vos ſecrets ; il a l'air d'y vouloir être abſolu, & quoique je n'occupe en un ſi bon lieu (tant vous étes méconnoiſſante) qu'un petit coin, à ne donner guéres de jalouſie, je ſuis trompé s'il m'y veut ſouffrir. Je ſerois pourtant fort marri d'être obligé de haïr un homme, qui m'a paru ſi aimable au premier abord ; & que j'aimerai, pourvû qu'il ne vous aime point trop.

Prênez-y garde l'un & l'autre, si vous étes sages ; car on ne trouve pas à toute heure un ami si fidele, ni un galant si commode, que

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur, C.

A MESDEMOISELLES

DE VILSE,

CHANOINESSES DE MONS ET DE MAUBEUGE.

Marigny les supplie de l'appuïer dans le dessein qu'il a d'être Directeur & Aumônier de quelques Chapitres de Chanoinesses.

L'Esperance que vous m'avez donnée, Mesdemoiselles, de me procurer un emploi dans les Chapitres de Mons & de Maubeuge, m'est si glorieuse, que vous ne de-

vez pas trouver étrange, que je vous fasse ressouvenir de solliciter toutes les personnes, dont les suffrages peuvent vous aider à établir ma fortune. Les Charges ausquelles vous trouvez bon que je prétende, sont briguées par beaucoup de gens ; mais si vous appuïez mes interêts, je me flate d'obtenir la grace que je vous demande ; & j'ai la vanité de croire que je suis justement l'homme qu'il vous faut :

Je ne suis point de ces Porteurs de Mitres,
Dont l'importune austerité
Pourroit troubler la gaïeté,
Qu'on voit regner dans vos Chapitres.

Non, Mesdemoiselles, ne craignez pas cela : Je ne veux rien innover : & si j'ai la direction de vos consciences, je n'y jetterai aucun scrupule qui les embarasse. Je ne vous demanderai qu'une devotion aisée, & vous aurez en moi un Directeur commode. Les leçons que je vous

ferai, vous laiſſeront toute la liberté que vous ſauriez ſouhaiter. Je ſai ce que vous pouvez faire, & ce qu'il ne faut pas exiger de vous. Il ne faudra pourtant point, Meſdemoiſelles que vous trouviez mauvais, que je vous avertiſſe qu'il ne ſeroit pas honnête qu'à vôtre âge vous euſſiez la conſcience trop large. Il y a, en toutes choſes, des meſures à garder, & lorſque vous me rendrez compte de vos actions (*Car vous ne devez avoir rien de caché pour vôtre Directeur*) je vous dirai ſincerement à quoi vous devez vous en tenir. Cependant vous pouvez aſſûrer toutes les jeunes Capitulantes des deux Colleges, que je ne ſuis point d'humeur à reformer l'uſage de leurs Breviaires, ni de leurs ſervices.

Je ne prétendrai pas que leurs yeux
ſe contiennent,
Lorſqu'ils verront entrer de jeunes
Curieux.
Au contraire en ce cas, je veux que
leurs beaux yeux

Se détournent pour voir ceux qui vont & qui viennent;
Je ne suis point homme capricieux :
Et ne veux point en Directeur critique,
Condamner la vieille pratique
De regarder, de rire, & de parler.
Toutes ces libertez entrent dans vos misteres :
Et je sai bien, que vos Breviaires
Sont vôtre pis aller.
Non, je ne prétens pas reformer ces manieres,
Et je serai content pourvû
Que je sache comment dans tous les Oratoires,
On fait, en méditant sur ce que l'on a vû,
Les Oraisons jaculatoires.
Car il y va de mon devoir,
De m'en instruire, & de savoir,
Ce que font les jeunes Novices,
Dans leurs chambres au sortir du Chœur :
Afin de leur montrer comme un bon Directeur,
A bien faire leurs Exercices.

Il feroit fort difficile de rencontrer un Directeur qui eût plus de complaisance, & lorsque je vous aurai expliqué de quelle façon je prétens en user, si je ne suis le plus malheureux des hommes, je me flâte que malgré les autres prétendans, j'aurai les voix des deux Colleges. Ce n'est pas assez, Mesdemoiselles, de vous avoir dit comment je reglerai vos consciences, j'ose vous assurer que je serai aussi bon Aumônier que Directeur; & que je sai bien distinguer ceux dont il faut avoir pitié, de ceux qui n'en meritent point; & cela n'est pas peu. Car aujourd'hui il y a tant de tromperie, qu'on rencontre à toute heure, des demandeurs indiscrets, de qui il faut extrémement se donner de garde. Sur tout, que la vanité de voir beaucoup de languissans à sa suite, ne fasse point faire sans distinction, la charité à toutes sortes de personnes. Car il y en a plusieurs qui demandent

plûtôt par habitude que par necessité.

Il faut connoître, si les plaintes,
Qu'on fait auprés d'une jeune beauté,
Sont ou veritables, ou feintes.
Si celui qui les fait, ressent en verité
De la douleur les cruelles atteintes.
S'il se plaint par coûtume, ou par necessité.
Et lorsque sa langueur est un mal veritable,
Il est bon d'être pitoïable ;
Et d'avoir de la charité :
En ce cas une douce œillade
Fait bien du plaisir au malade.

Mais comme c'est une faute de faire indifferemment la charité à tout le monde, c'en est une aussi de renvoïer indifferemment ceux qui la demandent ; & il faudra que vous vous corrigiez de ce défaut ; car il regne assez dans Maubeuge :

Ie remarque, à mon grand regret,
Que j'ai beau me plaindre en secret
Du cruel tourment que j'endure,
I'ai beau dire qu'il est mortel
La Chanoinesse d'Imersel

A pour mon mal, l'ame si dure,
Que si j'implore sa pitié,
Me repoussant d'une façon cruelle,
Amour vous assiste, dit-elle,
Je suis indifferente, & n'ai point d'amitié.
Helas! ce procedé n'est-il pas bien étrange?
Choque-t-il pas l'humanité?
Je n'eusse jamais crû, qu'un Ange
Pût n'avoir point de charité.

Ces manieres de traiter ceux qui ont besoin de secours, décrient terriblement les gens. Si j'ai l'honneur d'être Aumônier de vos Chapitres, j'empêcherai qu'on ne vous fasse des reproches sur cet article ; & je distribuerai de telle sorte, vos liberalitez, que personne ne s'en plaindra.

Pour faire plaisir aux Humains,
Vous avez des yeux & des mains,
Des doux propos, des complaisances,
D'aimables souris, des desirs,
De secrettes correspondances,
Du chagrin qui vient des absences,
Des petits soins, des bracelets,
Des baisers, des portraits & de la jalousie,

Et s'il vous en prend fantaisie,
Vous pouvez donner des poulets.
C'est un fort grand secours dans une maladie ;
Et l'hiver comme au renouveau,
Pour rendre à qui languit, une nouvelle vie,
Un poulet de Chapitre est un friand morceau.

Aïant tant de liberalitez à faire, vous seriez bien cruelles de n'être pas touchées de la misere de ceux qui vous demanderont quelques graces. C'est du devoir de vôtre Aumônier de les distribuer : & je vous jure que je m'en acquitterai en honnête homme. Ne vous étonnez pas pourtant,

Quand vos cœurs deviendront humains,
Si je ne fais point de scrupule,
Tant de trésors me passant par les mains,
De vous ferrer un peu la mule ;
Je pécherois contre la charité,
En m'oubliant dans la necessité.
Ce discours ne part point d'un cœur plein d'avarice,

Car je vous fais ici ſerment,
Si vous agréez mon ſervice,
De vous ſervir toutes fidelement.

Je vous ſupplie tres-humblement, Meſdemoiſelles, de faire valoir ces conſiderations dans l'Aſſemblée où vous élirez l'Aumônier & le Directeur qui vous manquent; & d'aſſurer que j'ai, graces à Dieu, un temperamment aſſez fort pour les fatigues de ces emplois. J'oſe dire que je m'en acquiterai avec honneur ſix mois dans l'un, & ſix mois dans l'autre des Chapitres. J'offre mêmes de faire un Noviciat en l'un & en l'autre; pour qu'on juge ſi je ſuis digne des Charges auſquelles j'aſpire, & dont la poſſeſſion me rendra glorieux comme un coq de Chapitre. Je ſuis, Meſdemoiſelles, avec paſſion & avec reſpect,

Vôtre tres-humble & tres obéïſſant Serviteur.

MADAME**
A MONSIEUR*

Elle souhaiteroit qu'il fût auprés d'elle.

MOn Dieu, que n'étes-vous ici, Monsieur ; nous serions heureux, s'il est vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites. Tout le monde est à Paris pour quinze jours ; & je suis seule avec mon petit Laquais. Quand je songe aux douces heures que nous passerions ensemble, j'en ai de tres-mauvaises : & je ne puis m'empêcher de vous vouloir un peu de mal à force de vous vouloir trop de bien. C'est une chose étrange, Monsieur, d'avoir toûjours un homme dans l'esprit ; & de ne l'avoir que là. Si vous étiez ici, je vous aurois souvent en mes allées, où je joüirois du plaisir de

vous voir & de vous entendre, & c'eſt ce que je ſouhaite de tout mon cœur. Car je vous aime avec paſſion; & mille fois plus que vous ne m'aimez. Au reſte je ſuis au deſeſpoir d'apprendre que vous vous conſoliez de mon abſence avec vôtre ancienne Inclination : j'ai penſé dire *vieille* : mais je n'ai garde : elle prétend n'avoir que vingt ans ; toutefois vous verrez que ce ſont les mêmes vingt ans qu'elle avoit lorſqu'elle fut à Saint-Germain voir Loüis XIII. dans ſon lit de parade. Je ris, mais c'eſt de rage, comme on chante de crainte en preſence des voleurs.
Je ſuis,

Vôtre tres-humble Servante *.

MADEMOISELLE N*..
A MONSIEUR N**

Elle le prie de lui rendre un bon office.

JE vous supplie, Monsieur, de me secourir contre un creancier incommode. C'est un certain Monsieur N *. de vos amis, qui m'a fait donner assignation pour un baiser, dont il dit qu'il a une promesse de moi en bonne forme; & passée devant des gens encore plus croïables que des Notaires. Il est vrai qu'il y a quelques jours qu'en presence de plusieurs Dames, je lui promis de le baiser au cas qu'il nous voulût dire une Historiette, & il nous la dit. Hé bien, Monsieur, est-ce qu'il faut que je le baise? Il a fait un Rondeau pour m'y contraindre par corps. Donnez-moi, s'il vous plaît, des dé-

fences, vous ferez bien, & vous obligerez,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssante Servante.

A MONSIEUR *.

Scaron lui demande la continuation de son procedé.

JE perds beaucoup, Monsieur, à n'être pas connu de vous, autant que je vous connois; vous ne douteriez point que je n'eusse pour vôtre generosité tous les sentimens qu'elle merite; & pour les obligations que je vous ai, toute la reconnoissance dont je suis capable. Vous vous prenez d'une maniere tout-à-fait honnête à me faire du bien: & les obligeans procedez que vous avez en ma faveur, sont hors de soupçon de tout interest. Je vous supplie, Monsieur, de me les continuer;

& d'achever un Ouvrage qui ne pouvoit être entrepris que par un homme, qui eût l'ame comme vous. Je suis,

---

A MONSEIGNEUR
L'EVESQUE DU MANS.

Scaron lui demande un Benefice.

JE ne suis point mort, Monseigneur, comme les huit Chanoines dont vous avez depuis peu donné les Prébendes; & cependant vous avez aussi donné la mienne. Je serois fâché qu'ils ne fussent pas plus morts que moi. Ce n'est point que je n'aime assez mon prochain; mais s'ils n'étoient pas morts, Monsieur Costar & Monsieur * qui sont peut-être encore de mes amis, ne seroient ni Archidiacres, ni Chanoines. Je ne sai comment j'ai mis ce mot, *peut-être.* Je ne l'aurois point mis, si j'y eusse bien songé. Si jamais j'ai

l'honneur de vous écrire, je ferai un broüillon, afin de ne rien mettre dans mon Billet contre ma conscience. Pour revenir à ma Prébende, vous m'en devriez bien donner une autre quand ce ne seroit que pour me r'acquitter du tems que j'ai perdu à me fier aux promesses de feu vôtre Oncle d'heureuse memoire, & de peu de paroles. Vous savez ce que vous avez à faire : mais si j'étois en vôtre place, je donnerois un Benefice à une personne qui seroit en la mienne. Aussi-bien sans rien faire contre les bonnes mœurs, vous avez un coup seur pour en faire vaquer comme faisoit un Châtré que l'on appelloit *Mortier*. Ce Maître-Moine empoisonna dans un diné une vingtaine de Prieurs; & là-dessus on fit un Livre qui avoit pour titre; *la Méthode de faire vaquer les Benefices, mise en lumiere par le Révérend Pere en Dieu N.* *. Je vieillis, puisque je suis compteur d'Historiettes. Mais il est minuit sonné, &

les Lavardins n'aiment pas les gens qui parlent autant qu'eux. Ainsi je finis ma Lettre, & vous demande mille pardons d'avoir oublié d'y mettre par-ci par-là, autant de *Monseigneur* qu'il en faloit. Je ne tomberai plus dans cette faute, & encore un coup, je ne vous écrirai de ma vie, que je ne fasse un broüillon. Je suis,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur & plus Chanoine, SCARON.

A MADAME **

Le Chevalier de Meré lui demande de ses nouvelles.

LE lendemain que je vous eus quittée, je ne manquai pas de vous écrire, & je vous assure, Madame, que si je vous écrivois aussi souvent, qu'il m'en prend envie, il se passeroit bien peu de jours, que

je ne vous demandasse de vos nouvelles. Je n'en ai point eu depuis que je suis ici : & cela me met en peine ; mais ce qui me donne cette inquiétude, n'est qu'une délicatesse de sentiment. Car quelle apparence y a-t-il qu'une personne qu'on aime, soit malade ; parce qu'on a été cinq ou six jours sans recevoir de ses Lettres ? Neanmoins, Madame, je ne laisse pas de craindre ; & vous me ferez un extrême plaisir de m'apprendre, que vous vous portez, comme le desire passionnément.

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME **

Elle lui feroit plaisir de lui envoïer une mouche.

JE vous conjure, Madame, de donner à mon Laquais une mou-

che. N'allez pas vous imaginer que ce ſoit pour avoir un air plus galant, ni pour gagner au ſervice d'une autre, ce que j'ai perdu auprés de vous. Non, Madame, j'ai, il y a longtems, renoncé aux cœurs, & la dureté du vôtre m'a rebuté de faire des conquêtes. La mouche que je vous demande, n'eſt que pour dérober aux yeux du monde, une élevure fort deſagreable. Quand vous n'en auriez qu'une ſeule, j'entens une mouche, ne laiſſez pas de me l'envoïer : elle m'eſt abſolûment neceſſaire. Et pour vous, Madame, il vous eſt impoſſible d'en mettre ſur aucun endroit de vôtre viſage, que vous ne cachiez quelque choſe de beau.



A MONSIEUR

SCARON.

Mainard lui demande de ses nouvelles, & lui en écrit des siennes.

JE tremble, Monsieur, lorsque l'ordinaire arrive sans m'apporter des marques de vôtre souvenir. L'amitié que nous avons faite à Rome, vous donne-t-elle de la peine? Vôtre santé est-elle si ébranlée, que les Médecins vous défendent de faire la moindre chose? Ecrivez-moi, s'il vous plaît, une fois le mois, quand vous ne me devriez dire que, *je me porte bien, & je vous aime toûjours.* Cela empêchera que vôtre silence n'irrite les maux que j'endure, & qui depuis six semaines, me font penser au grand départ. Je fais ce qu'il m'est possible pour le differer; & je regle si sobrement mes repas, que les absti-

nences d'un homme qui prétend être *Béat*, ne sont pas plus regulieres. Cependant je ne laisse point d'envoïer mon esprit sur le Parnasse, & d'y chercher quelque nouveau laurier. Je n'eus jamais tant d'envie d'écrire, & vous ne sauriez vous imaginer le nombre infini de pensées poëtiques, qui m'empêchent de dormir : mais pas-une ne peut entrer dans l'Epigramme. La morale m'occupe tout entier, & de vôtre vie, Monsieur, vous ne vîtes des Vers plus sages * que ceux que va publier

Vôtre tres-humble Serviteur
MAINARD.

* Il entend parler de cette belle Ode qu'on trouve dans ses Poësies, & qui commence,

Alcipe, reviens dans nos bois,
Tu n'as que trop suivi les Rois...

A MONSIEUR
BERTIER,
PREMIER PRESIDENT
AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

M. de la Chambre le conjure de l'appuïer dans une affaire.

JE ne devrois prendre les témoignages de la bienveillance, dont vous m'honorez, que pour des effets de vôtre civilité : néanmoins, Monsieur, j'ose me flater, que vous avez un peu d'affection pour moi; & qu'entre les paroles obligeantes que vous me dites toûjours, il y en a quelques-unes qui partent du cœur, & qui me doivent faire croire, que vous avez dessein de m'obliger. Ainsi Monsieur, dans la rencontre, qui s'offre, je prens la liberté de vous faire ressouvenir des sentimens favora-

bles que vous avez pour moi ; & de vous supplier tres-humblement de me vouloir faire une grace : elle dépend de vous, & de l'auguste Compagnie, dont vous étes le Chef. Si bien que si vous avez la bonté de favoriser mes interests, personne ne pourra resister à vôtre autorité, ni à vôtre adresse, & j'aurai sujet de tâcher à meriter, toute ma vie, cette faveur par mille tres-humbles services.



REFLEXIONS SUR LA LETTRE, DE RECOMMANDATION.

LA Lettre de Recommandation est facile : elle roule toute sur le merite de la personne, qu'on recommande, & sur la justice de la chose qu'elle desire : on dit que l'obliger, c'est faire plaisir à tous les honnêtes gens ; & que l'on regardera les bons offices qui lui seront rendus, comme s'ils nous étoient rendus à nous-mêmes.

C'est recommander quel-

qu'un, que de dire que ſon affaire eſt tres-juſte; qu'on la regarde comme la ſienne propre: Qu'ainſi l'on ſupplie ardemment de l'appuïer, & d'ouvrir les yeux ſur ce que demande la perſonne qui nous eſt chere; aſſurant que de pluſieurs graces qu'on nous a faites, celle de faire rendre juſtice à nôtre ami, ſera la plus grande.

A MONSEIGNEUR
L'EVESQUE DE NANTES.

Balzac le supplie pour un de ses parens.

[Lett premieres.

Celui qui vous rend ce Billet, est mon proche parent; mais, Monseigneur, nôtre amitié est encore plus étroite, que nôtre alliance : Ainsi je vous conjure tres-humblement de lui témoigner que les choses qui me sont cheres, ne vous sont pas indifferentes; & de faire pour l'amour de moi, ce que vous feriez en sa consideration, s'il avoit l'honneur d'être connû de vous. Je suis, Monseigneur, avec un profond respect,

Vôtre tres-humble.....

A MONSIEUR LE PRESIDENT DE NESMOND.

En faveur d'une Amie.

IL ne tient qu'à Madame ** que je ne me fasse porter à Paris pour être son Solliciteur auprés de vous : mais, Monsieur, elle ne veut pas user de tout le pouvoir qu'elle a sur moi : elle peut m'ordonner un voïage ; & elle se contente de me demander une Lettre. Je la lui accorde comme une grace qu'elle me fait ; & je vous l'écris, avec autant de passion, que si ma bonne fortune dépendoit du succés qu'elle se promet de vôtre justice. Ce n'est donc plus son affaire que je vous recommande : ce sont mes interests que je mets entre vos mains ; & de plusieurs obli-

gations que je vous ai, celle-ci sera la plus considerable. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME
DU FOS.

Balzac prie pour un Ami. [Let. pr. L. 7. lett. 45.

SUr l'assurance, Madame, que vous persuadez fortement, je n'ai pas promis à Monsieur ** que vous solliciteriez en sa faveur ; je l'ai assuré, que vous lui gagneriez son procés : & je suis garant de tout ce qui vous en arrivera. Je vous pourrois dire pour rendre cet honnête homme plus considerable, qu'il vous remerciera en cinq ou six Langues, & qu'il est illustre par son merite ; mais, Madame, je vous dirai seule-

ment qu'il eſt mon ami, qu'il vous loüe par-tout; & que ſi ma recommandation, & vôtre gloire vous ſont cheres; vous le renverrez bien tôt avec un entier contentement. Je l'eſpere, & ſuis,

Vôtre tres-humble.

A MONSIEUR D'AIGUEBONNE.

Pour Monſieur Arnaud le Fils.

NE craignez point, Monſieur, que je faſſe ce tort à nôtre amitié, de vous recommander celui qui vous rend ce Billet: il ſuffit que vous ſachiez que c'eſt mon Fils pour le traiter comme s'il avoit l'honneur d'être le vôtre; & je n'ai par avance qu'à vous remercier des faveurs que vous lui ferez. Je ſuis,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MONSIEUR PELOT, INTENDANT DE POITOU.

Le Chevalier de Meré le supplie de rendre de bons offices à une Dame.

J'Ai quelques amis qui ne m'écrivent plus sans me parler de vôtre chere délicate, de vôtre agréable entretien, & de l'adresse, Monsieur, que vous avez à faire aimer la justice dans vôtre Intendance. Tout le monde vous y regarde comme un parfaitement honnête-homme : & à l'envi, les Dames tâchent à nous y consoler de ne plus voir celles de Paris. Ce qui me plaît davantage, on me mande que j'ai toûjours part à vôtre amitié. Je songe, Monsieur, depuis longtems à vous en témoigner ma joïe ; & je n'en saurois avoir

une plus favorable occasion. Une belle Dame, & d'un merite extraordinaire, m'ordonne de vous emploïer: vous n'aimez rien qu'à faire plaisir; & jamais personne ne s'y est pris de meilleure grace. Mais ce qui vous doit sensiblement toucher, c'est Madame Scaron, qui veut bien vous être obligée, & elle ne fait cet honneur, qu'à fort peu de gens, quoique les mieux faits de la Cour s'empressent auprés d'elle. Si vous êtes si heureux, que de pouvoir la servir, vous me remercierez de vous en avoir prié. Je vous conjure donc, Monsieur, de ne vous point corriger dans cette rencontre d'être un ami violent; & de me croire avec toute l'affection que je vous dois,

Vôtre tres-humble & tres-obeissant Serviteur.

A MADAME ***

Montreüil lui recommande l'affaire d'un ami.

SI vous recevez aussi mal les sollicitations que je vous fais pour mes amis, que celles que je vous ai faites pour moi, je tiens l'affaire du pauvre Chevalier perduë. Mais, Madame, songez que c'est l'un des plus vaillans & des plus spirituels du Roïaume : & ne perdez pas l'occasion de faire voir que vous vous connoissez en merite. Gagnez le frere, & le cousin que vous avez dans le Parlement. Si vous l'entreprenez, il n'y a rien, dont vous ne puissiez venir à bout. Depuis le tems que la Justice porte un bandeau, il est si usé, la toile en est si claire, que les yeux des Juges verront au travers; & ils ne pourront resister aux vôtres. Je consens que ce jeune Gentilhom-

me reçoive par-là, toute la recompense des services que je vous ai rendus; & de ceux que je vous dois rendre. Ils seront en grand nombre, si je vis long-tems; car j'ai fait vœu d'être jusqu'à la mort

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR...

*Balzac lui marque, qu'il a fait ce qu'il a pû pour Mademoiselle ***

JE n'ai pas, Monsieur, manqué de faire tout ce que vous m'avez ordonné, sans oublier la moindre chose dont je me suis pû aviser moi-même. Vous ne sauriez vous interesser en rien, qui ne me touche sensiblement; & j'estime beaucoup la charmante Mademoiselle N... Je ne souhaiterois aussi pour lui plaire, que d'avoir autant de bonheur à la

servir, qu'elle a des graces en ses manieres. J'ai parlé de son affaire à Monsieur le Gouverneur, & il m'a promis de la terminer dans peu de jours, & comme vous le demandez. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres...

A MONSEIGNEUR DE REVOL, EVESQUE ET COMTE DE DOL.

Costar lui mande qu'il ne sauroit faire voir la passion qu'il a de le servir; parce que la chose recommandée est trop facile.

J'Eusse bien voulu, Monseigneur, qu'il se fût trouvé quelque diffi-

culté au premier commandement dont vous m'avez honoré. Mon obéïssance meriteroit davantage ; & elle pourroit m'aider à reconnoître les graces que j'ai reçûës de vôtre bonté dans le tems qu'il m'a été permis de vous approcher : mais vous m'ordonnez une chose si fort selon mon cœur, qu'étant obligé de la faire pour l'amour de moi, la passion que j'ai de vous plaire, n'y peut ajoûter beaucoup. Si bien, Monseigneur, que ce ne sera point pour cette fois que je vous témoignerai, comme je le desire, l'absolu pouvoir que vous avez sur mes volontez. J'en attendrai avec impatience une plus favorable occasion ; & cependant je serai toute ma vie avec toute l'ardeur & tout le respect que je dois,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &c.

A MONSIEUR **

Costar lui mande qu'il appuïera l'affaire qu'il lui recommande.

J'Ai toûjours eu pour vous Monsieur, un zele particulier ; & ma plus grande satisfaction, c'est de vous le témoigner : mais je n'aurai pas cet avantage, quand j'appuïerai avec chaleur ; comme je vous le promets, l'affaire que vous me recommandez ; elle est trop juste ; & je crains que vous ne soïez d'humeur à me faire sans cesse de ces prieres : Elles me donnent lieu de vous estimer ; mais, Monsieur, ce qui me fâche, elles ne m'en donnent point de vous faire voir combien je suis

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR ***
PRESIDENT
AU PARLEMENT DE...

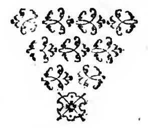
On lui recommande le procés d'un Ami.

VOus m'avez, Monſieur, donné juſqu'ici d'aſſez grands témoignages de vos bontez pour m'autoriſer à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami, de qui les intereſts me ſont chers, a un procés en vôtre Parlement pour un Decret, où l'on m'aſſure que la Juſtice parle en ſa faveur : & comme il y a peu d'hommes, qui la rendent avec tant de plaiſir que vous, vous ſouffrirez bien, Monſieur, que je m'en faſſe un d'offrir de la matiere à vôtre équité ; étant ſûr que l'ami pour qui je prens la liberté de vous

écrire, a trop de vertu & trop d'honneur pour chercher à gagner un procés, qui lui sembleroit injuste. La confiance qu'il a en son bon droit, dont je sai, Monsieur, que vous vous déclarerez l'appui, est tout ce qui le porte à souhaiter la recommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux présage de la justice qu'il attend de vous, je l'ai assuré, que vous ne m'aviez jamais refusé celle de me croire avec beaucoup de passion & de respect,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur, B**



A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SAINTES.

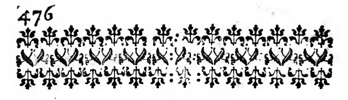
Costar lui recommande un Ami opprimé.

ON est, Monseigneur, dans ce voisinage, fort persuadé de la part qu'il vous a plû de me donner en l'honneur de vos bonnes graces. Vous l'avez dit à tant de gens, & j'ai trouvé tant de gloire à m'en vanter, que je ne connois personne, qui ne le sache. Celui qui vous rend cette Lettre, est l'un de ceux qui le croit plus fermement; & qui s'est imaginé que je lui rendrois un grand service, si je prenois la hardiesse de vous dire qu'il est de mes amis, & que je lui ai de particulieres obligations. Il est troublé dans son Benefice par un de vos Archiprêtres, & comme il m'a compté son affaire, c'est injustement. On desireroit bien tirer quel-

que argent de lui; mais je vous avoüe, Monſeigneur, qu'il a cette petite imperfection de n'en avoir jamais guéres, & que même il eſt ſujet à ne garder pas long-tems le peu qu'il en a. Je m'aſſure que pour un défaut ſi leger & ſi commun vous ne le jugerez pas plus indigne de vôtre protection; & que vous ne permettrez point qu'il ſoit opprimé par un plus puiſſant que lui. J'oſe auſſi me promettre quelque choſe au delà de cette exacte & ponctuelle juſtice que vous gardez ſi religieuſement à tout le monde; & quand il implorera vôtre autorité, peut-être vous plaira-t-il de vous ſouvenir que celui qui vous a ſupplié de le vouloir favoriſer, eſt plus que tous les hommes du monde,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &c.



REFLEXIONS
SUR
LA LETTRE
DE REMERCIMENT.

SI c'eſt d'un préſent qu'on remercie, on loüe ce préſent. On parle de ſa beauté; & on aſſure que la maniere dont il a été donné, nous obligera d'être toute noſtre vie à la perſonne qui nous a fait ſentir de ſi agréables marques de ſont honnêteté.

Vous pouvez dire qu'on ne remercie des graces ordinaires

ue par des paroles ; mais que
ı faveur que vous avez re-
uë, étant extraordinaire, vous
e prétendez la reconnoître
ue par vôtre respect & par
os services.

L'on peut dire que la faveur
eçuë étant au dessus de tous
es services, & de toutes les
aroles, on aura toûjours un
œur aussi plein de reconnoi-
ance, que celui de la person-
e liberale l'est de générosité.
La façon de remercier, mais
ui semble à de certaines gens,
n peu usée ; c'est de dire à celui
ui nous a donné, qu'il n'é-
oit nullement besoin qu'il
ssaiât de nous gagner par ses
beralitez, à cause que nous
tions entierement à lui ; mais

que néanmoins toute nôtre vie nous tâcherons de les reconnoître en toutes rencontres.



A MADAME....

[B]alzac la remercie des fromages qu'elle lui a envoïez.

[J]E ne veux pas, Madame, manger vôtre bien ſans vous en té[m]oigner ma reconnoiſſance. Vous [m]e faites des feſtins depuis quatre [jo]urs; & le goût n'a rien d'excellent, [q]ue l'on ne trouve dans vos froma[ge]s. Ce n'eſt point de la chrême; [c']eſt un merveilleux je ne ſai quoi, [q]ui pique agréablement la langue, [&] qui a une bonté qu'on ſent, mais [q]u'on ne peut exprimer. Je ne ſau[ro]is auſſi croire, quoique vous puiſ[sie]z dire, que de tels fromages ſoient [de] vos Villageoiſes. Non, Madame, [le]s mains ſi groſſieres n'ont point [tra]vaillé à des choſes ſi délicates: [les] Nymphes de la Vienne s'en ſont [mê]lées; & les fromages que vous m'a[ve]z fait la grace de m'envoïer, ſont,

que néanmoins toute nôtre vie nous tâcherons de les reconnoître en toutes rencontres.



A MADAME....

Balzac la remercie des fromages qu'elle lui a envoïez.

JE ne veux pas, Madame, manger vôtre bien ſans vous en témoigner ma reconnoiſſance. Vous me faites des feſtins depuis quatre jours; & le goût n'a rien d'excellent, que l'on ne trouve dans vos fromages. Ce n'eſt point de la chrême; c'eſt un merveilleux je ne ſai quoi, qui pique agréablement la langue, & qui a une bonté qu'on ſent, mais qu'on ne peut exprimer. Je ne ſaurois auſſi croire, quoique vous puiſſiez dire, que de tels fromages ſoient de vos Villageoiſes. Non, Madame, des mains ſi groſſieres n'ont point travaillé à des choſes ſi délicates: les Nymphes de la Vienne s'en ſont mêlées; & les fromages que vous m'avez fait la grace de m'envoïer, ſont,

ſans doute, de leur façon. Ainſi, Madame, je ne puis vous remercier aſſez d'un ſi précieux préſent, ni vous aſſurer combien je ſuis

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant Serviteur, B.

A MONSEGNEUR
BOUTILLER,
SURINTENDANT DES FINANCES.

Balzac lui écrit que l'air dont il donne, augmente ſes faveurs.

LA maniere, Monſeigneur, avec laquelle vous me donnez, eſt ſi peu commune, que je l'eſtime quelque choſe de plus que le préſent même : & je vous dois un remerciment tout nouveau pour une faveur toute nouvelle. Je vous le ferois, Monſeigneur, s'il étoit poſſible, que ma reconnoiſſance fut auſſi ingenieuſe

genieuſe que vôtre bonté ; & que j'euſſe le don d'embellir les paroles, comme vous avez le ſecret de rendre l'or plus riche ; il eſt précieux de ſa nature : mais il reçoit un plus haut prix de vôtre civilité ; & parce qu'il m'eſt venu de vos propres mains, j'y trouve des attraits que je n'y aurois point apperçus, ſi j'euſſe été païé par un Treſorier. Vous vous êtes aviſé de ce moïen pour me donner plus, en ne me donnant pas davantage ; & multiplier quatre mille livres juſqu'à l'infini. Une honnêteté ſi extraordinaire & ſi glorieuſe m'obligera auſſi d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

Arnaud d'Andilly le remercie des bons sentimens qu'il a de lui.

LE billet dont vôtre Eminence m'a honoré, est si obligeant, que ce seroit, Monseigneur, mal connoître les honnêtetez qu'elle me fait, que de croire pouvoir l'en remercier. On témoigne, par des paroles, son ressentiment des graces ordinaires; mais il n'y a que le cœur qui puisse répondre aux faveurs du cœur. Ce sont les seules que j'estime. Vôtre Eminence ne me pouvoit aussi attacher d'une façon plus particuliere, qu'en jugeant favorablement de mon peu d'amour pour

mes interêts; & de l'ardente & reſpectueuſe paſſion avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de vôtre Eminence, le tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME
LA COMTESSE
DE TESSE'.

[Coſtar
e.tres.

Sur ce qu'elle lui avoit promis une place dans ſon cœur.

IL y a trois ſemaines, Madame, que je me donnai l'honneur de vous écrire. Quand j'aurois pris tout ce tems-là pour faire une réponſe à vôtre belle & obligeante Lettre, je ne m'y ſerois pas encore aſſez préparé. Avec tout vôtre eſprit, vous y ſeriez vous-même, Madame, bien empêchée : & ſi vous étiez en ma place, & qu'une perſonne auſſi char-

mante, que vous l'êtes, vous eût promis un des premiers rangs dans le cœur du monde le mieux fait, je doute ſi pour la remercier, vous trouveriez des paroles qui vous contentaſſent. Ce ſeroit pour moi une folle entrepriſe d'en chercher ; & il vaut mieux emploïer mes ſoins à trouver les occaſions de vous plaire, & de vous ſervir. C'eſt, Madame, vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

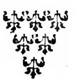
Coſtar la remercie de ſon ſouvenir.

L'Honneur que vous me faites, Madame, de vous ſouvenir de moi, & les belles paroles que vous emploïez à m'en donner des aſſuran-

ces, me touchent ſenſiblement. Je voudrois vous pouvoir remercier d'auſſi bonne ſorte, de cette faveur que je la ſai reconnoître avec reſpect. Mais, de ma vie, Madame, il ne me ſera poſſible de dire là-deſſus ce que je penſe ; & je ne puis éviter, qu'en cette rencontre mon eſprit ne trahiſſe mon cœur, & ne me faſſe eſtimer ingrat ; parce que je ne pourrai jamais vous marquer juſqu'où va ma reconnoiſſance; ni avec combien de raiſons je ſuis obligé d'être,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.



A MADAME DE LA POPELINIERE.

[Costar Lettres.

Sur la penſée qu'elle avoit de lui rendre viſite.

J'Ai reçu, de vôtre part, de ſi obligeantes civilitez, Madame, que je ne ſaurois rien faire pour les meriter, ni rien dire pour vous en remercier. C'eſt une faveur au deſſus de mes ſervices, & de mes paroles, qu'une ſi charmante Perſonne que vous, ait eu la penſée de me venir voir; & je n'aurois oſé me promettre cette grace: Neanmoins, Madame, puis qu'on dit des malades, que Dieu les viſite, il n'y eût point eu, ce me ſemble, tant de preſomption, en l'état où je me trouvois, de prétendre à l'honneur que vous

m'avez voulu faire ; mais je l'aurois acheté trop cher, & dans un tems où j'avois la fiévre : *J'eusse couru fortune de tomber de fiévre en chaud-mal.* Selon que vous êtes faite, on est sujet aprés vous avoir vuë, à ne desirer rien, avec plus d'ardeur, que de vous revoir : & pour cela, il est plus sûr de vous aimer de loin que de prés. Cependant, Madame, quoi qu'il m'en puisse arriver, je ferai à vôtre retour dans la Province, tous mes efforts pour me traîner jusques chez vous, & vous aller protester que je veux vivre & mourir,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR. **

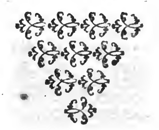
Madame ... le remercie de quelque chose qu'elle a reçuë de lui.

JE passai hier au soir une bonne heure à regarder le present que vous m'avez fait. Mais, Monsieur, j'en ai passé de bien mauvaises ce matin, quand je me suis mise à songer de quelle façon je m'y prendrois, afin de vous en remercier. Comment! pour deux grandes pieces de beau drap d'or, n'avoir que des paroles. Ah! cela me fait mourir. Je devrois, il est vrai, m'être accoûtumée, depuis le tems que vous m'honorez de vos presens, à vous en témoigner ma reconnoissance de mauvaise grace. Ma honte devroit être tournée en habitude, & ne me plus faire de peine. Cependant, il n'en est pas ainsi; & j'ai tant de dépit, de ce que mon pauvre esprit

ne me sert pas en cette occasion, comme je le voudrois, que je puis dire, que j'achette bien cher les choses que vous me donnez. Vous pouvez croire que je ne laisse pas de vous en être tout-à-fait obligée, & qu'elles me feront toûjours souvenir que je dois être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble
Servante.



A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Elle avoit estimé des Ouvrages de Costar, & il l'en remercie.

JE n'ai, Madame, jamais eu l'honneur de vous voir, ni de vous servir; & cependant je vous dois de tres-humbles actions de graces. Des complimens d'une si excellente personne à un homme inconnu, & inutile comme moi, me sont quelque chose de plus que des complimens; & je n'en connoîtrois point le prix, si les ressentimens que j'en ai, n'étoient qu'ordinaires. Je suis, Madame, sensiblement touché de vôtre civilité, & je le dirois mieux, si je l'étois moins. Aprés ce qu'on m'a

dit de vôtre eſprit, & de vos autres aimables qualitez, il eſt impoſſible que je ne me tienne heureux de vôtre approbation. J'y trouve dequoi ſatisfaire ma vanité, ſi je m'eſtime beaucoup; & ſi je m'eſtime peu, j'ai ſujet d'admirer des manieres ſi honnêtes, que les vôtres: de ſorte que l'obligation que je vous ai, eſt extrême; & je ne puis que je ne ſois toute ma vie avec un profond reſpect, Madame, vôtre tres-humble & tres-obligé Serviteur.

A MONSEIGNEUR

FOUQUET

Scaron Lettres.

Sur une faveur qu'il en a reçûë.

La grace que vous m'avez faite, Monſeigneur, de ne point mépriſer mon petit preſent, m'engageoit aſſez à me donner à vous, ſans

que vous m'y obligeassiez davantage par une nouvelle faveur. C'est, Monseigneur, en quelque façon, vous en remercier, que de vous avoüer que je ne le puis; & je vous exprime mieux ma reconnoissance par cet aveu, que par toutes les paroles du monde. C'est vôtre tres-humble, & tres-obligé serviteur.

A MADAME **

[Montreüil Lettres.

Elle lui avoit écrit obligeamment; & il l'en remercie.

VOus m'avez, Madame, envoïé une Lettre si obligeante, que je n'ose la montrer à personne; & si pleine d'esprit, que je devrois la faire voir à tout le monde. Je voudrois bien vous en remercier de la bonne sorte: Mais, Madame, je suis si peu accoûtumé à me voir obligé,

que je me trouve tout interdit, quand il faut que je témoigne ma reconnoissance. S'il faloit vous rendre quelque service, je ne serois pas dans la même peine ; & vous connoîtriez veritablement que je suis, vôtre tres-humble Serviteur.

LETTRES D'APOLOGIE A MONSIEUR ARNAUD ABBE' DE S. NICOLAS.

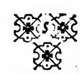
Costar se justifie auprés de lui.

J'Ai, Monsieur, appris avec beaucoup de douleur, que vous aviez condamné ma retraite ; & que vous aviez passé plus avant que tous les autres, dont j'ai l'honneur d'être connu, qui se sont contentez de s'en étonner. Je pensois n'avoir pas fait inconsiderément une chose que j'a-

vois meditée deux ans durant ; mais puiſque mon action vous a déplû, je me tiens coûpable. J'en ai de la honte, & je m'en répens de tout mon cœur. Je n'appellerai point de vous à un autre ; vous êtes la perſonne de qui j'eſtime davantage le jugement. Je n'appelleray point auſſi de vous à vous-même ; car je ne puis m'imaginer, qu'un eſprit ſi ſage, ſe ſoit laiſſé prévenir ; & quand je n'aurois pas cette déference pour tout ce qui vient de vous ; & que vous auriez été capable de vous tromper une fois ; vos erreurs dans la réputation où vous êtes, ſeroient ſuivies comme vos plus ſaines opinions ; & il vaut autant avoir tort, que d'avoir raiſon, qui ne ſoit pas raiſon pour vous. D'ailleurs, Monſieur, j'aime mieux perdre ma cauſe, que de la gagner en la plaidant : & dans de ſemblables occaſions, il y a moins d'infamie d'être vaincu, que de ſe défendre. Je ne vous demanderai donc point qu'il vous

plaiſe de m'oüir, & de revoir le procés. Je ne vous repreſenterai point, que n'aïant rien fait juſques ici, qui ait paru bizarre, il y a quelque apparence que je n'ai pas perdu tout d'un coup le ſens; & que je n'ai pas commencé à faillir par une imprudence conſiderable. Je ne vous dirai point, qu'il y a beaucoup de cauſes occultes dans la nature; & beaucoup de raiſons ſecrettes dans la conduite des hommes; qu'il faut quelquefois paroître ingrat pour ne l'être pas; & s'expoſer aux reproches d'une baſſeſſe pour en éviter l'effet. Je vous ſupplierai ſeulement, Monſieur, & avec toute l'affection qu'il m'eſt poſſible, de ne m'ôter point, à cauſe de cela, vos bonnes graces, & de croire, que je me tiendrois indigne de vivre, ſi vous jugiez, que je le fuſſe d'un ſi grand honneur. Il n'y eut jamais de vertu plus aimable que la vôtre, ni qui ſe ſentît moins de vos foibleſſes, & qui ſût mieux s'y accommo-

der. Vous haïssez les vices sans haïr les hommes ; & quoique vous ne vous pardonniez rien, vous êtes indulgent à nos fautes ; comme si vous aviez besoin, que l'on vous fist grace, vôtre vie est austere, mais elle n'a des épines que pour vous seul ; vous ne reprenez personne, & vous reformez tout le monde. Enfin, Monsieur, ce n'est pas proprement vôtre vertu, qui vous fait aimer de tous ceux qui vous connoissent : C'est vous qui faites aimer la vertu, tant elle est belle en vôtre personne, & tant elle y a de charmes. Aprés cela, quelle affliction me seroit-ce, si vous ne vouliez plus me souffrir auprés de vous, ni m'avoüer, Monsieur, pour vôtre tres-humble, & tres-obéïssant Serviteur ?



A MONSIEUR **

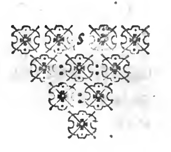
Costar justifie la lecture des Romans.

JE ne suis point, Monsieur, de l'avis de vôtre Savant ; & je m'empêcherai bien de croire avec lui, qu'il soit indigne d'un homme grave d'emploïer quelques heures à la lecture des Romans. Il ne se souvient pas qu'Aristote dit, que les Philosophes aiment les Fables ; & que cela n'est point incompatible avec la profession qu'ils font, de passer leur vie à la recherche des veritez importantes. Il a oublié, ce Docteur d'heureuse memoire, ces paroles d'un Poëte favori de Mecenas. J'ai relû, dit-il, soi- « gneusement Homere ; & à mon « gré, il apprend beaucoup mieux, « que tous les Philosophes, en quoi « consiste le solide honneur, & le « veritable bien. «

Qui quid ſit pulchrum, quid turpe,
Quid utile, quid non;
Pleniùs ac meliùs Chryſippo &
Cantore docet.

Si un excellent Roman ſe peut appeller une *Philoſophie d'exemples*, & que des deux chemins qui conduiſent à la ſageſſe, celui des Préceptes, & celui des Exemples, le dernier ſoit le plus court, & plus aiſé; qui pourra nier, que les Romans ne ſoient d'un merveilleux ſervice pour regler les mœurs? Ils nous preſentent de ſi belles idées des plus héroïques vertus, qu'il n'eſt point d'ame ſi dure, qui n'en ſoit épriſe, & qui ait le courage de s'en défendre. Les bonnes actions y ſont toûjours couronnées; & les mauvaiſes n'y ſont jamais impunies. Si la fortune a la malignité d'y combattre le merite, elle a la honte d'en être vaincuë, & de ſervir de matiere à ſes triomphes: Enfin, les Romans ſont des Ecoles de bienſeance & d'honnêteté; mais des

Ecoles où les Graces ſont peintes, où ne cherchant que du plaiſir, nous trouvons de l'inſtruction ; & où l'eſprit ne ſe voulant que délaſſer, ſe purifie, ſe renouvelle, s'embellit, & ſe rend meilleur. Si vôtre Docteur eſt d'un autre ſentiment, je me renfermerai dans l'opinion que j'ai conçuë il y a long-tems, que le ſilence n'affine pas toûjours le bon ſens ; & que ceux qui raiſonnent le plus, ſont quelquefois les moins raiſonnables. Je ſuis, Monſieur, vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant ſerviteur.



REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
D'EXCUSES.

IL y a diverſes manieres de s'excuſer ; mais en general, l'on peut dire, qu'on s'excuſe ordinairement de n'avoir pas fait une choſe ſur l'impoſſibilité, qu'il y avoit d'en venir à bout ; ſur le peu d'importance dont cette choſe étoit ; ou ſur les furieux embarras qu'on avoit, & qui n'ont point permis qu'on ſongeât à d'autres affaires qu'aux ſiennes propres.

AU ROI HENRI IV.

Le Maréchal de Biron lui écrit que dans deux jours il ira trouver Sa Majesté.

JE l'avouë, Sire, le ſervice de ma Maîtreſſe m'éloigne trop long-tems de mon Maître ; mais, ſi je l'oſe dire, eſt-ce à vous à manquer d'indulgence pour les Amans ? & ne m'avez-vous pas dit cent fois, qu'il y avoit mille rencontres, où vous ne vous ſouveniez ni de l'Etat ni de Vous ? Encore deux jours, Sire, & je parts en poſte pour vous aller donner des marques de la continuation de ma tres-humble obéïſſance.

A MONSIEUR **.

Balzac lui mande que ses affaires sont cause, qu'il ne lui a point écrit.

NE trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais, Monseigneur, que je vous fasse ressouvenir d'un Homme, à qui vous avez fait l'honneur de témoigner de la bienveillance. S'il s'est mal acquité de son treshumble devoir envers vous, c'est qu'il sait que vous n'avez point de tems à perdre. Vous faire lire des paroles inutiles, ce seroit ignorer l'emploi que le Prince vous a donné; & je n'ai garde aussi de vous presenter des amusemens peu agreables dans l'assiduité de vôtre travail, ni d'attendre de réponse de vous parmi les ordres que vous avez à donner. C'est assez pour moi, que vous me fassiez la grace de jetter

les yeux ſur la proteſtation que je vous fais d'être toute ma vie, Monſeigneur, vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME
LA COMTESSE
DE
BRIENNE.

Balzac lui écrit, qu'il ne ſauroit aller la voir.

IL n'y a, Madame, au village que moi, qui n'aille point faire ſa cour à la ville; mais il m'eſt impoſſible de m'acquiter de ce devoir. Le plaiſir ne m'en empêche pas; c'eſt la douleur. Les miſerables le ſont par tout. Voilà dequoi me juſtifier devant tous les hommes; mais, Madame, auprés de vous, je n'ai pas beſoin de cela. Comme

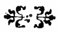
vous ſavez de quelle maniere je vous eſtime, je me flatte que vous me ferez la faveur de ne point douter, que je ne ſouffre autant de n'avoir pas le bien de vous voir, que d'avoir du mal qui me prive de ce bien-là. C'eſt, Madame, vôtre tres-humble Serviteur.

A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Coſtar s'excuſe d'avoir trop tardé à lui écrire.

IL y a huit jours que je vous dois une réponſe; mais, Madame, il y en a huit que je ſuis diſpenſé de faire ce que je dois. J'ai eu une longue fiévre, qui m'eſt ſurvenuë à la ſuite d'un grand rhume, & d'une fluxion

fluxion sur les yeux ; & quoique je sois à demi gueri de tous ces maux, je ne le serai de long-tems des remedes. J'avois supplié Monsieur l'Abbé de prendre la peine de vous le mander ; mais il ne s'en est pas souvenu, & je ne m'étonne point que vous entretenant, il n'ait pû penser qu'en vous : & que dans un tems où vous occupiez sa memoire, il n'y ait eu aucune place pour moi. Cependant, Madame, tant de fâcheux effets de l'hiver sont de mauvaises choses ; mais elles sont de bonnes excuses ; & vous manqueriez de bonté, si aprés les avoir sües, vous croïez plutôt me devoir plaindre, que de vous plaindre de moi. Je suis, Madame, vôtre tres-humble, & tres-obéïssant serviteur.



A MONSIEUR L'ABBE' TUBEUF.

Costar s'excuse d'avoir été paresseux à lui écrire.

IL y a, Monsieur, prés d'un an, que je suis parti de Paris; & je ne m'en suis apperçû que par le regret que j'ai de ne vous plus voir, & de n'apprendre point de vos nouvelles. Cela, Monsieur, vous fera savoir deux choses, que je vis content, & que je vous honore infiniment. Je ne m'amuserai pas à vous faire des excuses d'avoir passé tant de tems sans vous écrire. Il faut être paresseux au dernier point pour avoir été capable d'une telle faute; mais il faut être parfaitement vôtre serviteur, afin de ne la pas continuer. On le pratique ainsi d'ordi-

naire : & j'en uſerois de la ſorte, ſi je ne vous regardois point, comme une perſonne, qui a des qualitez particulieres ; & de qui l'on met les bonnes graces au nombre des biens utiles & agreables. Je ſuis,

MONSIEUR,

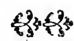
Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME de B. **

Coſtar s'excuſe de ne point écrire ſur ce que celle qui lui écrit, a trop d'eſprit.

JE vous déclare, Madame, que je ne ſuis pas aſſez hardi pour vous faire voir de mes Lettres. Si vous les deſiriez ſi abſolûment, vous ne deviez point m'en écrire une ſi galante. Vous vous ſervez-là d'un aſſez

mauvais moïen pour obtenir ce que vous voulez. Vous prétendez de moi un ſervice, & vous m'ôtez le courage de vous le rendre. Ne valoit-il pas mieux cacher un peu vos forces, que de me donner de la jalouſie de vôtre eſprit; & conſiderer que je vaux mieux que mes Lettres. Mais, Madame, je fais inſenſiblement ce que je ne veux point faire; & l'on auroit raiſon d'appeller ceci une réponſe, ſi j'y ajoûtois trois ou quatre lignes. Je me hâte donc, de vous aſſurer, que ſi vous n'écrivez avec moins de politeſſe, vous ne devez pas eſperer, que je vous écrive de ma vie à quel point je ſuis à vous. Il eſt vrai que vous n'y perdrez rien; car ſi vous ne le liſez dans mes billets, vous le verrez par mes actions.



A MADAME ***

Costar lui mande qu'il a été pareſ-ſeux malgré lui.

J'Avois crû, Madame, que vous me plaindriez d'avoir été ſi long-tems ſans vous écrire ; mais j'avois mal crû ; car vous aimez mieux vous en plaindre. Ce n'eſt pas que je penſe que vous ſoïez ſi injuſte, que de me blâmer d'avoir été malade. Vous le ſavez, & il me fâche que vous le ſachiez, cela ne dépend point de nous, & vous ne me l'aviez pas défendu. Ce n'eſt point auſſi que vous vous entendiez mieux à gronder vos amis, qu'à les conſoler. Cette grande bonté, & cette admirable douceur, que j'ai toûjours remarquées en vous, ne ſont nullement, ce ſemble, des qualitez propres à faire des reprimandes : & je ſuis trompé, ſi vous y avez toute la

grace, qui accompagne le reste de vos actions. Mais, Madame, j'ai découvert vôtre dessein. Vous êtes extrêmement adroite à obliger ceux qu'il vous plaît ; & je jurerois qu'en me reprochant ma paresse, vous n'avez point eu d'autre intention, que de me persuader, que vous avez trouvé mes Lettres à dire. Je n'ai pas assez de vanité pour le croire ; mais j'ai assez de finesse pour en faire semblant, afin d'avoir prétexte de m'entretenir plus souvent avec vous : Je vous ai tant pressé de m'en donner la liberté, & je me suis tant réjoüi de l'avoir obtenuë, que si j'ai passé quelques semaines sans m'en servir, vous devez juger que le mal qui m'empêchoit de joüir d'un si grand bien, n'étoit pas petit. Je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR DE NANCELLES.

Coſtar lui témoigne qu'il eſt marri de ne s'être pas acquité de ſon devoir envers lui, & il s'en excuſe.

IL y a plus d'un an, Monſieur, que je n'ai eu l'honneur de vous voir chez vous. J'ai été à Paris, j'en ſuis revenu, & vous n'avez pas reçu de moi, une ſeule viſite, ni un ſeul compliment. Ne le dites à perſonne, je vous en conjure; vous me feriez paſſer pour un ingrat; car, il n'y a point d'honnêtes gens de ma connoiſſance, à qui je n'aïe dit les obligations infinies que je vous ai. Je trouve ma faute tres-vilaine; & j'en ai tant de confuſion, que ſi je

n'avois pour vous qu'une eſtime ordinaire, & que vôtre amitié fût un bien, dont je me puſſe paſſer, j'y renoncerois abſolûment; vous n'entendriez jamais parler de moi; je fuïrois vôtre rencontre, & ne paroîtrois de ma vie en vôtre preſence. Conſiderez, Monſieur, ce que c'eſt que la pareſſe; auſſi bien eſt-ce l'un des grands plaiſirs des Sages, de remarquer la folie des autres. Les repentirs que m'a cauſé ma negligence, m'ont fait ſans comparaiſon plus de peine, que je n'en euſſe eu à vous aller voir dix fois par le mauvais tems, & à vous écrire toutes les ſemaines. Il eſt, Monſieur, de vôtre bonté de me donner moïen de reparer cette faute. Je vais en un lieu où je pourrai vous être utile. Accordez-moi la grace de n'adreſſer pas tous vos commandemens à Monſieur N. * & de m'en reſerver quelques-uns, afin de me rendre digne de l'honneur que vous me faites depuis dix ans, de me tenir,

Monsieur, pour vôtre tres-humble, & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME LA COMTESSE DE TESSE.

Costar lui marque qu'il ne lui a point écrit, parce qu'il n'avoit que les mêmes choses à lui mander.

VOus me faites, Madame, tant d'excuses de vôtre paresse, que j'ai sujet de craindre de n'en pouvoir trouver pour la mienne. Si c'est une faute en vous, c'est un crime en moi; & si vous avez lieu de me demander pardon, je n'en ai point d'en esperer de vôtre bonté. Neanmoins, Madame, ce n'est pas seulement ma negligence, qui m'a obligé

à me taire si long-tems, c'est la pente que j'ai euë de ne vous dire jamais que les mêmes choses; & de vous les dire toûjours inutilement. Je ne saurois plus même prétendre vous les exprimer avec quelque grace. J'ai si souvent, & en tant de façons emploïé pour vous ces mots d'*estime* & de *respect*, que je ne puis éviter une importune redite, à moins que de vous protester en termes fort communs que personne n'est plus que moi, & persuadé & touché de vôtre merite; & qu'il m'est impossible de n'être pas toute ma vie de la meilleure sorte que tout le reste des hommes,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADEMOISELLE *.

Scaron lui écrit qu'on doit ſupporter ſa pareſſe.

MAle-peſte, que vous êtes querelleuſe, Mademoiſelle ! & ſi vous n'aviez beaucoup de bonnes qualitez, j'aurois bien à ſouffrir en cultivant vôtre amitié. Hé bien ! quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous ſeriez fort gâtée ! Je vous en manquerai plus de cent fois, & ſi je ne vous en aimerai pas moins. Voïez-vous, Mademoiſelle, j'aime tellement mes amies, que j'en ſuis honteux ; mais il y a quelques petites incommoditez à ſupporter avec moi. Je ſuis pareſſeux en diable, & pour montrer que je dis vrai, c'eſt que de pure pareſſe je ne puis encore me reſoudre à vous choiſir des vers dans ma caſſette, quoique j'en aïe plus d'envie que vous ; &

c'eſt tout ce que vous pourrez m'obliger de faire, lorſque vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les ſouffrirai ; & par-là vous jugerez que ſi je ne ſuis bon à rien, je ſuis bon, au moins, à être gourmandé. Vôtre neveu n'a gueres à faire de nous vouloir broüiller ; nous nous broüillerons aſſez tous ſeuls, ſans que perſonne s'en mêle ; mais nous nous racommoderons bien vîte auſſi : & ce ſera à recommencer de plus belle. Adieu, Mademoiſelle, je ſuis vôtre ſerviteur, ou Apollon m'emporte.



A MADEMOISELLE *.

Gombaud s'excuſe de ne lui avoir point écrit.

NE vous mettez point en peine de m'excuſer. Mon ſilence, Mademoiſelle, me fâche aſſez. Les Lettres, je le ſai, ne ſont pas la choſe la moins neceſſaire, ni la moins agreable du commerce. Mais ſitôt qu'on s'eſt acquis la réputation de s'exprimer avec grace, il ſemble qu'on ne s'en doive mêler, que pour faire des chefs-d'œuvres. J'aime mieux ne dire mot, que de courir fortune de me démentir. La ſeule difficulté qui ſe rencontre à bien faire, me rend pareſſeux, & la neceſſité de répondre, me fait apprehender les Lettres. Je ne ſuis point avare des miennes, quand elles valent des ſervices. Mon affection alors eſt plus forte, que ma

pareſſe; mais je me diſpenſe volontiers de beaucoup de complimens inutiles. Ce ſont les excuſes de celui qui tâche à devenir tous les jours plus honnête homme, & plus digne d'être,

MADEMOISELLE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.



A MADAME DE MARILLAC.

Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est excusable de ne l'avoir pas visitée en passant par une Ville où elle étoit.

J'Ai vû dans une Lettre qui m'a bien donné de la joie, que vous m'honorez de vôtre souvenir ; & quoi, Madame, que ce ne soit pas de la maniere que j'aimerois le mieux, je vous en suis pourtant fort obligé. Cela m'a plû de telle sorte, que je puis dire sincerement, que de tres belles personnes m'ont souvent remercié des services que je leur avois rendus ; & que je n'en étois pas si aise, que des reproches

que vous me faites : & je ne connois que bien peu de Dames, qui ſachent gronder comme vous. Je ne voudrois pas toutefois vous y accoûtumer ; & je ſens que vos careſſes ſeroient encore plus agreables. Je ne ſai, Madame, comment vous y diſpoſer, ni par où me juſtifier d'être paſſé par une Ville, où vous étiez, ſans vous rendre mes tres-humbles reſpects. Ce qui me juſtifie en cela, eſt que j'ai une horrible averſion à vous dire la cauſe de mon incivilité. Mais il n'importe, j'aime mieux que vous me croïez mal dans mes affaires, que malhonnête homme. Vous ſaurez donc, Madame, qu'il y avoit une foule de creanciers, qui m'attendoient ; & que je ne pouvois les ſatisfaire. La mauvaiſe fortune qui m'accompagne ſouvent, ne m'a jamais donné tant de chagrin, qu'en cette rencontre ; & ſi vous ſaviez la violence que je me fis pour ne vous pas voir, vous me plaindriez ; &

vous feriez perfuadée que perfonne n'eft avec plus de paffion que moi,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïffant Serviteur.

A MADAME **.

Gombaud lui marque qu'il eft marri de lui avoir déplû.

APrés vous avoir imitée, que vous dirai-je, Madame, pour vous appaifer ? C'eft que je n'ai pû vous offenfer, que pour vôtre gloire ; car mon malheur a fait éclater en vous de nouvelles beautez. J'y ai vû une colere aimable, & qui fembloit n'être excitée que par les Graces. Le dédain s'eft emparé de vos beaux yeux, & s'eft mis à la place de l'Amour ; ou plutôt l'Amour-même, tout environné de feux, & d'éclairs, & tout prêt à me reduire

en cendres. Mais, Madame, vôtre voix qui n'eſt faite que pour charmer, prononceroit bien mieux une grace, ſi vous étiez auſſi diſpoſée à me l'accorder, qu'à me faire mourir. Vous m'avez tant de fois obligé quand j'étois innocent, qu'il eſt juſte que vous me pardonniez quand je me trouve coupable. Je ne le ſuis devenu, que pour vous juſtifier des peines que vous m'avez faites, avant que de les avoir meritées; & me faire voir de toutes vos qualitez celles qui m'ont été le plus cachées, la douceur & la pitié. J'attends de vous cette bonté, & ferai toute ma vie ce que je ſuis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME **.

Montreüil lui écrit qu'il ne partira plus ſans lui dire adieu.

JE ſuis bien aiſe, Madame, d'avoir fait une incivilité. Sans cela je ſerois encore à ſavoir ce que je vaux. Ce ne fut ni pareſſe, ni oubli ; mais timidité qui m'empêcha de vous voir à mon départ. Je crûs que c'étoit faire le grand-garçon ; & qu'il n'y a que ceux dont on compte l'abſence pour quelque choſe, qui doivent avertir quand ils s'en vont. J'aurai à l'avenir meilleure opinion de moi ; & puiſque vous m'avez fait l'honneur de trouver mauvais que je ne vous aïe point dit adieu, vous ſerez la premiere, à qui je le dirai lorſque je ſerai de retour. C'eſt, Madame, vôtre tres-humble Serviteur.

A MADEMOISELLE **.

Montreüil s'excuse d'avoir tant differé à lui dire qu'il l'aimoit.

MOn devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il y a long-tems que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus dissimuler, & d'être reduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin, je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas; & ma conscience en murmureroit. Il y a aujourd'hui justement un mois, que je vous aime. Vous prendrez cela, Mademoiselle, comme il vous plaira; vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere : Pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience ; aprés cela je ne m'inquiéte de rien. Je tiens que rien

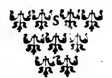
n'eſt plus injuſte, que de voir une auſſi aimable perſonne que vous ſans l'aimer : *L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une maniere qui crie vengeance.* Je ne pourrois pas dormir ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien vôtre expedient, Mademoiſelle, mais vous ſavez que quand on païe, on eſt fort aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a païé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois : mais je déclare au même tems que je m'en acquite. Que ſai-je, vous viendriez peut-être quelque jour m'inquieter là-deſſus : Il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſuretez. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, l'on ne ſait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſaurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A MONSIEUR DE JUSSE.

Montreüil s'excuse de n'être pas sorti, sur la crainte de tomber malade.

VOus m'avez promis pour ce soir à une Belle comme on promet les Marionnettes. Je suis fâché, Monsieur, de vous faire manquer de parole. Le Medecin dit, que si je sors, & si je soupe aujourd'hui, ce sera pour la derniere fois. Les plus difficiles trouveroient cette excuse assez bonne : & si vous en voulez une meilleure, il faut que vous la fassiez faire exprés. Aussitôt que je serai mieux, je reparerai ma perte, & j'irai rendre visite à cette Dame, qui a tant d'envie de me voir. Je ne doute point que ce ne

ſoit une femme groſſe ; à moins que cela, elle ne pourroit pas avoir le goût ſi dépravé. Si malgré l'intention que j'ai de guérir, il arrivoit faute de moi, avertiſſez bien tout le monde, que c'eſt un rhume qui m'a étouffé. Madame la Senechalle ſeroit femme à ſe vanter, que l'amour que j'ai pour elle, m'a fait mourir. Cela me feroit un dépit étrange, & j'ai reçu d'elle aſſez d'autres déplaiſirs durant ma vie, ſans lui donner lieu de me joüer encore ce méchant tour aprés ma mort.



A MADAME LA COMTESSE DE COUSAGE.

Montreüil ne lui écrit point, parce qu'il est tout à fait paresseux.

PAr vos deux belles pages je vois bien, Madame, où vous en voulez venir. Vous n'êtes pas la premiere, qui avez desiré d'avoir avec moi quelque commerce d'amitié, de nouvelles, & de beaux sentimens. Mais je vous supplie tres humblement de croire, que jamais Chartreux n'a si absolument renoncé aux vanitez du monde, que moi à la reputation de bel esprit. J'estime mille fois davantage le plaisir de me reposer; que la gloire de bien écrire; & la paresse est ma passion

passion dominante. J'ai laissé perdre une fois des faveurs d'une fort belle Demoiselle, faute de lui avoir fait réponse. Il n'y a qu'un moïen de me faire resoudre à cela, c'est de me donner de l'amour, vous le pouvez mieux que personne. Prenez donc la peine d'y travailler; mes Lettres sont à ce prix. Si vous en voulez, vous en aurez; autrement trouvez bon que je demeure toute ma vie avec un profond silence.

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME **.

Montreüil s'excuse d'être parti trop promptement.

JE gage que vous êtes femme à gager que c'est par negligence que je ne vous ai point dit adieu; & que Mademoiselle des B. * sera si hardie qu'elle en sera de moitié. Ne vous y joüez pas, Madame, je vous en avertis en ami, & même en Amant; vous perdriez, ce n'est point ma faute. L'occasion d'un carosse à six chevaux m'a fait partir deux jours plutôt que je ne pensois. Je n'ai point apperçû Monsieur vôtre mari à la suite de la Cour. Je prévois qu'il aura de la peine à quitter Paris; & que je le retrouverai auprés de vous à mon retour. Le pis de tout ceci est, que comme la saison s'avance, il ne se trouvera bientôt plus d'emplois; & que

durant tout l'Eté, il n'en aura point que celui de vous persecuter.

A MONSEIGNEUR GODEAU.

Boisleau lui témoigne qu'il est marri de ne lui avoir pas fait réponse.

VOus êtes, Monseigneur, tres civil, & vôtre Aumônier, tres exact. C'est moi qui suis l'incivil, & le negligent. Il y a prés de trois mois, qu'on m'a rendu une Lettre de vôtre part ; & j'ai ressenti, comme j'y suis obligé, l'honneur que j'en ai reçû. J'ai eu la meilleure intention du monde d'y faire réponse ; & je ne sai pas encore trop bien ce qui m'en a pû empêcher. J'en ai, Monseigneur, la derniere honte ; & je vous en demande pardon de si bon cœur, que vous ne sauriez avoir ce-

lui de me le refuser. Je suis né paresseux, & confirmé tel par plus de cent Lettres des plus honnêtes gens de France ; mais je ne me servirai jamais de mon privilege envers vous, & je m'en vais, à vôtre consideration, renoncer à tous les droits de la feneantise. Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur. B. *

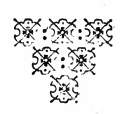
A MONSIEUR **.

[Madame le Brigi.

Elle ne lui fait point de réponse, de crainte de l'ennuïer.

SI je ne répons pas ponctuellement à vos Lettres, ne m'accusez point d'être paresseuse. C'est, Monsieur, un effet de la peur que j'ai de vous ennuïer ; & je me prive

du plaisir que j'aurois de vous écrire, pour vous épargner le chagrin que vous auriez à lire de mauvaises choses. A tout hazard, si ce n'est pas-là vôtre sentiment; & si l'estime que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi, vous oblige à trouver supportable ce qui ne l'est point; afin de m'acquiter de toutes mes dettes, je vous écris aujourd'hui la premiere; & cela vaut mieux que dix réponses. Ce bon mouvement pour vous m'est venu de la promenade que nous fîmes hier au soir. Je ne sai comme vous la trouvâtes; mais il m'en est demeuré une idée si agréable, que je n'oublierai de ma vie un si sensible divertissement.



A MADEMOISELLE *.

Montreüil lui mande qu'il ne la verra qu'à son retour.

J'Ai si peu de merite, que peut-être ne songez-vous pas seulement que je vous ai promis d'être chez vous aujourd'hui à deux heures. En tout cas, Mademoiselle, de peur que vous ne m'attendiez, je me sens obligé de vous avertir, que je parts pour ne revenir qu'aprés demain, de la campagne. Si vos yeux sont aussi dangereux, qu'ils me le parurent la premiere fois, je retarde ma perte de vingt-quatre heures. C'est toûjours cela. Vendredi j'aurai le plaisir de vous voir pour la seconde fois, & peut-être tous les autres jours de ma vie, le déplaisir de vous avoir vûë. C'est vôtre tres-humble....

REPONSE AUX LETTRES D'EXCUSES.

A MONSIEUR N...

Balzac lui témoigne qu'il ne sauroit écrire, quand il n'a rien à dire.

Recevez de moi, Monsieur, les mêmes excuses que vous me faites; & ne jugez point de mon affection par mes complimens. Je suis quelquefois si paresseux à écrire, qu'un voïage de cinquante lieuës me coûteroit moins, qu'une Lettre de vingt-cinq lignes. Oüi, Monsieur, tout foible que je suis, j'aimerois mieux prendre la poste pour aller

trouver mes amis, que de mettre la main à la plume; & leur mander de mes nouvelles. Ce n'eſt pas une petite affaire de parler, & de n'avoir rien à dire; de manquer de choſes, & de remplir de mots une feüille de papier. Je ſuis honteux de retomber trop ſouvent dans la repetition des mêmes termes, & d'être toûjours reduit à paraphraſer le tres-humble ſerviteur.



REFLEXIONS
SUR
LA LETTRE
QUI REGARDE L'ABSENCE.

ON marque à la perſonne aimée, que l'on ſouffre de l'abſence, tout ce qu'on peut jamais ſouffrir: Que la ſienne eſt treslongue, & tres-dure, & qu'elle nous fera ſans doute ſuccomber, ſi le Ciel ne nous renvoïe bientôt l'objet que nous aimons tendrement, & que nous reſpectons veritablement.

A MADAME LA COMTESSE DE TESSE'.

Costar lui écrit qu'il se sait bon gré de ne s'être point accoûtumé aux charmes de sa conversation, puis qu'il n'en devoit pas joüir long-tems.

Lorsque vous étiez ici, Madame, je me voulois mal de vous faire si peu la cour, & de laisser perdre tant de bonnes heures, que je pouvois emploïer à vous voir & à vous oüir. Mais à cette heure que vous êtes lassée de Paris pour vous aller desennuïer à la campagne sept ou huit mois seulement ; je trouve que je n'ai pas eu trop de tort de

m'accoûtumer à me passer des douceurs de vôtre conversation, & de ne m'être point rendu si necessaire un bien que je devois perdre, & qui m'eût dégouté de tous les autres qui valent moins, mais qui étoient plus durables & plus assurez. Où en serois-je, Madame, si je n'eusse sçû me moderer en cela; puis qu'avec toutes ces belles précautions, il n'y en a gueres que nôtre excellente Marquise qui me puisse consoler de ce que je perds en vôtre éloignement. Elle me fait l'honneur de me venir prendre presque tous les soirs pour me mener au Cours, & c'est en cet aimable lieu, où si je n'ai la joie de vous voir, j'ai du moins le contentement d'oüir parler de vous avec toute l'estime & toute l'affection que vous meritez. Je suis, Madame, vôtre tres-humble....

A MADAME **.

Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est touché de son absence.

JE vois bien, Madame, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me consoler de vôtre absence, ou du moins pour adoucir le dépit que j'ai contre vous, de nous avoir si durement abandonnez. Aussi j'ai reçu vôtre Lettre avec une joie tres sensible : & d'abord j'ai crû qu'elle alloit dissiper mon chagrin, & que je vous en voudrois moins de mal; mais ce bon effet n'a pas duré longtems. Vous écrivez d'un air à vous faire étrangement souhaiter; & parmi tant de jolies choses qui brillent dans vôtre Lettre, je trouve je ne sai quoi qui represente si vivement ce que j'ai perdu; que je suis encore plus triste que je ne l'étois. Je vous avoüe aussi, Madame, que

ma colere n'eſt pas tout à fait appaiſée; & que j'en aurai juſqu'à vôtre retour.

A MADAME

LA

MARECHALLE **.

Le Chevalier de Meré.

Sur ſon départ.

JE ſuis encore à Paris, Madame, & je ne croïois pas y pouvoir demeurer deux jours quand je vous dis adieu. Je ne ſai ce qui m'empêche d'en partir, ſi ce n'eſt le regret de m'éloigner des lieux, où je me plaiſois tant auprés de vous. Je vous cherche dans tous ces endroits, comme ſi j'eſperois de vous y trouver; & que je ne ſuſſe pas où vous êtes. Cela m'a rendu ſi triſte, que pour écrire quelque choſe, qui vous réjoüiſt, j'attendois que je fuſſe un peu remis de vôtre abſence;

mais mon mal empire de jour en jour, & le tems qui d'ordinaire console de tous les autres déplaisirs, ne sert qu'à mieux faire connoître qu'on est malheureux de vous avoir perduë.

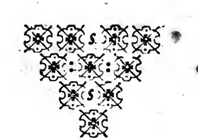
A MONSEIGNEUR LE MARECHAL D'ALBRET.

Scaron lui marque qu'il est touché de son absence.

A D'autres, Monseigneur le Maréchal; vous n'êtes point tant à plaindre, que vous le dites: vous quitteriez la campagne, si vous ne vous y trouviez pas bien; mais quelques beaux yeux de Saintonge ont merité l'adoration des vôtres; ou peut-être voulez-vous faire voir dans vos trophées amoureux, des Cales, & des Bavolets, mêlez avec

des Couronnes, des Cornettes de point de Venise, & des coëffures à grandes boucles. Je vous le repete, vous n'êtes pas tant à plaindre, que vous le dites, puisque vôtre éloignement, vôtre exil, ou comme vous le voudrez appeller, n'est point volontaire. Vos amis, qui vous trouvent fort à dire, sont plus à plaindre que vous. J'en suis, pour moi, tout déconcerté. Lorsque vous me faisiez l'honneur de me voir, je m'en vantois avec joïe. Vos Livrées rendoient ma petite porte venerable à tous les habitans de ma ruë, & plusieurs Portes cocheres lui portoient envie. Le seul carosse de **. retient encore mes voisins dans le respect; mais ils le perdront si quelques Messieurs de la Cour ne reviennent bientôt à Paris, & ne soûtiennent un peu jusqu'à vôtre retour nôtre gloire déja beaucoup ébranlée; mais quand elle tomberoit à n'en jamais relever, on s'en pourroit consoler avec un peu de phi-

losophie. Il n'en eſt pas de même de perdre ſeulement pour ſix mois les Perſonnes pour qui l'on a de la tendreſſe ; car ſans la bonté que vous avez d'adoucir quelquefois par vos Lettres le déplaiſir que me cauſe vôtre abſence, je ferois bientôt connoître par un fameux deſeſpoir, que je ne puis vivre ſans avoir l'honneur d'aſſurer de bouche mon Héros, que je ſuis ſon tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.



A MADEMOISELLE **.

Scaron lui mande qu'il est fâché de sa maladie, & de son absence.

JE sai que vous êtes malade; mais je ne sai si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir; & c'est ce qui augmente le déplaisir que j'ai, de voir que je vous suis inutile:

Tandis que la cuisse étenduë,
Dans un lit toute nuë,
Vous reposez vôtre corps blanc & gras,
Entre deux draps;
Moi, malheureux pauvre Homme,
Entre deux draps aussi
Je veille en grand souci.

Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La male-peste que je vous aime! & que c'est une sottise que d'aimer tant! Comment vertu de ma vie! à tous momens je suis prêt d'aller en Poitou, & par le froid

qu'il fait ! Ha ! revenez donc de par-dieu, puiſque je ſuis aſſez foû pour me mêler de regretter des beautez abſentes. Je me devois mieux connoître, & conſiderer que je ſouffre plus qu'il ne faut d'être eſtropié depuis les pieds juſqu'à la tête, ſans avoir encore ce mal endiablé qu'on appelle *l'impatience de vous revoir.* C'eſt un maudit mal : Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre M**. de ce qu'il ne vous voit point auſſi ſouvent qu'il voudroit. Il nous écrit là-deſſus en deſeſperé : & je vous le garantis ame damnée ; non point à cauſe qu'il eſt héretique ; mais parce qu'il vous aime, & c'eſt tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laiſſer le genre humain en paix ;

Et commander à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien-heureuſe de n'avoir pas à faire à moi, je vous roſſerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces ; mais

ſachez, Beauté fiere, qu'on ne manque point d'amis dans une affaire où le Public eſt intereſſé. Comment ! n'y auroit-il qu'à faire mourir de la ſorte les gens ? Hé ! dites-moi, ma Mignonne, êtes-vous Chrétienne ? vous êtes Turque, ſur mon honneur, & méme des plus méchantes. Ainſi, vous ne valez rien quoique vous ſoïez toute faite de quantité de bonnes & de belles choſes. Vous autoriſez plus que perſonne le Proverbe qui dit : *Tout ce qui reluit, n'eſt pas or :* Et enfin, vous êtes auſſi diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voïez ce que c'eſt que d'être belle : Je ſuis plus que jamais,

MADEMOISELLE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME N**.

Montreüil lui écrit que ſon abſence eſt cauſe qu'il n'a aucun plaiſir.

NE croïez point, Madame, que le mauvais tems me chaſſe de la Campagne. C'eſt vous qui me rappellez à Paris. J'éprouve mieux que jamais, que le plus honnête - homme du monde ne vaut pas une aimable femme ; & que la joïe que donne l'amitié, eſt fort au deſſous de celle que donne l'amour. La chaſſe, la belle converſation, le jeu, les violons, & la bonne chere devroient ici m'amuſer aſſez doucement ; mais vôtre abſence me rend tout inſupportable. Je vous ſuplie, Madame, de ſuivre en cela mon exemple : & puis qu'à cauſe de vous, je hais les choſes qui m'ont toûjours été agréables, ſouffrez - en d'autres, à cauſe de moi, pour leſquelles vous

avez jusqu'ici témoigné tant d'aversion. Je le souhaite de tout mon cœur : toutefois je n'ose l'esperer; & il me semble que je ne verrai de ma vie, le jour où vous m'aimerez en corps & en ame. Je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADEMOISELLE **.

Montreüil lui mande qu'il ne peût supporter son absence.

JE pensois, Mademoiselle, avoir fait une bonne provision de vôtre vûë pour être en état de supporter vôtre absence. Mais j'avois mal pris mes mesures. Je me doutois assez que je pourrois m'ennuïer à N **. Cependant je n'eusse jamais crû, que mon chagrin me dût pren-

dre avant que d'y arriver. Pour vous dire le vrai, vous commencez à devenir un peu trop importune. N'eſt-ce pas aſſez qu'on ſoit inquieté de la peur d'être tué en traverſant une grande forêt, ſans que vous veniez encore vous aſſocier avec les voleurs, afin de troubler le repos de ceux qui voïagent. Quand toutes les femmes qui paſſent le merite ordinaire; c'eſt à dire, quand vous, & vos ſemblables, s'il y en a, ſeroient enfermées entre quatre murailles, ce ne ſeroit pas la plus mauvaiſe regle de police qu'on pût faire; & le Public n'en ſeroit que plus à ſon aiſe. Quel moïen de durer avec vous? Je penſe décendre dans une hôtellerie pour dîner; & je trouve que j'y ſuis décendu pour vous écrire. Vous me direz à vôtre tour que je vous importune par mes Lettres: mais encore n'eſt-ce pas comme vous, à toute heure & ſans relâche.

MONSIEUR ***
A MADEMOISELLE **.

N. lui dit qu'il est méconnoissable, parce qu'il ne la voit plus.

ADorable Capricieuse! souvenez-vous de la cruelle façon dont vous me traitâtes en partant. Vous demeurez d'accord que vous meritez bien ce nom, j'entens celui de *Capricieuse*; car pour le nom d'*Adorable*, mon cœur & mes yeux vous le donnent. Je ne sai pourtant si vous le meritez. Je ne sai qui me tient .... mais, non, je ne le raïerai pas, puis qu'il est écrit. Comment ferai-je pour être deux mois sans vous, & comment font vos autres Amans, qui sont absens six semaines? Il n'y a que huit jours que je suis en cette ville, & je me vois déja si pâle, & si maigre, que per-

ſonne ne me connoît. Ce qui me conſole, j'eſpere que vous me prendrez auſſi pour un autre à mon retour : & que comme vous aimez toûjours le dernier venu, ne croïant plus que ce ſoit moi, vous me prefererez à quelqu'un de ceux, qui depuis mon départ, vous en content. Je n'ai vû perſonne dans ce païs ; car je ſuis ſi plein de vous, & de vôtre idée, que j'aurois peur de faire, ou de dire quelque extravagance. Vous êtes continuellement entre tous les objets, & mes yeux : & je n'ai auſſi rien vû que vous. J'y ai ſongé le jour : J'y ai rêvé la nuit ; & ce jeune Seigneur qui faiſoit mettre lors qu'il couroit la poſte, le portrait de ſa Maîtreſſe au dos de ſon valet de chambre, ne l'avoit pas plus preſente que vous me l'êtes. Je ne dis point cela en riant, je vous aime plus que tout ce que j'ai jamais aimé. Je le dis ſans exception ; car je vous aime plus que moi, & c'eſt beaucoup dire. Je ne
ſai

ſai pas comment vous en uſerez; mais je ſais que ſi j'étois à la place d'une fille faite comme vous, j'aimerois un garçon fait comme moi, & qui eſt vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADEMOISELLE DE C *.

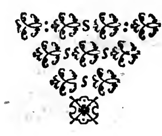
*M. le Chevalier d'Her ** lui écrit que l'abſence redoublera l'amour qu'il a pour elle.*

JE vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiſelle; c'eſt à dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette proprieté-là, qu'elle n'a, je croi, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours des gens que je ne vois point, les plus aimables du monde; & je ne manque point à être contant d'eux. Vous vous preſenterez à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'ima-

ginerai que si je vous voïois, vous auriez cent petites bontez pour moi : je serai plus charmé de vôtre idée sur cet article-là, que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par vôtre severité vous établir chez moi, un caractere d'Héroïne, vous perdriez en verité bien vôtre peine. Dés que je ne vous vois plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce, qui ne s'accoûtume point à se les representer ; il faut que je les voïe pour les croire. Je sai qu'à mon retour vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris ; mais toûjours j'aurai eu malgré vous un peu de plaisir durant l'absence. Je serai trop heureux, si je ne fais point la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voïez ma fidelité avec quelque contentement, je vous promets de vous être encore plus fidele absent, que present. Je ne puis rien voir de si aimable que

vôtre idée ſans vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête. Mais quand je vous vois rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe qui par cet endroit vaut mieux que vous. Je ne veux point vous tromper, parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; & dés que j'aurai découvert ailleurs plus de merite: Ne comptez plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé, ſi ce que vous avez d'eſprit & de beauté par deſſus les autres, recompenſoit le moins de tendreſſe que vous avez. J'ai trouvé qu'il le recompenſoit, & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſai pourtant s'il ne ſe pourroit point rencontrer quelque perſonne qui aimât aſſez bien pour regagner par-là les autres avantages que vous auriez ſur elle: En ce cas-là je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous. Car enfin, il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent. La tendreſſe

vaut encore ſon prix, & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur comme ſur la Pomme de Diſcorde, à la plus Aimable. Je ſuis, Mademoiſelle, vôtre tres-humble ſerviteur.





REPONSES A DES LETTRES SUR L'ABSENCE.

MADEMOISELLE **. A MONSIEUR **.

Réponse à un Amant qui écrit la veille de son départ.

COnsolez-vous, mon Cher, si ma douleur vous soulage : Elle est au point où vous la pouvez souhaiter. Je ne vous la saurois mieux faire voir, que quand je vous assure, que je souffre autant que j'aime. En doutez-vous, venez me trouver : mais venez de bonne heure, afin que je sois longtems avec vous, & que je me recompense un peu de l'absence

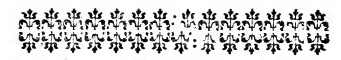
que je vais souffrir. Adieu, mon Cher, soïez en repos de mon amour : Il sera au moins aussi grand que le vôtre.

A MADAME de B. **

VOstre Lettre, Madame, m'apprend les meilleures nouvelles du monde ; & je ne pouvois rien attendre du lieu où vous êtes, qui flatât davantage ma passion. Vous dites que le changement de Province a soulagé vos maux ; & qu'il ne vous reste de déplaisir que celui de mon absence. Si cela est, je ne connois personne si tranquille, que vous ; & je suis sûr que le regret que vous témoignez, n'est pas si vivement imprimé dans vôtre cœur, qu'il l'est délicatement dans vôtre Lettre. Ainsi, Madame, tandis que vous n'aurez point d'autre affliction, n'attendez pas que je vous console. Encore que mes paroles ne soient

d'aucun prix, je ſuis fâché quand je les perds ; & puis ce ſeroit faire contre moi, que de vous adoucir le ſentiment d'un mal, dont je me trouverois bien, s'il vous preſſoit un peu davantage. Car n'aïant d'autre remede que ma preſence, ou vous reviendrez bientôt ici, ou vous me commanderiez d'aller me rendre auprés de vous. Un homme qui prend la poſte, & qui fait cent lieuës en deux jours pour faire paroître comme il ſait aimer, n'en fera pas moins pour aller marquer combien il ſe ſent heureux d'être aimé d'une perſonne qu'il honore parfaitement, & de qui il fait gloire d'être par tout, Madame, le tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.

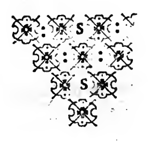




REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
DE PLAINTES.

ON dira qu'on a longtems souffert sans se plaindre ; mais qu'enfin le mal eſt devenu ſi grand, qu'il force de le faire connoître. L'on n'en uſe neanmoins qu'avec regret ; mais qu'il y a eſperance que quand le Ciel aura fait voir qu'on ne merite point d'être traité ſi cruellement, ceux qui nous tourmentent, prendront de plus douces ma-

nieres à nôtre égard ; & qu'ils ſoulageront les peines qui s'endurent , & s'endureront toûjours pour l'amour d'eux avec une patience pleine d'amour & de reſpect.



A MADEMOISELLE **.

Costar se plaint de ce qu'elle ne s'est pas souvenuë de lui.

JE vous remercie tres humblement, Mademoiselle, de m'avoir tout à fait oublié. Depuis vôtre départ d'ici, j'ai vû de tres obligeantes choses dans les Lettres que vous avez écrites à vos Amies ; mais je n'y ai apperçû aucun mot, qui me marquât que vous m'honoriez de vôtre souvenir. Un procedé si méprisant me console un peu de vôtre absence ; car le mal qu'elle me faisoit, ne pouvoit être adouci par un autre remede. Je m'imagine aussi, Mademoiselle, que ce n'est que par pitié, que vous en avez usé de la sorte ; & que vous avez crû me faire misericorde que de me tuer tout d'un coup. Je me tiens donc pour mort ; & ne me soucie point de

l'être en effet, puisque je le suis dans vôtre esprit qui est le plus beau lieu du monde, & où s'aimoit davantage vôtre tres-humble, & tres-obéïssant serviteur.

A MADAME **.

Costar se plaint de l'avoir attenduë.

JE passai hier deux mauvaises heures; car je les passai à vous attendre. Vous ne sauriez vous imaginer combien je souffris: & il faudroit pour cela que vous pussiez vous aimer aussi passionément que je vous aime. Deux jours, semblables à ces deux heures, feroient vieillir un pauvre Amant; & quatre tout au plus le feroient mourir. C'est vôtre tres-humble Serviteur.

A MADEMOISELLE **.

Costar se plaint de sa paresse, & de son peu d'amitié.

C'Est dommage, Mademoiselle, que vous soïez paresseuse, vous y perdez de l'estime, & moi j'y perds de bonnes heures. Car vous m'écrivez d'un air si ingénieux, que vous ne me sauriez dire vôtre affection, qu'il paroît que vous me la diriez agréablement, si vous le vouliez; & qu'il n'y a rien que vos paroles ne puissent exprimer. Elles ne vous manqueroient pas, si vous aviez les sentimens que vous desirez que je croïe. Le cœur est toûjours assez éloquent, quand il aime; & il n'abandonne jamais la langue, ni la plume. Neanmoins, Mademoiselle, je veux m'imaginer une partie de ce qu'il vous plaît de m'écrire; & je vous promets de croire l'autre, pour

peu que vous tâchiez de me la perſuader. Je ſuis credule aux choſes que je ſouhaite; & ma plus grande paſſion c'eſt d'être aimé de vous.

A MADEMOISELLE *.

Le Chevalier de Meré ſe plaint de ſon ſilence, & lui dit que malgré cela, il ſera toûjours à elle.

VOus ſouvenez-vous, Mademoiſelle, que dés vôtre plus jolie enfance, vos petites façons me plaiſoient; & que vous me promîtes de m'aimer toûjours. Encore depuis, vous m'avez ſouvent fait la grace de m'en aſſurer. Cependant, à conſiderer vôtre conduite à mon égard, je pourrois un peu me défier de mon bonheur; ou du moins, vous accuſer d'une extrême negligence. Je vous écrivis à mon retour en ce païs;

& vous donnai l'adreſſe pour m'apprendre ſeulement de vos nouvelles. Peut-être, Mademoiſelle, ne vous a-t'on pas rendu ma Lettre; & c'eſt tout ce que je dois le plus ſouhaiter. Car ſi vous l'avez reçuë, c'eſt un fort mauvais ſigne, que vous ne m'aïez point fait de réponſe. Quelque peu de tendreſſe qu'il vous reſte pour moi, ſi vous vouliez penſer à quel point je vous eſtime, & combien vous m'êtes chere; vous ne refuſeriez jamais de m'écrire, quand ce ne ſeroit que pour me dire, *Ne m'écrivez plus.* Peut-être croïez-vous me le faire entendre aſſez clairement par un ſi cruel ſilence; mais j'aime bien mieux être un peu groſſier, que trop ſubtil à connoître une choſe qui me mettroit au deſeſpoir. Quoi qu'il en ſoit, gardez-vous, de vouloir rompre avec moi. Outre que vous feriez paroître beaucoup d'inconſtance, & tant ſoit peu d'ingratitude, vous prendriez une peine fort inutile,

parce que je ne ſaurois m'empêcher d'être à vous : Non, Mademoiſelle, je vous le jure : duſſai-je être toute ma vie comme je ſuis, à cent lieuës de vôtre aimable Perſonne.

A UN RIVAL DE QUALITE'.

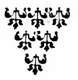
Plainte ſur la conduite d'une Maîtreſſe.

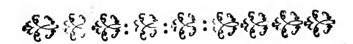
VOici la premiere fois que Mademoiſelle N **. a pitié de moi. Elle ne veut point, Monſieur, que je l'accompagne à Chantilly, de peur que je ne ſois témoin du plaiſir qu'elle recevra dans vôtre converſation, des amitiez qu'elle vous fera : & que cette vûë ne me rende malheureux. C'eſt une étrange bonté ; & je m'en paſſerois bien. Encore, ſi je me pouvois flater, que

vôtre qualité, vôtre grand'-chere, & vôtre ſuperbe équipage ſont complices de ſa perfidie, j'aurois un peu de conſolation. Mais, hélas! il n'y entre rien de tout cela; & vôtre merite, tête à tête, l'emporteroit infiniment ſur le mien. Il n'importe cependant, comme il faut eſtimer la vertu dans nos ennemis; & que nos Rivaux ſont les plus grands; quelque mal que vous me faſſiez, je ne vous en voudrai jamais; & je ſerai toute ma vie.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.





REPONSES A DES LETTRES DE PLAINTES.

A MADAME **.

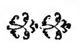
Les plaintes qu'elles fait, sont obligeantes.

JE vous suis obligé de m'avoir hier grondé une heure toute entiere, parce que j'avois été quelque tems sans vous aller voir. Mais, Madame, comment vous en êtes-vous apperçuë, vous qui passez insensiblement vos plus beaux jours dans la compagnie de Monsieur.... J'avois crû, que vous ne pensiez qu'à lui seul. Je suis ravi de m'être trompé là-dessus, & d'appercevoir que s'il

possede tout vôtre cœur, il y a encore quelque place pour moi dans vôtre souvenir. Je vous rends, donc, Madame, tres humbles graces de vos plaintes, & de vôtre mauvais accueil d'hier, à la charge que je tâcherai à l'avenir de n'en meriter jamais un semblable. Une personne qui reçoit, de cette sorte, les injures, ne seroit pas indigne de recevoir des faveurs. Vous y songerez, s'il vous plaît, & croirez que je suis, plus que qui que ce soit,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



MADEMOISELLE **.

A MONSIEUR **.

Elle lui dit qu'il se plaint toûjours ; & que cela l'ennuïe.

Vos billets, & vos conversations sont, Monsieur, éternellement sur le ton plaintif ; & cela me donne de l'ennui. Tres-humble Servante à quiconque fait le Jeremie. Vous voulez pourtant le faire. Hé bien ! j'y consens ; mais allez vous plaindre ailleurs. Si pour vous empêcher de me continuer vos plaintes, il ne tient qu'à vous rendre vôtre cœur ; je vous le renvoïe. Un cœur gai, comme le mien, ne s'accommode point d'un cœur aussi dolent que le vôtre. Adieu.



A MONSIEUR MITON.

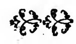
Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.

JE ne pouvois, Monſieur, ſouhaiter un tems plus agréable, que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu ; & je ne crois pas qu'on puiſſe goûter plus ſenſiblement que moi, les plaiſirs de l'Automne. J'aime durant cette belle ſaiſon à conſiderer ce qui ſe paſſe dans le Ciel. Un beau jour, une douce nuit me charme ; & principalement lorſque je le puis dire à des perſonnes qui me ſont cheres. Cependant vous me plaignez ſitôt que je m'éloigne de Paris : & vous penſez que par tout ailleurs les honnêtes gens ſont à faire pitié. Mais, Monſieur, je vous

plains à mon tour d'être confirmé dans le jeu, & de ne soûpirer qu'aprés la fortune. Je suis, pour moi, touché de tout ce qui plaît aux personnes de bon sens; mais j'aime à changer de vie & d'objets. Il me suffit d'avoir été trois mois à Paris pour desirer la campagne. Aussi, lorsque j'ai quelque tems rêvé dans les bois, je suis bien aise de revoir la Cour, & ceux que j'estime. Je ne sai si vous êtes de mon sentiment; mais la diversité des choses délasse; & un peu d'absence r'anime l'amour, & renouvelle l'amitié. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



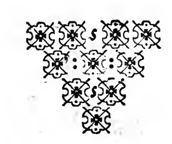
REFLEXIONS
SUR
LA MANIERE
DE CONSOLER.

QUAND on conſole quelqu'un, on lui peut dire ces choſes, ou autres pareilles : Que la perte qu'il vient de faire, eſt tres grande, & que la douleur qu'il en a, eſt auſſi tres juſte; mais qu'il faut pourtant donner des bornes à cette douleur, & ne point ſouffrir que le tems faſſe ſur ſon eſprit, ce que la raiſon y doit faire toute ſeule.

On pourra aussi dire à la personne, que l'on console, qu'étant aimée de tous les honnêtes gens, il n'y en a point qui ne partage sa tristesse, & que cela doit la lui rendre moins sensible ; mais qu'entre ceux qui sont veritablement touchez de ses déplaisirs, personne, sans faire tort à qui que ce soit, ne le sauroit être autant qu'on l'est.

Si vous consolez quelqu'un de la mort d'un Ami, vous pourrez, si le sujet le demande, faire un ingénieux, mais succinct, Panegyrique de la vie de celui que vous regrettez, & conclure adroitement, que l'on ne doit pas se plain-

dre de la perte des jours d'une personne qui les a passez si glorieusement ; & qu'en cette occasion, ce qu'il faut faire, est de lui donner une place particuliere dans nôtre souvenir & dans nôtre cœur.



A

A MONSIEUR
LE COMTE
DE
VAUGUYON,

Sur la mort de son fils.

VOstre douleur est juste, Monsieur, & personne n'ose vous conseiller de ne vous point affliger. Un fils estimé de toute la France, qui alloit droit aux premieres charges, & qui les avoit meritées, est un trop digne sujet des pleurs d'un Pere tel que vous. Toutefois, Monsieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous dise que comme Dieu ne desapprouve pas l'usage de pareilles larmes, il en condamne l'excés. Vôtre tristesse a jusqu'ici été innocente; mais elle ne le seroit plus, si elle continuoit. Ce seroit

trouver à dire à la conduite du Ciel, & s'oppoſer à ſes ordres. Une affliction inconſolable eſt une eſpece de revolte contre Dieu; & en lui ſacrifiant vôtre perte, vous obtiendrez le moïen de la bien ſupporter. C'eſt, Monſieur, ce que ſouhaite de toute ſon ame vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MONSIEUR **

Sur la mort d'un Ami.

CElui que vous pleurez, ne ſauroit, Monſieur, être aſſez eſtimé; & il eſt tres-digne de vos larmes. Mais les Rois ſont morts; & l'on doit regarder les hommes comme perdus, ou comme prêts à être perdus. Tenons ces heures de nôtre vie pour les dernieres, & ſoïons ſûrs que le ſeul moïen de n'être pas affligé, c'eſt de n'être point de ce

monde. Il faut voir perir les autres, ou perir soi-même : & c'est une délicatesse blâmable d'aimer la vie; & de ne pouvoir souffrir les choses qui l'accompagnent. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A OLINDE,

Sur la mort d'un Parent.

JE ne prétends pas, belle Olinde, vous consoler de la perte que vous regrettez. S'il y a de legitimes sujets de pleurer; le plus legitime est de pleurer ce qu'on aime. Comme le monde n'a rien de si doux que l'amitié, il n'y a rien de si douloureux, que cette separation éternelle que la mort met entre nous & nos Amis. On peut être raisonnable sans

être de fer : & les larmes ne nous sont guéres moins naturelles, que les autres infirmitez de la vie. Mais, charmante Olinde, la douleur a ses bornes. Laissons au peuple ces pleurs sans fin. Ce cher Parent que vous regrettez, n'est point à plaindre. Sa carriere qui pouvoit être plus longue, ne pouvoit être plus belle, ni plus heureuse. Il fut heureux dans sa naissance, & dans son mariage, en ses enfans, & en ses emplois. Il s'est acquis beaucoup d'honneur, & beaucoup d'amis. Il avoit merité l'estime, & l'affection d'Olinde. Un plus long âge eut peut-être corrompu tout ce bonheur. Maintenant, il est dans le port, hors des atteintes de l'injustice, & de l'envie. Le pleurer, aimable Olinde, c'est outrager ses cendres, & s'affliger de son triomphe. Que les premiers jours de vôtre deüil se soient passez dans les larmes, c'est un tribut qu'on doit, ce semble, à la nature. Mais il est tems de reverer la

mémoire de vôtre Parent, d'une maniere plus digne d'Olinde. Ces gémissemens, & cette tristesse sur le visage, ne sont que de vaines montres de douleur. Que faire donc, me direz-vous ? Faites, belle Olinde, pour ce bienheureux qui est dans le tombeau, ce que vous faisiez pour lui tandis qu'il étoit en vie. Parlez de lui souvent, & avec estime; parlez de l'ardeur qu'il eut pour la vertu. Aimez ce qu'il a aimé. Aimez-vous vous-même, qu'il aima si cherement; c'est à dire, si vous me m'entendez, que toutes vos larmes, que tout ce chagrin qui vous devore, l'offense plutôt qu'il ne l'oblige; & s'il lui reste quelque sentiment pour les choses d'ici-bas, vous ne pouvez rien vous imaginer, ni rien faire qui lui soit plus agréable que de prendre soin d'Olinde, & de conserver en la conservant, ce qu'il a laissé dans le monde, de plus précieux & de plus aimable. Je suis, belle Olinde, vôtre tres-humble...

A MADEMOISELLE **.

Costar lui témoigne qu'il est touché de son affliction.

JE me suis, Mademoiselle, endurci à la plûpart des accidens de la vie ; mais je me trouve si tendre à ceux qui vous arrivent, que je ne sai, si vous les sentez plus vivement que moi. Je suis au desespoir de vous marquer dans une rencontre si triste, de l'amitié ; & j'aimerois presque mieux que vous en doutassiez un peu. Neanmoins, Mademoiselle, on n'en choisit pas les occasions : & tout ce que l'on peut faire, c'est de n'en point laisser passer de fâcheuses, non plus que de favorables, sans en témoigner ses ressentimens aux personnes qu'on aime. Faites-moi l'honneur de croire les miens veritables ; & de ne pas prendre pour un simple compliment les protesta-

tions que je vous fais d'être toute ma vie, vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MONSIEUR
DE
PINCHENE.

Sur la mort de sa mere.

JE vous plains, je me plains ; mais que servent les plaintes ? Consolez-vous, je vous en supplie, Monsieur, Mademoiselle vôtre mere est heureuse ; & genereux comme vous êtes, il seroit étrange que vous fussiez moins touché de sa felicité, que de vôtre perte. Vous avez eu le loisir de la recompenser des soins particuliers qu'elle a pris de vôtre éducation, & de l'établissement de vôtre fortune. Elle a eu des joïes longues, & durables de vous voir estimer comme un Homme d'esprit,

& de probité. Sa mort a été toute chrétienne, & elle étoit arrivée à un âge, où les personnes raisonnables n'ont gueres d'attachement à la vie. Si ces raisons n'adoucissent vôtre chagrin; le tems en aura la gloire. Mais, Monsieur, il vous sera plus honorable de le prévenir; & si j'étois auprés de vous, je tâcherois de vous y aider, ou plutôt j'aurois l'avantage de profiter de vôtre exemple, & de vous témoigner autrement que par des paroles, que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



A MONSIEUR D'ELBENE.

Costar lui écrit qu'il est touché de sa douleur.

Vous m'avez autrefois témoigné que vous n'aimiez pas les loüanges ; & je pense que les consolations ne sont gueres davantage à vôtre goût. Aussi, Monsieur, me garderai-je bien de vous écrire ce que je sai pour le soulagement de vos déplaisirs. C'est chez vous que naissent les sages reflexions ; & l'esprit se guérit mieux par les remedes qu'il invente, que par ceux d'autrui. Dans cette pensée je me contenterai, Monsieur, de vous assurer qu'en un tems où j'étois malade de plus d'une maladie, je me suis trouvé de la constance pour mes douleurs ; & que j'en ai man-

qué pour les vôtres. Si j'avois le bonheur d'être aimé de vous, une ſi tendre affection adouciroit vôtre triſteſſe; & combleroit de joïe vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur C.

A MONSIEUR
FELIBIEN.

Conrart lui marque qu'il prend part à ſon déplaiſir.

SI j'euſſe plutôt ſçû vôtre perte, je n'aurois point manqué, Monſieur, à vous témoigner que je la partage. Elle ne ſauroit être que tres ſenſible à un cœur auſſi tendre que le vôtre. Vos plaintes ſont juſtes, & je vous blâmerois ſi vous ne les faiſiez pas. Il faut ſeulement leur donner des bornes; & empêcher qu'elles ne paſſent juſqu'à l'excés. Cela ſeul les peut rendre

criminelles. Le tems ſera le Medecin; & vôtre ſageſſe, le remede d'un ſi grand mal. Conſultez-la, je vous en conjure; & tâchez à recouvrer le repos que vous avez perdu; & à joüir des plaiſirs que vous peuvent donner les divertiſſemens du lieu où vous êtes. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur. C.

A MADAME ***

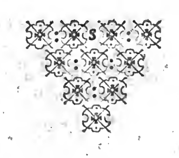
Gombaud l'aſſure qu'il partage ſa douleur.

JE crains plus, Madame, d'augmenter vos déplaiſirs, que je n'eſpere de les diminuer. Tout le monde pleure l'honnête-Homme que vous avez perdu; & il ſemble que la mort ne l'ait enlevé, que pour

en affliger plusieurs. C'est à peu prés, ce que l'on vous sauroit dire sur une perte si sensible. Je la partage comme mon devoir m'y oblige, & suis plus que personne,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.



A MONSEIGNEUR FOUQUET, PROCUREUR GENERAL ET SURINTENDANT DES FINANCES.

Costar lui mande qu'il n'y a que ses grandes occupations, qui le puissent soulager.

S'Il faut, Monseigneur, avoir l'esprit libre pour être en état de consoler, il n'est point d'honnête-homme, dont vous deviez attendre de soulagement ; car il n'est nul cœur que vos bontez ne vous aïent acquis, & qui ne soit percé de vos déplaisirs. Ainsi, si vôtre raison ne vous assiste puissamment, je ne vois pas que vous puissiez recevoir grand secours de celle des autres : & pour

être plaint de tout le monde, vous n'en ferez que plus à plaindre. Neanmoins, le plaisir de se voir universellement aimé, est un merveilleux charme à un magnanime ; & dans les ames où cette sorte de volupté se peut faire place, elle en écarte la tristesse, & y ramene en peu de tems la serenité. Vous êtes, Monseigneur, l'homme du monde le plus sensible à ce contentement, & c'est là-dessus que je fonde la premiere esperance de vôtre repos, & que j'ose me promettre, que les sentimens d'un bon Magistrat l'emporteront bientôt sur ceux d'un bon Pere ; & que le Bien public, remplissant toutes vos pensées, ne vous laissera point le loisir de songer à vôtre mal. Il effacera promptement les funestes idées qui occupent vôtre memoire, & y retraçant les plus agreables images, la joie de servir glorieusement le Prince & l'Etat ne manquera jamais de produire en vous les effets que vous desirent les

fideles ſujets de Sa Majeſté, & plus ardemment que tous les autres,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MONSIEUR
ARNAUD,
ABBE' DE SAINT NICOLAS.

Coſtar lui dit, qu'il ne le peut conſoler, parce qu'il a lui-même beſoin de conſolation.

JE n'entreprens point, Monſieur, de vous conſoler de vôtre perte. Ceux qui ont l'honneur de vous connoître comme moi, ſont ſi vivement touchez de vos déplaiſirs, qu'ils ont beſoin eux-mêmes de

consolateurs ; & ils savent que ce que vous n'avez pû faire, est impossible à la raison. Neanmoins j'aurois honte que vous ne m'apperçussiez pas parmi la foule de vos Serviteurs, & de vos Amis, qui vous iront montrer leurs larmes, ou qui vous témoigneront par leurs Lettres, la douleur que leur fait la vôtre. La nature vous en a donné d'excellens, & vous vous en êtes acquis de tres aimables, & n'avez plus mal choisis, que vous avez heureusement rencontré. Ce seroit trop presumer de moi, que de me croire digne d'avoir quelque rang dans une si belle & si noble compagnie. Mais il est pourtant vrai, qu'il vous a plû de m'y recevoir; & qu'il y a peu de personnes à qui vous aïez rendu des preuves plus solides de la faveur de vôtre estime, & de vôtre bienveillance. J'en connois, Monsieur, le juste prix ; & j'en ai les ressentimens que je dois. J'ai long-tems étudié vôtre vertu : & il est mal-aisé d'en avoir

conçû une plus haute admiration. Aſſurez-vous, Monſieur, qu'un cœur où elle eſt imprimée bien avant, ne ſauroit ſe défendre d'être percé de vos diſgraces. Mon éloignement m'a empêché de ſavoir celle-ci plutôt; mais il ſera auſſi que je la ſouffrirai plus long-tems. Car ſi j'étois ſi heureux que de me trouver auprés de vous, peut-être que l'exemple de vôtre conſtance me fortifieroit: Au lieu qu'à cette heure rien ne me ſoulage, je vous le proteſte ſinon que je ſouffre pour une cauſe, puiſque ce n'eſt que pour être,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.

A MADAME DE V. **

Le Chevalier d'Her.

Sur la mort d'un Singe.

LE Singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le mort qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprés de vous. Il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contrefaire plus aisément, que ma tendresse. Ainsi puissent crever tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de desespoir. En ce cas-là, c'est à moi à l'imiter, & à mourir aprés lui. L'on dit que vous le pleurez; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits; mais prenez vos

mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir, si vous avez à me regretter aprés ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celui qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en trouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More parce qu'il me represente: Il seroit fâcheux qu'il eût encore pour cette raison la destinée du Singe. Ne sauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité, & mon attachement pour vous? Je verse à cause de la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois esperer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plait, que vous ne sauriez ressusciter le Singe; mais que vous pouvez me conserver.

RÉPONSES A DES LETTRES DE CONSOLATION.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

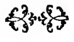
Arnaud d'Andilly lui écrit qu'il lui est obligé de la part qu'il prend à sa douleur.

IL ne m'arrive point d'affliction, que je ne reçoive des preuves de la bienveillance dont vous m'ho-

norez. Il ſemble, Monſeigneur, que vôtre bonté ſe ſoit obligée à me conſoler dans toutes mes pertes ; & qu'elles ne ſervent qu'à faire voir combien vous êtes bon & genereux. Mais quelque grandes que ſoient les obligations que vous vous êtes acquiſes ſur moi, je vous ſupplie, Monſeigneur, tres-humblement, de croire qu'elles ne ſauroient ſurpaſſer le reſſentiment que j'en ai, & que je ſuis avec une auſſi ardente que veritable paſſion,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.



A MONSIEUR
BOURSAUT.

M. de Montausier lui mande que de toutes les Lettres de Consolation qu'il a reçuës, nulle ne l'a mieux consolé que la sienne.

DE quinze ou seize cens Lettres qui m'ont été écrites sur la mort de Madame de Montausier, je n'en ai point reçu, Monsieur, qui m'ait plus donné de consolation que la vôtre. Il est vrai, comme vous me le mandez, que Madame de Montausier se faisoit beaucoup de plaisir d'obliger toutes les personnes de merite : & si elle eût vécu plus long-tems, vous ne devez point douter que vous n'eussiez été de ce nombre. C'est un malheur pour vous qu'elle ne vous ait pas connu plutôt. Offrez-moi, je vous prie, des moïens

de le reparer ; & vous verrez que je ſuis, Monſieur, vôtre tres-humble, & tres-affectionné ſerviteur, le Duc de Montauſier.

AU REVEREND PERE **.

M. de la Chambre lui marque qu'il eſt ſenſible à la bonté qu'il a de le conſoler.

JE ſuis ravi, mon Reverend Pere, que vous aïez crû que j'avois beſoin de vôtre conſolation ; & que vous aïez pris la peine de me la donner. Elle me confirme dans la penſée que j'ai, que vous avez de l'affection pour moi ; & c'eſt la ſeule choſe qui m'empêche de tomber dans l'abattement de cœur, que me pouvoit cauſer ma diſgrace, je vous remercie de cela, & ſuis avec tout le reſſentiment que je dois, vôtre tres-humble, & tres-obéïſſant Serviteur.



EPITAPHES.

POUR SOEUR ANNE Lumague du ſaint-Eſprit, Superieure des Hoſpitalieres de Beziers.

ARRESTE QUI QUE TU SOIS.

APPRENS ici à mourir: Apprens ici à ne vivre que pour le Ciel. Les précieuſes cendres de ſœur *Anne du ſaint-Eſprit*, repoſent en ce Lieu ſacré; mais l'odeur divine de ſa vertu toute celeſte dure encore, & durera éternellement dans l'Egliſe. Cette Fille, cherie de Dieu, s'étant détachée de tous les empêchemens du ſiecle au milieu de ſa plus tendre jeuneſſe, choiſit dans Paris

Paris pour se consacrer à JESUS-CHRIST, la Maison des Hospitalieres de saint Augustin. Là, separée de tout commerce profane, elle ne pensa qu'à servir son nouvel Epoux : Là, elle crut achever ses jours à prier, & dans les douces pensées de l'Eternité : Mais il faloit travailler à la vigne du Seigneur : La Providence qui l'avoit tirée d'entre les bras de ses parens, la tira encore de cette chere solitude pour la mettre sur le chandelier : Elle vient donc heureusement en ces lieux : Elle y établit ce saint Hôpital qu'elle gouverna jusqu'à la mort, & pendant prés de seize ans avec autant de sagesse, que de pieté. Mais son zele ne s'est pas renfermé dans l'enceinte d'une seule Ville. Pezenas, Limoure, & Bourg en Bresse ont senti comme Beziers, les favorables influences d'une lumiere si éclatante. Elle y bâtit des asiles pour les pauvres, pour les affligez, & par tout, elle

laiſſa d'immortelles marques de cet amour ſans meſure, qu'elle eut toûjours pour ſon Sauveur. Faut-il que ces aſtres tombent, ou s'éteignent! Faut-il qu'une fleur ſi pure, ſi belle paſſe comme une ombre! Glorieux nom de *Lumague*; Famille trop fortunée qui avez donné au monde ce grand ornement de la Vie Religieuſe, ſoïez-vous benie à jamais & du Ciel & de la Terre!

EPITAPHE
DE
MONSIEUR BARDIN,
DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

5

ARrête Paſſant, & pleure. Qui que tu ſois, il t'eſt mort un Ami, ſi tu l'ès de la ſcience & de la vertu. C'eſt *Pierre Bardin*, digne de tout autre honneur, que de celui

du tombeau ; neanmoins consoles-toi ; tu n'en as pas tout perdu : Il te reste la meilleure partie de lui-même ; je dirois tout, si tu avois tout l'Honnête-homme qu'il avoit commencé de former en son *Lycée :* Il ne manque de lui que ce qui manque à cet Ouvrage : Encore peux-tu l'achever, si tu sais sa vie. Hélas ! elle fut terminée au quarante-deuxiéme an de son âge. Je n'ose dire avec malheur, puisque ce fut avec gloire. Voïant que son Bienfaiteur se noïoit, il se précipita pour le secourir. Il se perdit, & celui pour qui il aprehendoit, ne se perdit pas. Le peril fut innocent, & la crainte fut mortelle. Cet accident te surprend, il ne le surprit pas, il étoit toûjours prêt, & sa mort soudaine ne fit que lui épargner des douleurs, & que hâter sa felicité. Mais j'ai tort de t'arrêter pour t'apprendre ses loüanges : Passe où tu voudras il y a peu

de lieux ſur la terre, où tu ne les entendes.

INSCRIPTION POUR LE COEUR de Madame de Mareil.

PAſſant, revere ce marbre. Le Cœur qu'il enferme, n'eſt point d'une femme ordinaire. Celle-ci ſurpaſſoit de beaucoup le commun de ſon ſexe. Son ame étoit noble, ſon eſprit élevé, ſon courage invincible: Elle portoit la majeſté ſur le viſage, la generoſité au cœur, & l'autorité dans les paroles. Elle eut toûjours Dieu pour objet; & la vertu pour étude. Elle ſe fit admirer durant ſon mariage; & veuve, elle ſervit de Pere à ſes enfans, & de même aux pauvres. Juges par une telle vie, la douleur que les ſiens ont reſſentie de ſa mort. Au lieu de larmes, donnes lui des prieres, & demandes à Dieu qu'un exemple ſi parfait ſoit autant imité, qu'il merite de l'être.

FIN.

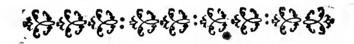


TABLE DES MATIERES.

A

D

E

H

I

L

M

P

R

S

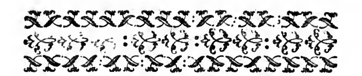
U

X

Y

Fin de la Table des Matieres.





CATALOGUE DES LIVRES nouveaux, qui se vendent chez MICHEL BRUNET, *au Palais.*

LE Dégoût du monde, par M. * * * 12. 1. l. 16. s.

Les Mémoires de la Vie du Comte D * * * avant sa retraite : Contenant diverses avantures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde : Rédigez par M. de Saint-Evremont, 12. 4. vol. 8. l.

Les Mémoires de Madame la Comtesse D * * * dans lesquels on verra, que tres-souvent il y a beaucoup plus de malheur que de déreglement dans la conduite des femmes, 12. 2. vol. 3. l. 12. s.

Histoire des Revolutions de Suede, 12. 2. vol. Seconde Edition, 3. l. 12. s.

Arliquiniana, ou les bons Mots, les Histoires plaisantes & agreables, recueillies des conversations d'Arlequin, 12. Seconde Edition augmentée. 1. l. 16. s.

Tome second sous le Titre de Livre sans Nom. 12. 1. l. 16. s.

Pratique curieuse, ou les Oracles des Sibylles, pour se divertir en compagnie, 12. augmentée de la Fortune des Humains. 1. l. 5. s.

Le Duc de Guise, surnommé le Balafré, 12. 1. l. 16. s.

L'Histoire de Loüis X I V. 12. 3. vol. 5. l. 8. s.

La promenade de Versailles ou Celanire, nouvelles Historiques par Mademoiselle Scudery, 12. 1. l. 16. s.

La Reine de Navarre, suite de l'Histoire de Bourgogne, 12. 2. vol. 3. l. 12. s.

Gustave Vasa, Histoire de Suede, 12. 2. vol. 3. l. 12. s.

Portraits Serieux, Galants & Critiques, 12. 1. l. 16. s.

Les Comtes & Fables de M. le Noble, 12. 2. vol. 4. l.

Mylord Courtenay, ou les premieres Amours d'Elizabeth Reine d'Angleterre, 12. par M. le Noble. 1. l. 16. s.

Les Malades de belle humeur, ou Lettres divertissantes écrites de Chaudray, 12. 2. l.

La vie de Scaramouche, où sont ses bons mots, ses histoires plaisantes & agreables, 12. 1. l. 16. s.

Conversations nouvelles sur divers sujets, par Mademoiselle Scudery, 2 vol. 4. l.

La Reine de Lusitanie, 12. 3. vol. 4. l. 10. s.

Syroés & Mirame, Histoire Persane, 12. 2. vol. 3. l. 12. s.

Les mots à la mode & des nouvelles façons de parler, avec des Observations sur diverses manieres de s'exprimer, par M. Cailler de l'Academie Françoise, 12. 1. l. 16. s.

Du bon & du mauvais usage dans les manieres de s'exprimer, des façons de parler Bourgeoises, & en quoy elles sont differentes de celles de la Cour, suite des mots à la mode,

par le même, 12. 1. l. 16. ſ.

Les Poëſies de Malherbe avec les Obſervations de Ménage, Nouvelle Edition, 12. 3. l.

Converſations Academiques, tirées de l'Academie de M. l'Abbé Bourdelot, par le Sieur le Gallois, 12. 2. vol. 3. l.

Le Comte d'Amboiſe, par Mademoiſelle Bernard, 12 2. vol. 3. l.

Lettres nouvelles & curieuſes de M. B. 12. 2. vol. 3. l. 12. ſ.

Hiſtoire de Hollande depuis la Trêve de 1609. où finit Grotius, juſqu'à nôtre temps, par Monſieur de la Neuville, 12. 4. vol. 6. l. 10. ſ.

Il ſe trouve dans la même Boutique toutes les nouveautez qui s'impriment à Paris, & pluſieurs bons Livres de Droit, & quantité de Livres Italiens.

